

JANE ELLIOTT

Une enfance volée.
Un avenir brisé.
Un témoignage
bouleversant.



*j'étais sa petite
prisonnière*

*J'étais sa petite
prisonnière*

JANE ELLIOTT

Traduit de l'anglais par
Élise Guellouma

City

© City Editions 2012 pour la traduction française

© Jane Elliott 2010

Publié en Grande-Bretagne sous le titre *The Little Prisoner*.

How a childhood was stolen and a trust betrayed par HarperElement,

une division de HarperCollins Publishers

ISBN : 97824600988

Code Hachette : 50 9626 8

Couverture : © Larry Hirshowitz/Corbis

Rayon : Témoignage

Collection dirigée par Christian English et Frédéric Thibaud

Catalogues et manuscrits : www.city-editions.com

Conformément au Code de la Propriété Intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Dépôt légal : deuxième trimestre 2012

Imprimé en France

Sommaire

[Note de l'auteur](#)

[Prologue](#)

[Introduction](#)

[1](#)

[2](#)

[3](#)

[4](#)

[5](#)

[6](#)

[7](#)

[8](#)

[9](#)

[10](#)

[11](#)

[12](#)

[Épilogue](#)

*Le mal est banal et toujours humain,
il partage notre lit et mange à notre table.*

W.H.AIDEN

Note de l'auteur

Quand j'étais enfant, je pensais que personne ne voudrait croire ce que j'avais à dire. Alors quand mon livre s'est directement classé en première position des ventes et que tout le monde est venu me dire à quel point j'étais courageuse de raconter mon histoire, j'eus du mal à y croire. J'alternais les moments de jubilation et les moments de peur quand je me demandais ce qui allait se passer maintenant que je ne pouvais plus revenir en arrière.

J'ai d'abord voulu écrire ce livre en repensant à l'aide que m'avait apporté *Le moins que rien* de Dave Pelzer. Je me dis que si ne serait-ce qu'un enfant maltraité lisait mon histoire et en tirait suffisamment de courage pour parler de ce qu'il subissait et mettre fin à la tyrannie dans laquelle il vivait, alors ce serait déjà une victoire.

À chaque fois que mon éditeur m'appelait pour m'annoncer qu'il faisait imprimer de nouveaux exemplaires pour répondre à la demande, j'imaginai combien de personnes liraient mon livre et verraient peut-être qu'ils pouvaient eux aussi dénoncer leurs oppresseurs et reprendre le contrôle de leur vie.

La phase d'écriture en elle-même fut difficile, car elle remua des souvenirs et des émotions que j'essayais d'oublier. Mais après avoir dénoncé au monde entier toutes les choses qu'on m'avait ordonné de garder secrètes, je sens qu'un poids énorme a été soulevé de mes épaules.

Si j'ai tenté de toutes mes forces d'effacer tous ces souvenirs de ma mémoire depuis des années, ils ne sont jamais partis. J'avais beau essayer de me distraire avec des tâches ménagères, une bouteille de vin ou un paquet de cigarettes, la douleur ne disparaissait que pour quelques heures. Quand je me suis résolue à affronter mes souvenirs et à raconter toute mon histoire, c'était comme si je laissais enfin entrer la lumière dans une pièce plongée dans le noir depuis des siècles et un vent frais venir nettoyer l'air empoisonné.

J'étais assez inquiète quant à la réaction qu'auraient mes filles par rapport à ce livre. Elles sont toutes les deux très jeunes et, même si elles savent qu'il m'est arrivé quelque chose durant mon enfance, elles ne connaissent aucun détail. Je leur ai expliqué que je racontais dans le livre des événements qui pourraient les choquer et que je préférerais qu'elles attendent d'être plus grandes pour le lire. Jusqu'à présent elles ont su résister à la tentation – du moins à ma connaissance. L'enthousiasme qui les anime quand elles entendent leur mère parler à la radio et quand elles voient le livre dans les rayons du supermarché ou dans les librairies semble largement compenser les inquiétudes qu'elles auraient pu avoir.

Le plus difficile pour elles est de ne pas pouvoir en parler avec leurs amis. Ce fut particulièrement dur quand le livre était classé dans les meilleures ventes et qu'elles mouraient d'envie de partager l'effervescence que nous vivions à la maison. Mais elles sont bien conscientes du danger que cela représenterait de révéler ma véritable identité ou si ma famille venait à découvrir où nous vivons. Elles ont vu ce qui m'est arrivé la dernière fois que mes frères m'ont retrouvée, et elles ne veulent pas prendre le risque que cela se reproduise. Elles me disent souvent qu'elles sont fières de moi. J'espère simplement qu'elles savent à quel point moi, je suis fière d'elles.

Mon mari a également dû s'adapter au fait de ne plus être le seul à travailler. Il a fallu qu'il s'habitue à être plus souvent à la maison pour s'occuper des filles pendant que je me rendais à des rendez-vous avec mon éditeur ou à des interviews, mais il en a aussi retiré de gros avantages. La satisfaction que j'ai ressentie devant le succès remporté par le livre m'a rendu beaucoup plus facile à vivre (bien que je reste encore très pénible par moments !), et nous avons pu rembourser certaines dettes qui commençaient à s'accumuler et améliorer notre vie sur le plan matériel. Je pense qu'aucun de nous ne croyait vraiment que le livre remporterait un tel succès, et je suis surprise de voir que nous nous sommes rapidement habitués à être numéro un des ventes au point d'être déçus quand le livre est descendu à la deuxième ou troisième place !

En ce moment, beaucoup d'histoires d'enfants maltraités sont classées parmi les meilleures ventes et de nombreux articles publiés dans la presse émettaient des hypothèses sur les raisons de la popularité d'un sujet aussi difficile. Je ne pense pas que les gens veuillent simplement lire des récits de maltraitance, mais ils veulent comprendre comment certains enfants ayant enduré ces épreuves survivent et finissent par en triompher. Ils veulent être choqués au début du livre, pleurer au milieu et jubiler à la fin.

Selon moi, les lecteurs de *J'étais sa petite prisonnière* se divisent en deux catégories. D'abord, il y a ceux qui viennent de foyers aimants et équilibrés, qui n'arrivent pas à comprendre comment on peut s'en prendre à un enfant et qui veulent découvrir un monde qu'ils peuvent à peine imaginer. Et puis il y a ceux qui ont subi une expérience similaire et trouvent un certain réconfort en constatant qu'ils ne sont pas seuls. Ils apprennent qu'il est non seulement possible de vivre une vie normale et heureuse, mais aussi de transformer tout ce malheur en quelque chose de positif.

Je redoute qu'il y ait plus de personnes dans la seconde catégorie qu'on ne veuille bien l'admettre, et tant que ce sujet restera secret et tabou, nous ne connaissons jamais l'ampleur du problème. Cependant, grâce à la popularité de livres comme le mien, nous commençons au moins à ouvrir les yeux et à voir la réalité de ces horribles situations.

Si nous ne comprenons pas ce qui se passe dans des familles comme la mienne, on ne peut pas espérer arranger les choses.

Prologue

La plupart du temps, quand les gens parlent du mal, ils pensent à des tueurs en séries, comme le personnage d'Hannibal Lecter ou à des dictateurs comme Adolf Hitler. Mais pour beaucoup d'entre nous, la rencontre avec le mal est bien plus banale. Il y a les tyrans des bacs à sable et les professeurs sadiques qui transforment la vie de leur victime en cauchemar, le personnel soignant cruel des maisons de retraite ou les voleurs violents qui agressent des personnes âgées ou des infirmes. Nos rencontres avec ces incarnations du mal sont souvent passagères, mais n'en sont pas moins terrifiantes.

Ce que vous vous apprêtez à lire, toutefois, est l'histoire vraie d'une petite fille de quatre ans tombée entre les griffes d'un homme pour qui le mal était une activité quotidienne impitoyable. Elle resta sous son joug pendant dix-sept ans avant de parvenir à lui échapper et à retourner la situation. C'est une histoire de terreur et de maltraitance presque inimaginable. Mais c'est aussi l'histoire de l'incroyable courage dont elle a fait preuve et qui a finalement conduit à l'arrestation, au procès et à l'emprisonnement de son bourreau.

La plupart d'entre nous n'entendent généralement pas parler d'enfants tels que Jane avant d'apprendre leur mort dans un journal. Nous nous demandons alors comment de telles choses peuvent se passer sous notre nez et sous le nez des services sociaux qui sont censés leur venir en aide. Nous essayons d'imaginer ce qui a pu arriver, mais c'est impossible car ces enfants vivent dans un monde inconcevable pour quiconque n'en a jamais fait partie. C'est l'histoire d'une survivante et nous devrions tous écouter ce qu'elle a à nous dire.

L'histoire de Jane Elliott est parfois insupportable, mais elle doit être racontée, car les personnes qui commettent ce genre de crimes comptent sur le silence de leurs victimes.

Si l'on commence à parler ouvertement de ce qui se passe dans l'intimité de certains foyers, alors les monstres comme celui qui a torturé Jane auront plus de mal à continuer. Les tyrans ne peuvent agir que lorsque leurs victimes ont trop peur, trop honte ou sont trop embarrassées pour parler. En racontant son histoire, Jane rend la tâche un peu plus difficile aux monstres à venir.

Les noms des personnes ont tous été changés afin de protéger l'identité de Jane et de ceux qui l'ont aidée dans son combat pour la justice.

Introduction

Je fus reconduite dans la salle d'audience par une dame assez âgée qui était officier de liaison du service d'aide aux victimes. Jusqu'à présent, on avait pris soin de ne pas me faire entrer et sortir par les mêmes portes que Sale Con ou, en tout cas, on s'était assuré que je ne le croise pas, ce qui me permit de rester confiante. En restant cachée derrière mes cheveux, je ne l'avais toujours pas vu et avais essayé de ne pas non plus me rappeler son visage trop clairement.

Quand je franchis la porte de la salle d'audience, tête baissée, je vis une paire de chaussures pointant dans ma direction et qui m'empêchaient de passer. Je levai les yeux et les posai directement sur un visage qui me tétanisa de peur. Ses yeux pâles de serpent et les cheveux roux n'avaient pas changé, mais il me parut un peu plus trapu que dans mon souvenir.

— Faites-moi sortir d'ici ! sifflai-je entre mes dents serrées.

Je sentais ses yeux qui perçaient les miens et ses pensées pénétrer à nouveau dans ma tête.

— Faites-moi sortir d'ici !

— Mais calmez-vous, enfin, me dit la dame visiblement irritée par mon agitation. Venez par là.

Elle me conduisit dans une pièce adjacente à la salle d'audience, dont la porte était vitrée. Il nous suivit mais n'entra pas, il resta derrière la vitre à me regarder sans expression.

— Appelez la police ! criai-je. Appelez la police !

— Ne soyez pas ridicule, voyons. Qui vous inquiète comme ça ? Lui ?

Elle désigna la silhouette immobile aux yeux morts et fixes qui se tenait toujours derrière la porte.

— Allez chercher quelqu'un ! criai-je.

Voyant qu'elle ne pourrait pas me calmer, elle se dirigea vers la porte.

— Ne me laissez pas ! hurlai-je, envisageant soudain de rester seule avec lui.

La femme paniquait à présent, consciente qu'elle ne savait pas comment calmer la situation.

À cet instant, Marie et un autre officier de police arrivèrent. Elles me trouvèrent dans un coin de la pièce, cachant mon visage contre le mur comme un enfant qui aurait été puni et elles vinrent m'aider, furieuses contre les personnes qui m'avaient mise dans cette position et m'emmenèrent loin de lui.

— Il va me tuer, dis-je à Marie alors qu'elle m'entourait de son bras. Je suis morte.

— Non, Jane, me dit-elle d'une voix douce. Il ne peut plus rien faire maintenant. Vous vous débrouillez bien. C'est bientôt fini.

Les plus lointains souvenirs de mon enfance n'apparaissent pas souvent dans l'ordre et ne viennent pas toujours au moment où on les appelle, ils préfèrent rester obstinément enfermés dans des compartiments secrets dans les tiroirs de mon esprit. Il m'arrive parfois de me représenter une scène de quand j'avais trois ou quatre ans, mais je ne me souviens pas pourquoi je me trouvais là ou ce qui s'était passé ensuite.

De temps en temps, les souvenirs perdus me reviennent quand je ne m'y attends pas et, le plus souvent, j'aurais préféré qu'ils restent égarés. J'ai le terrible sentiment qu'il y a encore certains compartiments dont mon subconscient a définitivement perdu la clé, de peur que je ne puisse pas faire face, mais qui un jour finiront par se déverrouiller comme d'autres avant eux. C'est comme s'ils attendaient que je sois assez forte pour accepter ce qu'ils révéleront. Je n'ai pas vraiment hâte de voir ce qu'ils contiennent.

Je ne parviens pas non plus toujours à établir l'ordre dans lequel les événements sont arrivés. Je peux me souvenir de la taille que je faisais au moment de tel ou tel épisode, mais je serais incapable de dire si j'avais quatre ou six ans. Je peux me rappeler de quelque chose qui se passait régulièrement, mais je ne pourrais pas dire si cette situation dura un an ou trois ans, si cela arrivait toutes les semaines ou tous les mois.

J'imagine que ce n'est pas très important, mais cette confusion m'empêche d'avoir une idée précise et fiable des premières années de ma vie, puisque les seules personnes qui pourraient se souvenir clairement de cette période trouveraient probablement une bonne raison de ne pas dire la vérité, ou au moins l'adapteraient pour rendre leur rôle plus acceptable.

Je me souviens avoir été placée avec mon petit frère Jimmy. Je ne devais pas avoir plus de trois ans quand notre mère perdit notre garde et Jimmy avait dix-huit mois de moins que moi, donc c'était encore un bébé. J'aimais Jimmy plus que tout au monde.

Mon père m'a raconté que quand il venait nous voir et nous emmenait déjeuner ou en promenade, je me comportais comme une petite maman avec Jimmy, en le nourrissant ou en étant toujours après lui. Je ne me rappelle pas des sorties, mais je me souviens très bien à quel point j'adorais Jimmy.

Au foyer pour enfants je me souviens des comprimés de vitamines marron qu'on nous distribuait tous les matins dans des petites coupelles violettes, et aussi qu'on m'obligeait à manger des choux de Bruxelles dont je détestais chaque bouchée humide alors qu'ils refroidissaient et devenaient de plus en plus immangeables dans mon assiette.

Une des employées avait l'habitude de m'emmener à l'écart, après la distribution des verres de lait du soir, elle mettait son doigt sur ses lèvres comme si nous avions un secret à cacher au reste du monde. Puis elle me faisait asseoir et brossait mes longs cheveux noirs – si noirs, qu'on me demandait sans cesse si j'étais indienne ou pakistanaise – elle passait un temps infini à les boucler. Elle me faisait me sentir belle l'espace d'un instant. Une fois son travail terminé, elle me tendait un miroir pour que je puisse admirer son œuvre. Pour moi, c'était un miroir magique.

Les quelques informations que j'ai pu rassembler sur les premières années de ma vie et sur les raisons pour lesquelles j'ai été placée dans un foyer, m'ont involontairement été transmises par ma mère, qui a toujours adoré parler de moi comme si je n'étais pas là.

Le plus souvent, je me tenais dans un coin de la pièce, attendant patiemment qu'on me dise ce que je devais faire, pendant qu'elle dissertait avec tel ou tel voisin.

De temps à autre, elle se rappelait que j'étais là et me répétait : « Ne lui dis jamais que je t'ai parlé de ça. » Mon beau-père n'aimait que l'on parle du passé.

Quand j'ai eu environ vingt-cinq ans, j'ai retrouvé mon père et il m'a parlé un peu de cette époque, mais je n'aime pas le bombarder de questions.

Apparemment, papa buvait pas mal, et ma mère ne lui simplifiait pas la tâche en allant fricoter avec d'autres hommes et en lui menant la vie dure d'une façon générale. Il nous avait déjà abandonnés avant qu'on ne soit placés et maman avait commencé à fréquenter Richard, ou « Sale Con », comme je l'appelle. Peut-être vivait-il déjà avec nous, bien qu'il aurait été très jeune à cette époque (pas plus de seize ou dix-sept ans). Il n'a que quatorze ans de plus que moi.

Jimmy et moi fûmes promenés de famille d'accueil en famille d'accueil. L'une d'elles devait être assez agréable, puisque je ne m'en souviens pas. La deuxième était horrible. Je trouvais les parents très méchants, mais c'était peut-être simplement dû au fait qu'ils étaient stricts et que je n'avais pas été habituée à ce genre d'éducation.

Nous n'étions pas autorisés à chuchoter, ni à parler si on ne nous avait pas d'abord adressé la parole, et lorsqu'ils m'entendirent murmurer à l'oreille de Jimmy, ils me collèrent sur la bouche un morceau d'adhésif qui avait auparavant servi à attacher une paire de chaussettes neuves. Je dus rester assise toute la nuit en haut des escaliers, l'adhésif toujours sur la bouche, alors que tout le monde était allé se coucher.

Même si je n'étais pas vraiment heureuse dans cette famille d'accueil, je ne voulais pas retourner chez moi, sans pouvoir expliquer pourquoi. Je disais à ma mère : « Je suis pressée de rentrer à la maison », mais c'était totalement faux.

Quand on revenait à la maison pour les visites, il y régnait une atmosphère qui me glaçait le sang, même si rien de particulier ne se produisait durant les quelques heures que nous passions là-bas. Je restais assise sans bouger, de peur de mettre le nouvel homme de la maison en colère, mais Jimmy n'avait pas ce genre d'inhibitions et, à la minute où l'on nous déposait, il se mettait à pousser ce qui ressemblait à des cris de terreur. Je voyais bien qu'il poussait Richard à bout, ce qui m'effrayait mais rien de ce que je pouvais faire ne calmait Jimmy, jusqu'à ce que les services sociaux reviennent nous chercher. Nous restions donc assis sur le canapé, Jimmy en train de crier et moi essayant de le réconforter. La rage de Richard et la consternation de notre mère grandissaient dangereusement tandis qu'ils attendaient la fin du supplice.

Jimmy avait une grande cicatrice sur le front, qui lui est restée en grandissant. On m'a toujours dit qu'il s'était blessé en tombant sur la table basse avant qu'on ne soit placés.

À cette époque, j'y avais cru, mais en y repensant maintenant, j'en doute. Et je me demande si quelque chose de plus grave ne lui est pas arrivé, ce qui aurait expliqué notre placement en foyer et sa terreur chaque fois qu'on retournait à la maison. J'imagine que je ne saurai jamais la vérité parce que Jimmy était trop jeune pour s'en souvenir.

Quelqu'un m'a dit un jour que nous avions été retirés de la garde de ma mère parce qu'elle nous négligeait. Il paraît que nous avons des marques assez profondes d'irritations sur les fesses, à force d'être laissés trop longtemps sur le pot, mais personne n'a su me donner de détails précis.

Avant d'être emmenés par les services sociaux, nous vivions dans un appartement, mais mes souvenirs ne remontent pas avant la période où Richard et maman ont emménagé dans une maison louée par la municipalité. C'est peut-être ce qui les a aidés à convaincre les autorités qu'ils étaient suffisamment responsables pour me récupérer.

Ils avaient également eu un petit garçon, Pete, ce qui les faisait apparaître comme une famille plus normale, comme des gens qui s'étaient amendés, avaient mûri et acceptaient leurs responsabilités. Richard était encore un adolescent, mais il avait dû réussir à convaincre les services

sociaux qu'il était suffisamment adulte pour s'occuper d'enfants.

Il m'arrive de me demander si maman et Richard m'auraient reprise si j'avais été aussi agitée que Jimmy. Maintenant, je me dis que j'aurais dû essayer, car Jimmy a fini par être adopté par des gens adorables, mais sur le moment, cela me semblait trop dangereux de mettre Richard en colère et je préférais rester docile et sage devant lui.

Des années plus tard, j'ai découvert qu'ils avaient dit aux services sociaux qu'ils ne « voulaient que la fille ». Je n'arrivais pas à y croire, mais j'en ai eu la confirmation en consultant le dossier de Jimmy. Il a lui-même lu ces rapports et s'est senti profondément rejeté, même quand je lui ai assuré que c'était ce qui lui était arrivé de mieux dans sa vie.

J'ai aussi entendu ma mère se vanter d'avoir glissé un dessous-de-table pour me récupérer et que deux employés avaient démissionné quand ils avaient appris que je retournais dans cette « maison de l'enfer », comme je l'ai lu dans un rapport. Les papiers manquants de mon dossier feraient sûrement une lecture passionnante, mais ce qui s'est passé durant ces années-là n'est plus vraiment important, parce que l'enfer était seulement sur le point de commencer.

Le moment où j'ai dit au revoir à Jimmy sur le pas de la porte de notre maison d'accueil est resté gravé dans ma mémoire. Il pleurait et j'étais moi aussi au bord des larmes, mais je ne voulais pas montrer ce que je ressentais aux personnes qui nous entouraient. Quelqu'un m'avait dit que Jimmy me rejoindrait quelques semaines plus tard, mais je n'en avais pas cru un mot. Je pense que j'avais dû entendre quelque chose prouvant qu'ils mentaient. Je savais qu'ils allaient nous séparer et cela me brisait le cœur. J'avais détesté cette famille d'accueil, mais au moins Jimmy était avec moi. À présent, on me conduisait vers un endroit qui ne laissait rien présager de bon et je n'aurais même plus la consolation de serrer mon petit frère dans mes bras ou de lui parler.

Je ne confiai rien de tout cela à ma mère ; je lui dis seulement que j'étais impatiente de rentrer à la maison. Je ne voulais pas la vexer. Les enfants font toujours de leur mieux pour faire plaisir à leurs parents.

À partir du moment où Jimmy et moi avons été séparés, j'essayai de communiquer avec lui par télépathie dès que j'étais seule. J'étais convaincue que la tache de naissance que j'avais sur mon bras formait la lettre « J », alors je la fixais et essayais de parler avec Jimmy dans mon esprit, je lui disais d'être sage et lui promettais que je viendrais bientôt le voir, je lui demandais comment s'était passée sa journée et je lui racontais la mienne. Je ne le revis pas avant que nous soyons tous les deux devenus des adultes et nous avons pris des chemins séparés, mais à cette période, je ressentais un certain réconfort en pensant que nous étions toujours connectés.

Après Pete, maman et Richard eurent trois autres garçons, à environ un an d'intervalle les uns des autres, mais aucun d'eux ne prit jamais la place de Jimmy dans mon cœur. Je devais passer ce sentiment sous silence, car je n'avais pas le droit de parler de lui.

C'était comme s'il n'avait jamais fait partie de nos vies. Nous avons beaucoup d'autres secrets comme celui-ci. J'avais, par exemple, reçu l'interdiction formelle de dire à quiconque que Richard n'était pas mon père biologique, même si tout le monde dans le quartier devait le savoir. Mes quatre demi-frères ne l'apprirent que lors du procès. Je n'avais pas le droit de voir la famille de mon père, c'était comme s'ils n'existaient pas. Je n'ai aucun souvenir de mes grands-parents paternels. Richard voulait garder le contrôle sur toutes les informations qui nous concernaient.

Mon père m'a confié qu'il avait essayé plusieurs fois de venir me rendre visite à la maison, mais qu'il avait reçu un accueil si violent qu'il avait décidé, pour ma sécurité, de rester à l'écart et de laisser les esprits se calmer.

Mon dernier allié potentiel était ainsi sorti du tableau, mais je découvris des années plus tard qu'il avait essayé de garder un œil sur moi par d'autres biais.

Un jour, une photo de Jimmy tomba d'un album.

— C'est qui, ça ? C'est qui, ça ? C'est qui, ça ? demanda un de mes petits frères.

Richard entra immédiatement dans une colère noire, il jeta la photo à la poubelle et nous fit bien comprendre qu'on ne devait plus jamais poser de questions sur le petit garçon de la photo. Jimmy ne faisait plus partie de la famille.

Chacune des maisons dans lesquelles nous avons vécu est inévitablement devenue une forteresse domestique rutilante. J'imagine que cela avait contribué à convaincre les autorités que maman et Richard seraient de bons parents pour moi : leur maison était impeccablement entretenue et totalement sécurisée.

Mon beau-père était obsédé par la décoration ; il ne se passait pas un jour sans qu'il s'occupe de changer le papier peint d'une pièce (du genre que l'on trouve dans les vieux pubs), d'appliquer une nouvelle couche de peinture ou de poser des panneaux de lambris. Il construisait même des manteaux de cheminées en briques. Chaque année, je me servais des chutes de ses vieux rouleaux de papier peint pour recouvrir mes manuels scolaires.

Notre intimité était primordiale à ses yeux. Des voilages étaient suspendus devant chaque fenêtre et dès que la lumière extérieure commençait à faiblir, ils étaient doublés par des rideaux en velours très épais. Dieu seul sait où ils trouvaient l'argent pour tout cela, mais ils commandaient tout dans des catalogues. Il ne devait y avoir aucun défaut dans notre cuirasse, rien qui aurait pu laisser à des yeux indiscrets une possibilité de voir ce qui se passait entre nos murs.

À l'extérieur, la maison était toujours entourée de portails, de hautes clôtures ou d'immenses conifères. Les verrous et les serrures rendaient difficiles chaque entrée ou sortie, même pour les membres de la famille. Richard voulait avoir un contrôle absolu sur son territoire. Toutes les maisons dans lesquelles nous avons habité étaient toujours les plus « charmantes » du quartier.

Nous nous occupions tous de la maison en permanence. Pas un grain de poussière ou une petite tâche n'échappait à l'œil de lynx de Richard. Si nos chaussettes laissaient échapper une petite peluche sur la moquette, il nous criait immédiatement de la ramasser. Par mesure de sécurité, nous mettions des pantouffles et marchions à pas de loup. Les visiteurs n'arrivaient pas à croire qu'une maison dans laquelle vivaient cinq enfants puisse être aussi propre et bien rangée.

Nous devons vider et essuyer tous les placards de la cuisine chaque jour, déplacer chaque meuble pour nettoyer le sol et le replacer ensuite, y compris la cuisinière et le réfrigérateur. Les tranches des portes et des fenêtres qui n'étaient pourtant pas visibles devaient être époussetées tous les jours. Nous faisons briller et reluire comme une caserne dirigée par un adjudant-chef sujet à des crises de colères noires. Les marches des escaliers devaient être brossées à la main tous les matins et maman passait ensuite l'aspirateur trois ou quatre fois dans la journée.

Le jardin recevait autant d'attention, la pelouse devant être taillée aux ciseaux.

Néanmoins les tâches ménagères étaient une façon de s'occuper et de ne pas se trouver sur le chemin de Richard les jours où il était de mauvaise humeur.

Richard avait environ quatre ans de moins que maman et n'avait que dix-sept ans quand ils obtinrent ma garde. Mais pour moi, il était tout de même un adulte à part entière et je savais que lui répondre ou lui désobéir nous mettrait tous en danger.

Les enfants savent d'instinct ce genre de choses, tout comme ils savent avec quels professeurs ils peuvent pousser les limites et lesquels ne toléreront aucune incartade. Même si je détestais que l'on me force à avaler ces cachets au foyer pour enfants, je n'avais jamais eu peur de lutter avec les employés qui les distribuaient, mais quelque chose chez cet homme me disait que protester ou lui répondre ne ferait qu'empirer la situation.

Il n'avait pas l'apparence d'un monstre, il mesurait plus d'un mètre quatre-vingt et était mince et musclé. Il avait les cheveux roux et des yeux de serpent très clairs, il s'habillait toujours de façon décontractée mais élégante. Il prenait soin de son apparence autant que de sa maison.

J'ai repassé ses vêtements tellement souvent pendant toutes ces années que je me souviens très bien de la composition de sa garde-robe : les jeans et les polos, les pulls à encolure en V et les pantalons à pattes d'éph. À l'adolescence, certaines de mes amies me confièrent qu'elles le trouvaient attirant, ce qui me rendait malade, car pour moi c'était la personne la plus laide du monde. Il avait le nom de maman tatoué dans le cou, pour montrer à tout le monde que c'était un dur.

Dès l'instant où je fus engloutie par cette maison et où je devins invisible pour le reste du monde, il ne prit plus la peine de cacher la haine qu'il me portait. S'il passait à côté de moi et que maman regardait ailleurs, il me giflait, me pinçait, me donnait un coup de pied ou me tirait les cheveux si fort que j'avais l'impression qu'il allait les arracher.

Il approchait ses lèvres de mon oreille et sifflait à quel point il me détestait tout en serrant mon visage entre ses doigts comme un étau.

— Je te hais, espèce de petite bâtarde Paki, me crachait-il. Tout allait bien ici avant que tu débarques, sale petite conne ! Putain ce que t'es laide. Attends de voir ce que je te réserve.

Sa haine envers moi semblait si forte qu'il arrivait à peine à se contrôler. M'appeler « Paki » était à ses yeux la pire des insultes, puisqu'il affichait fièrement ses opinions racistes, comme des médailles.

Il crachait dans ma nourriture dès qu'il en avait l'occasion. Je devais alors mélanger son crachat à ma purée ou à la sauce pour que ce soit moins difficile à avaler.

— Tu ne quitteras pas cette table tant que tu n'auras pas tout mangé, disait-il, comme s'il était simplement un parent soucieux de l'alimentation de son enfant, mais il souriait en coin parce qu'il savait ce qu'il avait fait.

Un jour, alors que mon frère Pete était en âge de parler, il le vit faire.

— Beurk, papa, avait-il crié, pourquoi t'as craché dans l'assiette de Jane ?

— Sois pas stupide, avait-il répliqué. J'ai pas fait ça.

Quand je vis que la scène avait attiré l'attention de maman, et pensant avoir Pete comme témoin, je trouvai le courage de dire :

— Si, il a craché dans mon assiette. Il le fait tout le temps.

Mais elle ne croyait personne capable de faire une chose aussi dégoûtante et, à partir de ce moment, Richard put tourner tout cela à son avantage et se mit à se racler la gorge très bruyamment au-dessus de mon assiette pour y déposer des crachats encore plus gros quand ma mère détournait le regard, irritée, avant de lui dire « d'arrêter de faire l'imbécile », comme si ce n'était rien de plus qu'une blague qu'elle ne trouvait plus drôle.

Toutefois, je pense qu'elle savait à quel point il me détestait, parce qu'elle n'aimait pas me laisser seule avec lui dans une pièce quand j'étais petite.

Si elle voyait qu'il était de mauvaise humeur et qu'elle devait aller aux toilettes, elle m'appelait pour que je l'accompagne, un peu comme on appelle un chien à ses pieds. À l'intérieur, elle me faisait m'asseoir devant elle, le dos appuyé sur ses jambes pendant qu'elle faisait ce qu'elle avait à faire.

Je ne vois pas d'autres explications, nous n'en avons jamais parlé, mais j'étais toujours très contente de la suivre, sachant que j'échappais ainsi à une gifle ou à un coup de pied. Ce qu'elle n'a jamais compris, cependant, c'est que Richard n'attendait pas d'être de mauvaise humeur pour me frapper, me donner un coup de poing ou me lancer des insultes – c'était son comportement habituel.

Il y avait trois chambres dans la maison, je pus donc avoir ma propre chambre tout de suite. Elle était magnifique, comme en rêveraient toutes les petites filles. Au début, j'avais un papier peint « Sarah Jane » avec les dessins d'une petite fille portant un grand chapeau, puis ce fut un thème de Pierrot et ensuite des chevaux. J'avais aussi des tonnes de jouets, mais je n'avais le droit de les toucher que si je rendais un « service » à Richard en échange.

Ces services finirent par régir ma vie. Si maman me laissait aller jouer dehors pendant que Richard était sorti et qu'il me trouvait dans le jardin quand il rentrait, je lui « devais un service ».

Si je voulais manger un bonbon, aller à une fête d'anniversaire ou regarder *Le Muppet Show*, il acceptait, mais sous certaines conditions. Je finis par ne plus rien demander, mais il exigeait quand même ces services, ou les appelait des « punitions » pour un « crime » que j'aurais commis, comme être malpolie ou faire la tête. En y repensant aujourd'hui, je me rends compte qu'il faisait de moi ce qu'il voulait de toute façon, et que j'aurais donc dû demander plus en échange, mais je ne voyais pas les choses aussi clairement à l'époque. Il avait tout rendu confus et effrayant.

Mon jouet préféré était Wolfie, une peluche géante à tête de chien, presque aussi grand que moi. Wolfie avait des bretelles dans lesquelles j'avais l'habitude de glisser mes bras pour le faire danser et se balader avec moi. C'était mon meilleur ami.

Si maman était à la maison quand Richard voulait me punir, il me chuchotait à l'oreille : « Regarde bien ». Il se mettait alors à me hurler dessus et criait à ma mère que je n'étais qu'une sale capricieuse. Devant ce genre de colère, maman n'osait pas le contredire et soupirait tristement en disant que j'étais une enfant difficile. Richard pouvait alors me gifler et me donner des coups de pied en toute impunité. Il m'attrapait par la queue-de-cheval pour me traîner à l'étage, avec une telle force que j'en perdais l'équilibre et qu'il me traînait littéralement par les cheveux. Il disait à maman qu'il allait me mettre au lit et me « passer un sacré savon » et en profitait pour me frapper de plus belle et encore plus vicieusement une fois dans ma chambre.

— Attends un peu que ta mère sorte, me disait-il en écrasant mon visage entre ses doigts, tu vas voir ce que tu vas prendre.

Au début, quand il me battait avec ses mains, un chausson ou un bâton, je pleurais. Mais assez rapidement, je décidai de ne plus lui donner cette satisfaction. Je ne pouvais retenir les larmes de douleur qui me montaient aux yeux, mais je découvris que si je serrais les dents et le fixais du regard, j'arrivais à ne pas pleurer. C'était le seul geste de défi que je trouvais le courage ou la force de pratiquer, et bien souvent, les coups n'en étaient que plus forts.

— Tu pleures pas ? C'est que ça doit pas te faire assez mal alors.

Mais quand je pleurais, il se mettait encore plus en colère et me disait qu'il « allait me donner une raison de pleurer ». J'imagine qu'il aurait toujours fait ce qu'il lui chantait, peu importait ce que je pouvais dire ou faire.

Je pense que maman savait qu'il allait parfois trop loin, parce qu'une fois qu'il m'avait mise au lit, elle se faufilait souvent dans ma chambre pour vérifier que je respirais toujours. Parfois, pour lui faire peur et la punir de le laisser me faire tant de mal, je respirais très doucement. C'était méchant de ma part, mais je lui en voulais.

— Janey, Janey, murmurait-elle.

J'ouvrais mes yeux d'un coup, comme si j'avais été en train de dormir.

— Respire normalement, me grondait-elle.

Elle ne haussait jamais la voix parce qu'elle ne voulait pas que Richard sache qu'elle était venue vérifier que j'étais vivante.

D'autres fois, Richard se demandait ce que lui et moi ferions plus tard, et si je n'avais pas l'air contente, ou si je ne pleurais pas, il me disait : — Très bien, espèce de petite salope ingrate, regarde ce que je vais faire. Ça t'apprendra.

Et il se mettait alors à crier sur maman et à la rouer de coups devant moi.

— À chaque fois que ta mère et moi on se dispute, c'est de ta faute, me répétait-il sans cesse, et je le croyais, je croulais sous la culpabilité.

J'appris à toujours être d'accord avec lui, toujours sourire et toujours être reconnaissante de tout si je ne voulais pas qu'il inflige de terribles punitions à ma mère et à moi.

Semblable à un petit garçon qui arracherait les ailes des insectes ou les entasserait dans une boîte pour les regarder mourir de faim ou suffoquer, Richard prenait un malin plaisir à me faire souffrir sans aucune raison. Le chauffe-eau de la maison était dans le placard de ma chambre et il me faisait souvent me déshabiller et entrer dedans parmi les piles de serviettes. Je ne sais pas combien de temps il me laissait là, car le temps est infini quand on est petit, terrorisé et enfermé dans le noir. Je ne sais pas si la porte pouvait s'ouvrir de l'intérieur parce que je n'eus jamais le courage d'essayer de sortir avant qu'il ne m'y autorise. Désobéir aux ordres m'aurait valu une punition encore pire.

La règle était que je devais tout endurer avec le sourire et en exprimant ma gratitude. « Boudier » était l'un des pires crimes que je pouvais commettre. Il venait parfois s'assurer que je ne m'étais pas évanouie à cause de la chaleur, puis refermait la porte et me laissait là des heures et des heures.

Il y avait également un rebord à la fenêtre de ma chambre, et je me souviens qu'il m'avait forcée à grimper dessus, mais je ne me rappelle pas ce qui se passa ensuite. Ce souvenir me reviendra sûrement un jour, mais je ne suis pas impatiente de le découvrir.

Malgré tout, ces humiliations physiques et ces malaises n'étaient pas aussi terribles que les tortures psychologiques, qui commencèrent immédiatement après mon retour à la maison.

— Va mettre l'eau chaude en route, Janey, me demandait parfois maman. Je courais à l'étage pour allumer le chauffe-eau.

— Va l'éteindre, m'ordonnait Richard dès que je redescendais.

Je savais que je devais obéir sans discuter.

— Pourquoi tu n'es pas allée le mettre en route quand je te l'ai demandé ? me grondait maman quand elle montait prendre son bain.

— J'y suis allée, protestais-je. Il m'a dit de retourner l'éteindre.

— Sale petite menteuse ! explosait-il, et je n'avais alors aucune chance de convaincre ma mère que je disais la vérité.

Si j'avais continué à protester, je me serais pris des coups. Alors je restais sans rien dire, sachant pertinemment qu'il trouverait une nouvelle façon de me manipuler.

Pour ce qui était des coups, Richard aimait varier les objets qu'il utilisait. Parfois il prenait un chausson, ou un bâton de bambou, mais il lui arrivait aussi de n'utiliser que ses mains.

Il me laissait le choix. Au fil des années, les passages à tabac s'espacèrent, peut-être parce qu'ils avaient seulement servi à m'apprendre à obéir.

À la place, il me donnait juste un coup de poing, une claque derrière la tête ou me jetait à travers la pièce ou bien encore il me faisait payer un forfait en lui accordant une faveur.

Je n'échappais jamais à la punition.

— Tu veux prendre un petit-déjeuner, Jane ? me demanda maman un matin.

— Oui, s'il te plaît, lui lançai-je depuis le salon.

— Non, tu veux rien, me siffla mon beau-père depuis son fauteuil. Dis-lui que tu veux rien.

— Non, finalement je veux rien, criai-je.

— Pourquoi ? demanda maman en arrivant devant la porte de la cuisine.

— Elle est complètement tarée, hurla-t-il, bondissant de son fauteuil. Elle ne sait même pas ce qu'elle veut. Tu veux un putain de petit-déjeuner ou pas ?

— Oui, s'il vous plaît, dis-je d'une petite voix, confuse.

— Qu'est-ce que tu veux ? me demanda maman en soupirant.

— Des toasts.

Et elle retourna dans la cuisine pour me préparer ce que j'avais demandé.

Dès qu'elle fut partie, Richard serra ses doigts autour de mon visage comme un étau et se remit à murmurer à quelques centimètres de mon visage.

— Je t'ai dit que tu ne voulais pas de petit-déjeuner. Dis-lui.

— Je veux pas de toasts, maman, criai-je en direction de la cuisine. Je veux rien, en fait.

— Arrête de te foutre de moi, Jane ! cria-t-elle.

— Arrête de te foutre de ta mère ! s'écria Richard en me frappant fort derrière la tête. Elle est complètement cinglée ! Tout ce qu'elle cherche, c'est qu'on s'engueule !

Il me manipulait sans cesse pour que maman se mette en colère contre moi et qu'il ait une excuse pour me frapper. Je n'avais plus aucun repère.

Je pense que les abus sexuels ont dû commencer très tôt, mais ma mémoire a probablement enfoui ces terribles moments le plus loin possible. Le premier souvenir que j'ai de ces horreurs doit remonter à quelques années après mon retour parce que je partageais mon lit avec mon frère Pete. Mon autre frère, Dan, était aussi dans la chambre dans un second lit. Je n'avais pas pu conserver la mienne car elle était en cours de rénovation et Pete et moi étions couchés tête-bêche. Ce qui me laisse penser que quelque chose de similaire avait déjà dû se passer avant cette nuit-là, c'est que je me souviens être restée éveillée et à l'affût, terrorisée à l'idée de ce qui pourrait arriver. J'avais entendu ma mère sortir, la porte d'entrée se refermer derrière elle et je savais que Richard viendrait bientôt me chercher.

J'identifiai chaque son. La porte du salon s'ouvrit à l'étage en dessous et je perçus les pas furtifs de Richard dans l'escalier. Je fermai les yeux, tentant d'arrêter les tremblements qui secouaient mon corps afin de faire semblant de dormir. Je pensais que j'avais une chance d'y échapper, puisque Pete était allongé à côté de moi et que Richard ne voudrait pas le réveiller. Je m'accrochais toujours à la moindre petite lueur d'espoir, afin de tenir le coup, mais j'étais toujours déçue.

J'entendis la porte s'ouvrir derrière moi et je sentis Richard me secouer légèrement pour me réveiller. J'ouvris les yeux et le regardai.

— Viens dans le couloir, murmura-t-il, fais pas de bruit.

Je m'extirpai du lit et de sa chaleur réconfortante, laissant Pete dormir tranquillement et Richard referma la porte derrière moi. Je restai sans bouger tandis qu'il fermait les autres portes et vint s'agenouiller devant moi.

— On va jouer à un jeu, dit-il. Ferme les yeux et t'as pas intérêt à les ouvrir.

J'obéis sans protester et l'entendis descendre la braguette de son pantalon.

— Ouvre pas tes yeux, répéta-t-il, on va commencer le jeu maintenant.

Je hochai la tête, je ne voulais pas le mettre en colère.

— Je veux que tu joues avec mon pouce. Tu le prends dans ta main, et tu glisses de haut en bas, et il se passera un truc magique.

Je savais que ce n'était pas son pouce que je tenais dans la main, mais je rentrai dans son jeu et fis semblant, comme il me l'avait dit. Je me dis qu'en coopérant, je pourrai retourner plus rapidement me coucher et que j'échapperai peut-être à ses coups.

— Qu'est-ce que tu as dans la main ? me demandait-il de temps en temps pendant que j'exécutais mon travail.

— Ton pouce, répondais-je docilement. Puis la « magie » opéra et il me dit d'aller me laver les mains. Quelques gouttes de son sperme étaient tombées sur la moquette et il les essuya avec son pied, faisant un bruit de frottement que j'entendis tant de fois par la suite.

En revenant de la salle de bains, je baissai les yeux sur les poils tout aplatis de la moquette et n'arrivais pas à croire que maman ne remarquerait rien en rentrant. Au fil des années, ces tâches se multiplièrent, me rappelant à chaque fois que je passais devant de ce qu'on m'avait forcée à faire.

— Tu veux manger quelque chose ? me demanda Richard, et j'acquiesçai. Viens en bas, je vais te préparer des toasts et une tasse de thé.

Il fut très gentil avec moi cette nuit-là, comme si nous venions de jouer à un jeu qui nous avait plu à tous les deux, mais il n'était pas toujours aussi sympathique après avoir obtenu ce qu'il voulait. Une fois, il m'emmena dans la cuisine, se saisit d'un grand couteau à découper, me poussa contre le mur et pressa la lame aussi coupante qu'un rasoir contre mon cou.

— Si jamais tu vas raconter à qui que ce soit ce qu'on a fait, je te tue. Et je tuerai ta mère aussi et personne n'en saura rien parce que je dirai que vous vous êtes fait la malle.

Je savais qu'il en était capable après l'avoir vu tant de fois battre ma mère de toutes ses forces quand elle le contrariait. Il lui cognait la tête par terre ou contre les murs et brisait des chaises sur son dos alors que j'étais assise dans le canapé, serrant mes petits frères qui hurlaient dans mes bras. Il me disait tout le temps que c'était de ma faute, et je le croyais. Je me sentais terriblement coupable et j'étais terrifiée à l'idée qu'il puisse tuer ma mère et qu'il n'y ait alors plus personne pour me protéger de lui.

Quand je revins vivre avec eux, j'étais assez grande pour aller à l'école. J'adorais y aller, mais j'aimais surtout le fait de pouvoir sortir de la maison et être avec des gens qui semblaient m'apprécier.

Durant toute ma scolarité, plusieurs personnes semblèrent sortir de leurs fonctions pour venir me parler et me demander comment j'allais. Ce n'est que bien plus tard que je découvris qu'ils étaient en fait des amis de mon père qui les avait chargés de s'assurer que j'allais bien. Depuis le début, la mère d'une de mes amies lui donnait des nouvelles de moi. Comme j'étais toujours très contente d'être à l'école et que je ne portais aucun signe visible de maltraitance, ils lui rapportaient tous que j'allais bien. Si seulement j'avais su tout cela, j'aurais pu communiquer avec mon père par l'intermédiaire de ces personnes et il aurait pu essayer de me m'emmener loin de cette maison.

Je pense que certaines personnes avaient quand même une vague idée de ce qui se passait dans notre famille car, plusieurs fois, les services sociaux vinrent chez nous, mais Richard les jetait littéralement dehors. Je n'ai jamais su ce qui se passait car, quand la police voulut se saisir de mon dossier, des années plus tard, tout avait disparu. Aucune assistante sociale n'est jamais venue me parler. Je peux comprendre qu'ils aient eu peur ; Richard faisait peur à tout le monde. Je peux affirmer avec certitude qu'il y avait dans notre quartier des hommes aussi forts voire plus forts que lui physiquement, mais lorsqu'il entrait dans une de ses colères, il perdait tout contrôle et très peu de personnes pouvaient lutter contre tant d'agressivité et de brutalité.

La vie de famille offre beaucoup d'opportunités aux adultes de faire souffrir leurs enfants s'ils en ont envie. C'était toujours maman qui nous donnait notre bain quand nous étions petits, mais quelquefois, Richard s'en chargeait. Cela arrivait quand maman était trop malade ou trop avancée dans sa grossesse et il lui faisait croire qu'il lui rendait service en prenant le relais.

Un soir, il me dit qu'il allait me laver les cheveux. Je tremblais de peur en montant à la salle de bains et en imaginant ce qu'il pouvait me réserver. Je n'avais aucune échappatoire.

En grimant dans la baignoire, j'eus l'impression d'être un condamné à mort avançant jusqu'à la guillotine. Tout se passa normalement, au début. J'essayai de rester tranquille et de garder le sourire autant que possible. Richard ne laissait rien paraître de quand ou comment il allait attaquer, mais je n'étais pas dupe, je savais que ça ne tarderait pas.

Quand arriva le moment de mouiller mes cheveux, je sentis sa main m'agripper fermement. Il plongea et maintint ma tête sous l'eau, prenant le temps de se délecter de ce pouvoir de vie ou de mort qu'il avait sur moi. Comme je me débattais et que l'eau s'infiltrait dans ma bouche, je crus que j'allais mourir, qu'il avait finalement décidé qu'il me détestait au point de me tuer. Mes efforts infantiles restaient vains et ne faisaient que l'énerver de plus belle.

Après ce qui me sembla une éternité, il m'extirpa de l'eau en me tirant par les cheveux, me pressa douloureusement le visage alors que je gémissais et me frappa à l'arrière du crâne.

— La ferme, arrête de crier ! siffla-t-il entre ses dents serrées.

Je m'efforçais de rester silencieuse pendant qu'il me shampouinait comme si rien ne s'était passé, mais j'étais sûre qu'au moment de rincer il ne résisterait pas à la tentation de renouveler son agression. Quand arriva l'instant fatidique, je tentai de m'agripper aux rebords de la baignoire, mais il m'ordonna de lâcher prise et me repoussa sous l'eau, furieux que j'aie futillement tenté de me défendre, et défié son autorité.

Quand j'émergeai quelques secondes plus tard, je ne pus m'empêcher de tousser et de crier et il pressa sa main contre ma bouche et mon nez en m'insultant pour que je me taise. Puis il me sortit brusquement de la baignoire, il attrapa mes bras avec tant de force que je crus qu'il allait les broyer et fit cogner mes jambes contre la paroi.

— Mets ton pyjama ! cria-t-il.

J'obéis, soulagée d'être sortie de l'eau vivante. Je descendis dans le salon malgré mes jambes flageolantes et quand je vis ma mère, j'éclatai en sanglots.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda-t-elle.

— Il a essayé de me noyer, répondis-je.

Il avait dû m'entendre et arriva en furie, hurlant que j'avais été insupportable, que j'avais refusé qu'il me lave les cheveux et que j'avais fait tout un cinéma quand j'avais reçu du shampoing dans les yeux.

— Oh, c'est vrai qu'elle n'aime pas qu'on lui lave les cheveux, avait répliqué maman.

Elle préférait toujours se ranger de son côté pour éviter elle-même de recevoir des coups.

Je reçus une gifle et l'ordre d'aller me coucher pour me punir d'avoir été si difficile.

Parfois, quand je prenais mon bain, Richard plaçait une échelle contre la façade de la maison et grimpait pour regarder par la fenêtre, comme si c'était une blague. Cela faisait rire maman, qui me disait que je ne devais pas être aussi pudique. Richard parvenait toujours à faire croire que ce qu'il faisait était pour mon propre bien, comme si j'étais la seule responsable de tout ce qui m'arrivait.

Quand nous étions enfants, nous n'avions le droit de prendre un bain que le dimanche soir, et nous devions partager l'eau, afin de ne pas faire

gonfler la facture. Il me fus un peu plus grande, Richard me permit d'en prendre un autre pendant la semaine. Parfois, quand il sortait de son bain, il me disait que je pouvais profiter de son eau. Il laissait toujours ce qui ressemblait à du sperme flotter à la surface. La première fois, je tentai d'y échapper en mouillant mes cheveux dans le lavabo pour faire croire que je m'étais lavée, mais il monta pour vérifier que j'étais bien dans la baignoire. Il ouvrit la porte et me lança un sourire pervers pendant que je m'asseyais dans son eau répugnante. Quand j'eus fini, je descendis dans le salon, mais comme il trouva que j'étais trop silencieuse et que je boudais, il me flanqua une bonne correction et m'envoya me coucher.

À sept ans, je décidai de m'enfuir de la maison. Je rêvais tout le temps de m'échapper, mais quand il s'agissait de passer à l'action, l'affaire se corsait. J'avais fini par me convaincre que Richard lisait dans mes pensées et qu'il devinerait ce que je prévoyais, doublant ainsi mon anxiété.

Il semblait parfois être au courant de choses que j'étais certaine de ne jamais lui avoir dites. Ce ne fut que des années plus tard que je me rendis compte que c'était des choses que j'avais racontées à ma mère et qu'elle avait dû les lui répéter à son tour, trahissant ma confiance.

À d'autres moments, il arrivait à m'extorquer des confessions en me piégeant.

— Je sais que t'as fait des bêtises à l'école, me disait-il quand je rentrais à la maison, parce que la femme du conseil d'administration est venue me le dire.

Je me creusais alors la cervelle à la recherche du moindre écart qui aurait pu me valoir des ennuis. Rongée par la culpabilité comme je l'étais, je n'avais pas à chercher bien longtemps et me persuadais que Richard savait vraiment tout.

Pensant qu'il ne servait à rien de résister à son pouvoir, j'avouai donc que je n'avais pas été sage et il pouvait alors me punir. Je ne pense pas que mes professeurs aient eu à se plaindre de moi, sauf peut-être du fait que j'étais un peu bavarde.

J'avais une amie à l'école qui s'appelait Lucy et à qui j'avais confié que mon beau-père me battait et menaçait de me tuer. Je ne lui avais pas raconté le reste, cela aurait été trop embarrassant. Lucy me dit qu'elle voulait elle aussi fuguer, bien que je ne crois pas qu'elle ait eu de problème particulier chez elle, ayant seulement envie d'une aventure. Je n'essayais pas d'échapper à l'école, car j'aimais beaucoup ma maîtresse, mais il nous sembla plus judicieux de partir pendant la pause déjeuner, quand il y avait moins de chances qu'on s'aperçoive de notre absence, plutôt que d'attendre la fin de la journée.

— Je veux qu'on emmène ma petite sœur, me dit Lucy quand on préparait notre plan d'évasion. Sa sœur était à la maternelle qui se trouvait juste à côté de notre école.

— Comment tu vas arriver à l'emmener ? lui demandai-je.

— Je dirai à la dame de la cantine qu'elle a un rendez-vous chez le dentiste, expliqua Lucy, apparemment convaincue que ça marcherait.

J'attendis dans les buissons près de la cour de récréation pendant qu'elle entra dans la maternelle. J'étais tellement excitée à l'idée de pouvoir enfin m'enfuir que mon cœur battait la chamade.

Au bout de quelques minutes, Lucy réapparut et traversa la cour en courant pour venir me rejoindre.

— La dame de la cantine m'a pas crue, dit-elle à bout de souffle. Elle est allée vérifier, alors je suis partie en courant.

— On va devoir partir sans ta sœur, dis-je et elle acquiesça.

On courut aussi vite qu'on le put pour nous éloigner de l'école, ce qui n'était pas évident pour moi à cause de mes stupides chaussures. C'était toujours le Sale Con qui m'emmenait acheter des chaussures et des vêtements et, pour je ne sais quelle raison, il ne me laissait jamais choisir.

Il me faisait toujours prendre des chaussures de ville à talons et aux bouts pointus, puis il insistait pour y clouer des petits bouts en métal (comme sous les chaussures de claquettes) pour que je fasse du bruit en marchant et que tout le monde se retourne sur mon passage. J'imagine que ça devait l'exciter, mais je n'arrêtais pas de me tordre les chevilles parce que je n'avais pas l'habitude de marcher avec des talons. Ce dont il ne se souciait pas.

Lucy voulait tout le temps m'emprunter mes chaussures qui, pour elle, étaient une marque de sophistication. J'aurais bien aimé ne plus jamais les revoir.

À l'heure de la sortie des écoles, nous avons parcouru une bonne distance et arrivions dans la rue marchande d'un quartier en construction.

— J'ai super faim, dis-je. T'as de l'argent, toi ?

— J'ai seulement cinquante centimes que maman m'a donnés pour des chips, répondit Lucy d'un air dubitatif. On n'ira pas très loin avec ça. On va être obligée de voler quelque chose.

Je n'avais jamais rien volé de ma vie et je paniquais rien que d'y penser. Et si on se faisait prendre ? On nous ramènerait chez nous et Richard aurait une parfaite excuse pour me battre à mort.

Mais la faim prit le dessus sur mes craintes et on entra dans un petit supermarché. Nous devions avoir l'air très suspectes, à nous attarder dans tous les rayons, parce que la caissière nous ficha dehors. Heureusement, Lucy avait réussi à voler un gâteau, mais de mon côté, je n'avais qu'une petite bouteille de jus de citron. J'avais paniqué et attrapé le premier article que j'avais trouvé devant moi.

— Je peux essayer tes chaussures ? me demanda Lucy pendant qu'on dégustait le gâteau dans un passage souterrain.

J'acceptai avec joie, compte tenu de la douleur qui paralysait mes pieds à force d'avoir trop marché. On échangea aussi nos chaussettes, puis on reprit notre chemin. Elle dans mes chaussures à talons et moi avec ses longues chaussettes à l'effigie des Pierrafeu.

J'avais terriblement besoin d'aller aux toilettes, mais il n'y avait nulle part où aller sauf dans une toute petite rue à l'écart. Je commençais à peine ma petite affaire quand une dame arriva avec ses enfants. Puisque je ne pouvais pas partir, je dus répondre à ses questions : où se trouvaient mes parents et savaient-ils que j'étais là. Je ne pense pas que mes réponses la convainquirent vraiment. Elle finit par s'en aller, mais je la suspectai de vouloir appeler la police dès qu'elle aurait trouvé un téléphone.

Quand on atteignit enfin les champs, la nuit commençait à tomber. Lucy envisageait de rentrer chez elle, car elle n'avait rien à craindre en retrouvant ses parents. Je savais que les miens devaient maintenant avoir été prévenus de ma disparition et que j'allais avoir de sérieux ennuis. J'aurais voulu ne jamais m'arrêter de marcher. Je me fichais pas mal qu'il fasse froid ou nuit, rien n'était aussi terrifiant que de franchir le pas de la porte de chez moi.

On passa devant un collège où étaient rassemblés des groupes d'adolescents. Ils nous dévisagèrent. J'imagine que nous avons l'air des deux fugueuses que nous étions. Je commençais à me dire qu'il y avait très peu de chances pour que notre fuite vers la liberté continue encore longtemps et, comme pour me donner raison, les silhouettes qui se détachèrent de l'obscurité furent celles de deux policiers.

Une peur phénoménale me saisit quand je me rendis compte qu'ils allaient nous ramener chez nous. J'aurais préféré vivre toute ma vie dans les bois plutôt que me faire frapper encore une fois. Mais je voyais bien que Lucy était soulagée de pouvoir rentrer chez elle avant que la nuit ne soit tombée.

Les agents de police nous disputèrent pour toute l'inquiétude et les problèmes que nous avons causés et nous conduisirent jusqu'à leur voiture.

— Pourquoi vous êtes-vous enfuies ? demanda l'un d'eux.

— Son père a dit qu'il allait la tuer, répondit Lucy. Et il la tape tout le temps.

— C'est vrai ? demanda le policier.

— Non, répondis-je en secouant la tête. Je lui ai menti. C'est jamais arrivé.

Je baissai les yeux pour échapper à son regard et me rendis compte que nous n'avions pas refait l'échange de nos chaussures et chaussettes. J'aurais de plus gros ennuis encore si je rentrais à la maison sans mes propres affaires.

— Vite, chuchotai-je à Lucy, on échange.

La punition d'avoir prêté mes affaires m'inquiétait plus que celle que je recevrai pour m'être enfuie. Nous étions presque arrivés chez moi et je n'eus que le temps de récupérer mes chaussures. J'allais devoir tenter ma chance avec ses chaussettes.

À la seconde où ma mère ouvrit la porte, elle se mit à me crier dessus. Elle n'avait pas l'air soulagée du tout que j'aie bien, mais plutôt furieuse de ce que j'avais fait. J'étais transie de froid mais je transpirais de peur en même temps. Quand j'entendis le policier lui raconter ce que Lucy avait dit à propos de Richard qui me battait et m'avait menacée de me tuer, je sus que j'allais avoir de gros problèmes.

— Monte dans ta chambre, cria-t-elle dès que la police fut partie. Et attends que ton père rentre, il va s'occuper de toi.

Il était apparemment parti à ma recherche. Je me couchai le cœur lourd, sachant ce qui allait se passer à son retour. Je n'arrivai pas à trouver le sommeil, j'étais à l'affût du moindre bruit qui m'annoncerait qu'il était rentré.

Il finit par revenir et hurla comme un fou sur ma mère, puis j'entendis ses pas précipités dans l'escalier. Sa voix était si forte et pleine de rage que je ne comprenais pas ce qu'il disait alors qu'il me sortait de sous mes couvertures et se mit à me cogner si fort que je crus qu'il allait me tuer. La douleur était tellement insupportable qu'au fond de moi j'espérais mourir. Dans ma panique, je fis pipi dans ma culotte.

Son bras fut un peu mouillé, ce qui l'énerva davantage et le rendit encore plus violent.

Après ça, je n'allai pas à l'école pendant une semaine et ils m'achetèrent plein de nouveaux vêtements, donc les bleus devaient être assez impressionnants. Ils me gardaient à la maison de peur que les professeurs ne voient ce qu'ils m'avaient fait.

La torture et la cruauté peuvent très rapidement devenir une habitude. Tout comme il pouvait blaguer sur le fait de cracher dans mon assiette pour cacher qu'il le faisait vraiment, Richard pouvait également, sur le ton de la rigolade, m'appeler « l'esclave Paki ». Je ne devais pas montrer que cela me dérangeait, car j'aurais été celle qui ne savait pas rigoler et j'aurais reçu une correction pour ne pas avoir de sens de l'humour.

Richard n'a jamais dissimulé sa haine envers les Noirs ou les Asiatiques et le fait que j'aie les cheveux noirs et une peau mate qui bronzait au moindre rayon de soleil lui suffisait pour me considérer comme différente et inférieure au reste de la famille, et à me traiter comme bon lui semblait.

Quand nous étions dans le salon, il me disait de m'asseoir par terre parce que j'étais une esclave basanée, alors qu'ils étaient tous installés dans le canapé et les fauteuils confortables. Et juste au moment où je m'asseyais, il claquait des doigts.

— L'esclave Paki, va préparer du thé pour ta mère et moi.

— L'esclave Paki, nettoie mes bottes.

— L'esclave Paki, va étendre le linge.

— L'esclave Paki, va allumer le chauffe-eau.

Tout cela était dit sur le ton de la plaisanterie, comme si ce n'était qu'un jeu, mais je savais que je devais obéir avec le sourire, si je ne voulais pas me prendre une raclée pour avoir été désagréable.

Une fois que je revenais avec le thé, Richard ricanait avec mes frères et les encourageait à claquer leurs doigts et à m'envoyer faire d'autres corvées.

— Faites-lui faire ce que vous voulez, leur disait-il, et ils riaient comme si ce n'était vraiment qu'une blague.

Mais je devais aussi leur obéir, ou l'on m'aurait accusée de ne pas participer à la bonne humeur ambiante et j'aurais été punie.

Cette « blague » dura des années. Je n'en voulais pas aux garçons – ils étaient jeunes et savaient eux aussi qu'ils devaient obéir. Si la situation avait été inversée, j'imagine que j'aurais fait la même chose pour éviter les coups. Quand il nous envoyait valser d'un mur à l'autre à coups de poing ou de pied, Richard ne semblait pas se préoccuper des dégâts qu'il pouvait faire. C'était comme si son cerveau se mettait en veille et qu'il perdait tout contrôle et bon sens. Personne ne voulait se trouver en face de lui quand il avait ce genre de crise.

À d'autres moments, par contre, il contrôlait parfaitement ce qu'il faisait et sa méchanceté n'était pas due à la colère. Il commença à me demander d'allumer ses cigarettes quand j'étais très petite. Il demandait aussi aux garçons de le faire, mais eux pouvaient se contenter de les appuyer sur une des résistances du radiateur électrique ou sur une plaque de la cuisinière jusqu'à ce que le bout rougisse, alors que j'étais obligée de tirer dessus pour les allumer plus vite.

Richard pensait qu'il devait nous apprendre à avaler la fumée correctement, surtout les garçons. Parfois, il leur faisait fumer une cigarette entière et lui et maman se mettaient à rire parce qu'ils les trouvaient mignons alors qu'ils toussaient presque au point de s'étouffer.

Quand mon frère Dan avait deux ou trois ans, ils lui firent allumer une cigarette et aspirer la fumée et il se mit à suffoquer et devint rouge puis violet.

Au bout d'un moment, leurs rires firent place à la panique et ils commencèrent à lui crier dessus et à le taper dans le dos pour qu'il respire. Richard le saisit par les chevilles et le fessa comme un nouveau-né, tout en me hurlant d'aller chercher de l'eau.

À force d'allumer ses cigarettes, je me mis à fumer à onze ou douze ans, mais je savais que si Richard le découvrait, il trouverait le moyen de transformer cette habitude en torture. J'essayai donc de garder le secret le plus longtemps possible.

À treize ans, je partis en voyage scolaire en Belgique, grâce à mon papy qui avait voulu me l'offrir. Je devais puer le tabac à mon retour. Le lendemain soir, maman alla chez une voisine pour boire le thé et me laissa seule avec Richard.

— Tu fumes, hein ?

— Non, répondis-je en me demandant ce qui allait me tomber dessus.

— Si, tu fumes. Tiens, une clope. Tu la fumes ou tu la bouffes, à moins que tu me dises la vérité.

Je pris la cigarette, l'allumai et la fumai devant lui.

— Avale la fumée, m'ordonna-t-il. Je vais pas balancer de l'argent par les fenêtres pour t'acheter des clopes si t'es pas foutue de les fumer correctement.

Après lui avoir démontré que je savais fumer, il me donna un paquet de dix, que je montai immédiatement dans ma chambre. Quand maman rentra à la maison, je fumais joyeusement à ma fenêtre.

— Ça va, maman ? lui lançai-je gaiement.

— Qu'est-ce que tu fais ? me demanda-t-elle, horrifiée à l'idée que Richard me voie.

— Je fume maintenant. C'est bon, papa a dit que j'avais le droit.

J'imagine que ça ne les dérangeait pas parce qu'ils se disaient qu'à présent ils pourraient me piquer des cigarettes quand ils n'en auraient plus.

Au début, Richard me fit une offre : j'avais le choix entre avoir de l'argent pour des bonbons tous les jours, ou des cigarettes. Je choisis les cigarettes et, les matins suivants, je trouvais un paquet de dix dans une charrette en cuivre exposée sur le manteau de la cheminée. Ils cédèrent rapidement la place à une ou deux cigarettes en vrac que je prenais pour remplir mon paquet.

Il y avait un nombre incroyable d'objets en cuivre dans la maison – des chevreaux en cuivre aux murs, des objets en cuivre sur tous les meubles – que nous devions polir régulièrement. Maman et Richard avaient aussi deux énormes soldats en cuivre, mais il s'en débarrassa parce que maman s'en servait pour se défendre quand il la frappait.

— Mais tu vas me tuer, putain ! protestait-il à chaque fois qu'elle les lui jetait dessus quand ils se battaient.

En plus de nettoyer la maison de la cave au grenier plusieurs fois par jour, nous devions astiquer toutes nos paires de bottes et de chaussures, minutieusement, en faisant bien pénétrer le cirage dans le cuir devant le feu avant de le brosser.

Tout devait être impeccable, jusqu'à la lunette des toilettes, qui était récurée si souvent qu'il était difficile de ne pas en glisser. Richard tenait absolument à ce que je fasse mon lit au carré. Je n'avais aucune idée de ce que cela signifiait, mais il me prévenait toujours qu'il viendrait vérifier. Si j'allais me plaindre à maman, il lui disait que ce n'était qu'une blague et que je n'étais qu'une petite idiote de le prendre au pied de la lettre, mais si nous étions seuls, il était on ne peut plus sérieux. Si je faisais quoi que ce soit de travers, je recevais des coups ou je devais me racheter.

Je m'efforçais de remplir au mieux les tâches qu'il m'attribuait, mais ce n'était jamais assez. En réalité, je pense que plus j'essayai de le contenter, plus il me poussait à bout, simplement pour me montrer qu'il le pouvait, pour me faire souffrir, pour me faire comprendre que j'étais en vie seulement parce qu'il avait décidé de ne pas me tuer.

L'idée de me faire du mal devait occuper mon esprit tout le temps, et l'envie de savoir ce qu'il avait sur moi si délicateuse qu'il ne pouvait y résister. Un de ses moyens de torture préféré, qui commença dès mon retour du foyer, était de m'étouffer avec mon oreiller, ou un coussin qu'il apportait dans la chambre.

Il le pressait si fort que j'étais persuadée qu'il s'asseyait dessus de tout son poids, bien qu'il n'utilisât probablement que ses mains. Il avait énormément de force quand il était excité ou en colère.

Les premières fois, je ne pus m'empêcher de crier alors que je tentais désespérément de reprendre mon souffle, mais je me rendis vite compte que ça ne faisait qu'empirer la situation car je laissai échapper le peu d'air contenu dans mes poumons et que personne ne pourrait m'entendre à travers l'oreiller de toute façon. Prise de panique, je me débattais pour tenter de me dégager, mais je n'avais aucune chance d'y arriver avant qu'il n'ait décidé de me relâcher.

Quand il relevait l'oreiller, il pressait mon visage entre ses doigts et me disait :

— Je te hais, tout le monde te hait.

Puis il me giflait plusieurs fois avant de rabattre l'oreiller sur mon visage. Il n'y avait que quand il pensait que j'étais sur le point de perdre connaissance qu'il me laissait reprendre mon souffle. Il levait mon bras et le laissait tomber pour vérifier, alors j'appris vite à le laisser aller, mais il ne mit pas longtemps à comprendre que je faisais semblant et devint encore plus hargneux.

J'étais souvent tellement terrorisée sous ces oreillers que je mouillais ma culotte, ce qui le rendait complètement fou de rage. Il me pressait le visage contre les draps humides comme si j'étais un chien, et les frottait contre ma peau pour que je retienne la leçon. Il allait ensuite dire à maman que j'avais fait pipi au lit, ce qui expliquait pourquoi il était en colère et elle me criait dessus également.

Parfois, quand elle n'était pas là, il lui disait qu'il m'avait donné à boire et que je m'étais renversé le verre dessus, afin d'expliquer pourquoi j'avais changé de pyjama. Cela lui donnait une nouvelle excuse pour me frapper, puis il recommençait.

Il m'infligeait ce supplice presque tous les soirs. Aussi essayais-je différentes astuces pour tenter d'améliorer un peu les conditions. Quand je l'entendais monter les escaliers, je me couchais sur le côté, car je trouvais que j'arrivais un peu mieux à respirer dans cette position. Puis je me dis que j'aurais un peu plus d'air à travers le matelas plutôt qu'à travers l'oreiller et je pris l'habitude de me coucher sur le ventre, parfois même je mettais l'oreiller sur ma tête, prête pour l'attaque. Richard prit rapidement conscience de ma ruse et plaça un autre oreiller sous ma tête pour que je n'aie plus aucune échappatoire. Je ne pouvais que m'efforcer de rester aussi immobile que possible et d'adopter une respiration superficielle. D'instinct, je me dis que si je restais immobile, il trouverait cela moins excitant et qu'il se lasserait peut-être. Au fond, j'espérais qu'il arriverait à me tuer, mais il était trop rusé pour ça et s'arrêtait toujours à la dernière minute.

C'était pire les soirs où maman sortait, mais il ne se privait pas même quand elle était en bas. Il y avait certains actes de torture, ou « jeux » comme il les appelait, qu'il aimait m'infliger même s'il y avait du monde autour. Il y avait « le jeu du pouce », par exemple, qui consistait à me tordre le pouce le plus loin possible jusqu'à ce que je pleure de douleur. C'était un de ceux qu'il faisait pour rigoler.

Un autre exigeait que je pose la main sur une surface en bois, et il se mettait à planter un couteau très aiguisé entre chacun de mes doigts, de plus en plus vite pour montrer la rapidité et la précision de ses réflexes. Une fois, il alla encore plus loin en lançant un racloir à peinture à mes pieds, qui se planta entre mes orteils, les clouant au sol.

Quand maman était à la maison, il me laissait tranquille après son jeu sadique de suffocation, mais si elle était sortie, ce n'était que le début des divertissements de la soirée.

— Viens par ici, me disait-il quand il en avait assez de m'étouffer avec mon oreiller. Je m'exécutais et sortais sur le palier, redoutant ce qui allait s'ensuivre.

Le rituel resta plus ou moins le même pendant plusieurs années. Il se déshabillait et se penchait au-dessus des marches.

— Lèche-moi le cul, m'ordonnait-il, et j'allais vers lui d'un pas résigné.

Je commençais par lécher ses fesses, avec l'espoir qu'il s'en contenterait. C'était déjà plus qu'écœurant, mais je savais très bien que ça ne lui suffirait pas.

— Lèche le trou ! me lançait-il furieux, et je devais obéir, malgré le dégoût et l'humiliation que je ressentais.

Puis il me demandait d'enfoncer mon doigt de toutes mes forces. Apparemment, mon index n'était pas assez grand pour lui car il finissait souvent par le faire lui-même.

Ce genre de soirées se terminait toujours par une relation bucco-génitale que lui ou moi devions pratiquer, selon son humeur. Si maman restait longtemps absente, il faisait durer ses « jeux » pendant des heures. Parfois, ils voulaient que je lui donne des fessées et que je lui dise qu'il était un « vilain garçon ».

D'autres fois, il me faisait mettre à quatre pattes et frottait son pénis autour de mes orifices, forçant contre mon anus. La force de son poids me faisait souvent bouger involontairement, ce qui ne lui convenait pas. Dans ce cas, il m'emmenait sur le canapé du salon pour que je ne puisse pas bouger. D'autres fois encore, il m'allongeait sur ses genoux, baissait ma culotte et fessait, mordait, embrassait ou jouait avec mes fesses et mon vagin.

— Je supporte pas de voir ta putain de sale gueule ! me disait-il à certains moments.

Je devais alors m'agenouiller derrière lui en appuyant ma tête contre ses fesses et passer mes bras entre ses jambes pour le masturber. Ou bien il me faisait asseoir sur ses genoux et je faisais gigoter d'avant en arrière puis me disait de continuer le mouvement toute seule.

Quand il pratiquait un acte bucco-génital, j'essayais de me déconnecter de mon corps. Je me distrayais en comptant les motifs du papier peint ou les chiffres de l'horloge du magnétoscope. Si la télé était allumée, je fermais les yeux et épélais les mots que j'entendais et je comptais les lettres dans ma tête. Bref, je faisais tout mon possible pour ne pas penser à ce qu'il était en train de me faire. Parfois, il me criait de monter et descendre mes fesses ou de lui tirer les cheveux en même temps qu'il se masturbait.

Si mes frères étaient à l'étage, dans leurs chambres, ils savaient pertinemment qu'ils ne devaient surtout pas en sortir. Dieu sait ce qu'ils entendaient ou comprenaient des bruits nocturnes qui résonnaient derrière leurs portes closes.

Richard se battait avec tous ceux qui entraient en contact avec lui et terrorisait tout le monde, quel que soit l'âge de la personne, mais je crois que j'étais la seule qu'il dégradait sexuellement de la sorte. Tous les habitants du quartier le détestaient et ils n'appréciaient guère plus le comportement de ma mère.

Toute la journée, elle m'envoyait frapper aux portes pour réclamer des cigarettes, des sachets de thé, de la lessive ou ce dont elle avait besoin, mais qu'elle ne voulait pas se donner la peine d'aller acheter.

Les voisins me voyaient faire du porte à porte. Je suis sûre que certains faisaient exprès de ne pas répondre quand je venais frapper chez eux. « Oh Janey », soupiraient-ils quand je revenais pour la cinquième fois de la journée. Ils savaient tous qu'ils ne seraient jamais remboursés de ce qu'ils nous prêtaient.

S'ils dépensaient une fortune pour décorer la maison, maman et Richard ne semblaient jamais avoir les moyens d'acheter les articles de première nécessité. Le lundi, quand elle touchait son chèque de chômage, maman achetait toujours un rouleau du papier toilette le moins cher,

mais à sept dans la maison, nous étions à court dès le mardi nous étions alors obligés de nous servir de vieux journaux pour le reste de la semaine. Je pris l'habitude de remplir mes poches de mouchoirs dès que j'en avais sous la main. Une fois, je volai un rouleau de papier toilette à l'école et maman me demanda d'en ramener plus, mais j'inventai une excuse et lui dis que je ne pouvais plus. Chaque fois que je sortais, elle me disait : « Essaie de récupérer du papier toilette. » Je ne comprenais pas comment Richard et elle pouvaient s'acheter autant de cigarettes et manger chez McDonald's, le traiteur chinois ou l'indien du coin, mais n'avaient pas les moyens d'acheter les objets indispensables du quotidien.

Il arrivait que ma mère soit à court de cigarettes avant un nouveau versement de son chômage. Elle nous demandait alors, à mes petits frères et moi, d'aller ramasser les mégots dans la rue afin qu'elle récupère le tabac qui restait pour se rouler des cigarettes de fortune.

Je ne devais rien dire à Richard, car il aurait été furieux s'il avait appris qu'on se donnait en spectacle comme ça. J'avais tellement honte que je racontais à mes copines que nous cherchions des cailloux, mais elles savaient très bien ce que nous faisons. Elles ont toujours toutes été très gentilles. Je pense qu'elles avaient un peu pitié de moi.

Tout le monde devait croire que Richard n'avait pas d'emploi, ce qui fut le cas pendant plusieurs années. Puis il commença en tant que chauffeur de taxi, mais il ne voulait pas perdre son indemnité d'invalidité qu'il recevait pour sa « jambe malade », donc cet emploi devait rester clandestin. Il dévissait l'antenne du toit de la voiture à chaque fois qu'il rentrait et couvrait l'émetteur-récepteur radio. Il se servait même d'une canne de temps en temps, surtout quand il remarquait une nouvelle voiture garée dans la rue et qu'il croyait que les services sociaux l'espionnaient. S'ils l'avaient vraiment espionné, ils l'auraient vu construire des abris de jardin, aménager des terrasses et redécorer des maisons sans aucune difficulté, sans parler des bagarres qu'il déclenchait avec les gens qui l'incommodaient.

Nous avions comme consigne de mentir à quiconque nous poserait des questions sur lui et de faire comme s'il était vraiment handicapé. Mes copines me disaient que tout le monde savait ce qu'il trafiquait, mais que personne n'osait l'accuser en face.

Il alla même jusqu'à fixer des poignées dans les toilettes pour réclamer une pension plus élevée.

— Je déteste avoir ces putains de trucs dans ma maison, se plaignait-il.

Mais il était toujours prêt à faire n'importe quoi pour grappiller un peu plus d'argent facile.

En plus de tous mes allers-retours chez les voisins, je devais aller faire des courses plusieurs fois par jour. Maman et Richard m'envoyaient dès qu'ils avaient une envie particulière et chronométrait mon trajet pour s'assurer que je ne faisais aucun détour pour voir une copine ou aller jouer avec les autres enfants qui s'amusaient sur le parking à quelques mètres de chez nous.

Malheureusement, tout ne se passait pas toujours comme prévu. Un jour, par exemple, quand j'étais encore très petite, Richard m'envoya lui chercher des cigarettes et quelques bricoles.

— Traîne pas ! m'avait-il avertie, apparemment de mauvaise humeur.

Je marchai vite et arrivai au magasin en un temps record, mais le vendeur ne voulut pas me vendre de cigarettes. J'avais l'habitude que cela arrive et, dans ce cas, j'attendais généralement devant l'épicerie et demandais aux clients de les acheter pour moi, mais cela pouvait prendre un temps infini avant que quelqu'un n'accepte. Ce jour-là, j'eus l'impression d'attendre des heures car tout le monde refusait et je sentais l'angoisse monter en moi. Si je rentrais les mains vides, j'aurais des ennuis, mais si je restais trop longtemps, Richard penserait que j'étais allée jouer avec des copines et lui avais désobéi. Il semblait que toutes les issues me vaudraient au moins une claque.

Finalement, un voisin arriva et je le suppliai de m'aider, lui promettant que les cigarettes étaient pour mes parents. Il sembla me croire, acheta les cigarettes et me demanda si je voulais qu'il me reconduise chez moi. Nos parents nous avaient avertis de ne jamais monter en voiture avec un étranger, mais je jouais souvent avec la fille de cet homme et je voulais rentrer le plus vite possible dans l'espoir d'éviter une punition, alors j'acceptai son offre, imaginant qu'il se garerait sur le parking au bout de notre rue et que mon beau-père ne me verrait pas sortir de la voiture.

À mon grand désespoir, cependant, le voisin, qui croyait me rendre service, me déposa juste devant chez nous. Dès que je franchis le pas de la porte, Richard fondit sur moi en hurlant et me donna des claques derrière la tête et des coups de pied.

— Pardon, pardon, répétais-je encore et encore, mais il continua.

— Va te mettre devant la fenêtre du fond, ordonna-t-il, et mets les bras le long de ton corps.

Il n'y avait personne d'autre à la maison pour m'aider. Je m'exécutai, terrifiée par le nouveau moyen de torture qu'il me réservait. Quand il lança son poing, je ne cillai pas et le pris en pleine face.

— Tu l'as bien mérité, cria-t-il, content de m'avoir donné une leçon. Ne monte plus jamais en voiture avec des inconnus.

Au fur à mesure que les garçons grandissaient, mes devoirs envers eux se multiplièrent. Cela ne me dérangeait pas vraiment parce que je les adorais qu'ils étaient très affectueux avec moi.

Les plus jeunes m'appelaient souvent maman, ce qui me faisait rire. J'aimais bien quand ils m'appelaient comme ça, j'avais l'impression qu'ils étaient reconnaissants de ce que je faisais pour eux.

Richard voulait toujours plus d'enfants, car il désirait une fille à lui. Même quand maman tomba malade et qu'elle perdit un rein, il insista pour continuer d'essayer.

Quand je fus assez grande pour m'occuper de mes petits frères et leur préparer leur petit-déjeuner, maman et Richard prirent l'habitude de rester couchés le matin. J'arrivais toujours à l'école avec des épingles à linge accrochées à mes vêtements à force de changer des couches.

Quand les garçons se réveillaient de bonne heure, ils venaient dans ma chambre. Nous avions tous très peur de faire du bruit et de réveiller les adultes. Pour les amuser et pour qu'ils restent tranquilles en attendant l'heure du petit-déjeuner, je les faisais asseoir en rang et je leur mettais mes vêtements et les coiffais comme s'ils étaient mes poupées. Ils adoraient ça, mais quand Richard le découvrit il devint fou de rage et m'accusa de vouloir les transformer en « tapettes ».

Si maman se levait, Sale Con restait au lit et je devais lui apporter des tasses de thé. À chaque voyage, je devais lui rendre d'horribles petits « services ». Il me faisait venir juste au bord du lit, relevait ma jupe et descendait ma culotte pour me toucher. Puis je devais jouer avec lui sous les couvertures jusqu'à ce que maman m'appelle en bas.

— Remonte-moi une cigarette, me disait-il généralement quand je passais la porte, et il recommençait tout son manège quand je remontais. Il tenait absolument à avoir deux tasses de thé avant de se lever, et c'était moi qui étais chargée de les lui apporter.

Au bout de quelques années, on se confia les uns aux autres à quel point nous détestions Richard, mais jamais quand il était dans les parages. Maman nous disait à chaque fois qu'elle attendait que les garçons aient fini l'école pour nous emmener tous loin de lui. Parfois, quand il venait de la frapper, elle me disait que les garçons finiraient par se retourner contre lui.

Deux ou trois fois elle trouva le courage de le quitter et de partir. Nous marchions tous derrière elle comme une procession de canetons. Mais il faisait toujours le nécessaire pour la ramener, sans se soucier d'être vu par les voisins.

Une fois, il vint la chercher en voiture, vitre baissée. Il avançait doucement le long du trottoir alors qu'elle marchait droit devant elle et prétendait ne pas le voir.

— Monte dans la bagnole !

— Va te faire foutre ! répondit-elle.

Sans dire un mot de plus, il sortit la tête par la vitre, lui agrippa les cheveux et fit marche arrière jusqu'à la maison, en se moquant pas mal d'être vu par les voisins.

Parfois, il nous faisait tout un cinéma et prétendait se sentir faible et qu'il ne se souvenait pas s'il avait pris ses médicaments. Il avalait des antalgiques pour sa jambe. Il se rendait souvent dans des centres antidouleur et il voulait que je l'accompagne pour apprendre les points d'acupuncture dont il avait besoin. Richard savait que j'avais trop peur de lui pour essayer de le blesser avec des aiguilles.

Lorsqu'il avait mal, il était très énervé.

— J'ai pris mes médicaments ? pleurnichait-il.

— Non, mentait l'un de nous. Je ne crois pas.

— Va lui donner, toi, me murmurait maman si nous étions dans une autre pièce. Peut-être que ça l'achèvera.

— Non, toi vas-y !

Mais il simulait. Si l'une de nous trouvait le courage de provoquer une éventuelle overdose, il prenait un air songeur puis déclarait :

— En fait, je crois que je les ai déjà pris tout à l'heure.

Il prenait un malin plaisir à se battre avec les gens, qu'ils soient des parents, des voisins ou de parfaits inconnus croisés dans la rue. Il s'en prenait à eux sans aucune raison – il inventait une excuse de toutes pièces pour justifier sa volonté de déverser sa haine et de démontrer sa force. Il avait des ennemis partout, mais il était rare que ceux-ci soient assez courageux pour répliquer.

Je me souviens d'un dimanche soir en particulier. Mes frères et moi étions sur le point de prendre notre bain et nous étions nus en haut des escaliers quand on entendit soudain des briques passer au travers de la vitre de la porte d'entrée.

— Restez là ! nous avait crié maman alors que nous nous étions mis à hurler, et elle se précipita en bas.

Sale Con se munit d'une grosse chaîne rouillée et sortit pieds nus pour aller affronter les hommes qui l'attendaient sur le parking. Ils étaient environ huit et certains étaient armés de machettes et de toutes sortes d'outils. Maman courut après lui en criant et en agitant un long couteau de cuisine au-dessus de sa tête. Apparemment, l'honneur de la famille était en jeu.

Je restai à la fenêtre avec mes petits frères à les regarder se battre jusqu'à ce que la police arrive et embarque tout le monde. C'était comme voir l'incroyable Hulk en pleine action. Quand Richard était en colère, il se fichait de qui il avait en face de lui ou de ce qu'il risquait. C'était ce genre de démonstration qui me convainquait qu'il était tout à fait capable de nous tuer ma mère et moi si je lui désobéissais.

Il adorait nous obliger à nous battre aussi, et considérait que nous faisons honneur à la famille si nous cognions quelqu'un en pleine face. Si maman devenait amie avec une femme du quartier, il lui disait que cette dernière avait médité sur elle et l'envoyait régler ça. Je suis certaine que maman savait qu'il inventait tout, mais elle faisait semblant de le croire (sûrement pour éviter de se prendre elle-même des coups) et allait trouver cette femme chez elle pour la frapper.

Bien que maman ne me cachât plus qu'elle détestait vivre avec Richard, elle semblait partager son besoin permanent de répondre à tout par la violence. Un jour, un petit garçon qui vivait en face de chez nous me tira dans l'œil avec un pistolet à patate.

Je crus qu'il m'avait aveuglée et je me précipitai à la maison en pleurs. Maman me fit aussitôt ressortir pour lui rendre la pareille et lui montrer qu'il n'avait pas choisi la bonne cible.

Sachant pertinemment que j'aurais de gros ennuis si je ne remportais pas la bagarre, je rassemblai toute la colère que j'avais enfouie au plus profond de moi, exacerbée par la douleur de mon œil, et fondis sur lui. Le malheureux ne comprit pas ce qui lui arrivait, et bien qu'il soit plutôt costaud, sa mère fut obligée de venir nous séparer.

— Ta Janey est complètement cinglée ! dit une autre voisine à ma mère, qui le prit comme un compliment.

J'étais fière d'avoir rétabli l'honneur de la famille et fait mon devoir.

Un été, ma cousine Tracy vint passer quelques semaines à la maison pour les vacances. J'étais ravie car personne ne venait jamais chez nous et cela signifiait aussi que je pourrais jouer avec une fille pour une fois.

Cela signifiait également qu'elle dormirait dans ma chambre et que Sale Con aurait moins d'opportunités de me torturer.

Même s'il trouvait le moyen de m'infliger ses sévices, malgré la présence de Tracy, elle lui compliquait quand même la tâche et peu de temps après son arrivée, il ne supportait déjà plus sa présence. Il se mit à être désagréable avec elle dans l'espoir qu'elle voudrait rentrer chez elle, mais elle ne semblait rien remarquer. Elle n'avait visiblement aucune idée à quel point il devenait dangereux quand les choses ne se passaient pas comme il l'entendait.

Un après-midi, nous jouions tous dans le jardin pendant que Richard et maman nous regardaient depuis la terrasse en buvant un thé. Tracy et moi nous amusions à marcher sur les mains et mes frères faisaient la course. Sale Con devait avoir l'impression d'être tenu à l'écart et s'ennuyait ou bien était-il tout simplement malveillant. Il ne devait pas apprécier de me voir m'amuser comme toutes les petites filles de mon âge, surtout si je ne lui en étais pas redevable.

— Jane, cria-t-il. Viens ici.

Tracy m'accompagna innocemment en trotinant.

— Barre-toi, sale fouineuse, lui lança-t-il. Je t'ai pas sonnée !

Quand elle fut repartie, il me fit signe de m'approcher.

— Cette petite peste a été méchante avec ton frère, me dit-il.

C'était totalement faux, mais je ne pouvais pas dire quoi que ce soit. Je le regardai et attendis la suite.

— Alors, qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Mais Tracy était avec moi, on faisait les acrobates toutes les deux.

J'essayai de ne pas utiliser un ton de protestation, mais j'avais un mauvais pressentiment.

— Les garçons jouaient de leur côté.

— Discute pas ! Tu vas y aller et tu vas la cogner. Va défendre ton frère.

— Je ne veux pas faire ça, protestai-je tout en sachant qu'il était inutile de négocier maintenant qu'il était en colère.

— On est une famille. On doit se défendre les uns les autres. Alors va montrer ta loyauté et mets-lui un coup pour ce qu'elle a fait à ton frère.

Si je ne voulais pas frapper Tracy, c'était non seulement parce qu'elle était ma cousine et mon amie, mais aussi parce qu'elle était beaucoup plus grande que moi et qu'elle allait me coller une raclée. Ça ne me dérangeait pas vraiment, mais je savais que si je ne gagnais pas, Richard me punirait plus tard pour avoir déçu ma famille. Nous étions censés être des gens durs, qui ne laissaient personne prendre de libertés avec nous. C'était une question de fierté, je crois.

Je tentai une dernière fois de négocier. Cela ne servit à rien.

— Je t'ai dit d'y aller, m'ordonna-t-il.

Je savais que je n'avais pas le choix.

Je retournai vers Tracy le cœur lourd.

— Pourquoi t'as été méchante avec Tom ? demandai-je.

Elle eut l'air confuse.

— Alors, qu'est-ce que t'attends ? cria mon beau-père depuis la terrasse, impatient que la bagarre commence.

— Je suis désolée, murmurai-je, et je la poussai faiblement.

Troublée par les cris de Richard et la fin soudaine de notre jeu, Tracy me poussa à son tour et, quelques secondes plus tard, nous roulions par terre et nous donnions des coups de poing, nous griffions, nous pincions et nous tirions les cheveux. Mon beau-père m'encourageait comme un parent fier qui assiste au match de son enfant. Il ne fallut pas longtemps pour que Tracy me cloue au sol et s'acharne sur moi avec une colère justifiée. Il y avait des cheveux partout et nos visages étaient pleins de griffures.

Nous pleurions toutes les deux à cause de la souffrance que nous nous infligions et parce que nous étions encore en train de nous amuser quelques minutes plus tôt. Mon beau-père commençait à être furieux de me voir perdre et défendre aussi médiocrement ma famille. Il me criait de cogner Tracy, mais elle était trop forte pour moi et je ne voulais plus lui faire de mal.

Nous étions épuisées, mais Richard n'en avait pas encore vu assez. Il nous sépara et nous agrippa toutes les deux par le col pour nous traîner dans la maison. Il était à la fois excité par la bagarre et furieux de la défaite de son coq, et il était bien déterminé à se venger de Tracy. Il nous poussa dans les escaliers et nous fit entrer dans une des chambres où il sépara les lits de deux de mes frères pour former un ring de boxe.

— Maintenant vous allez faire ça correctement, ordonna-t-il.

Je savais qu'il voulait dire que nous devions boxer et nous plier aux règles qu'il avait établies, deux petites combattantes à mains nues. Il n'était plus question de se battre comme des filles en se tirant les cheveux ou en se griffant. Et cette fois-ci, il savait que je gagnerais, parce qu'il m'avait entraînée, comme il avait entraîné mes frères.

Au début, nous nous donnions de légers coups, mais Richard vit que nous retenions notre force et me cria que je recevrai une belle correction si je ne frappais pas comme il faut ; alors je me mis à taper sans restriction parce qu'il me faisait bien plus peur que la pauvre Tracy. On se battit comme des pitbulls pendant une éternité jusqu'à ce que maman n'en puisse plus et nous séparent.

Tracy repartit chez elle après cet incident. Elle se fit durement disputer pour « les ennuis qu'elle avait causés » mais je ne pouvais rien y faire. Peut-être que mon beau-père était jaloux et qu'il voulait avoir sa famille pour lui seul et exclure toute personne extérieure qui ne comprenait pas qu'il devait être craint et obéi sans discuter. Il finit par se brouiller avec les parents de Tracy et on ne les vit plus pendant des années. C'était le schéma habituel.

Richard adorait aussi que l'on se batte entre nous, même quand les garçons étaient petits. Si l'on se disputait sur n'importe quel sujet, comme les frères et sœurs le font toujours, il nous obligeait à nous battre. Je devais m'agenouiller, parce que j'étais plus grande que mes petits frères et je n'avais pas le droit de les griffer. C'étaient les seules règles à respecter.

Je n'avais aucune envie de frapper les garçons parce que je les aimais et ils n'étaient que des enfants, mais Richard voulait que nous nous frappions de toutes nos forces. Nous avions également la permission de nous tirer les cheveux, nous mordre ou encore de nous étrangler, mais les garçons avaient toujours les cheveux rasés donc je n'avais aucune prise sur eux. Nous pleurions à chaque fois parce que nous ne voulions pas nous battre. Même si je ne voulais pas faire de mal à mes frères, ils étaient obligés de me faire mal et il m'arrivait de répliquer par réflexe quand ils me frappaient au visage ou qu'ils serraient leurs mains autour de ma gorge.

Si je suivais les instructions à la lettre et donnais un vrai coup de poing à l'un d'entre eux dans l'espoir de mettre un terme à la bagarre, je me faisais dégager et punir pour avoir été trop violente avec quelqu'un de si petit. Il n'y avait jamais d'issue favorable et nous finissions toujours en pleurs et malheureux comme des pierres, des mèches entières de mes cheveux étaient arrachées et nous étions recouverts de bleus et de sang. Dans ces moments-là, je savais que mes frères détestaient leur père autant que moi.

Bien que cela ne me dérangeât pas de m'occuper de mes petits frères, j'étais trop jeune pour les avoir sous mon entière responsabilité et il était inévitable qu'un drame survienne. Un matin, je tentais de préparer les trois grands pour l'école et de changer la couche en même temps.

Je leur faisais griller des toasts, laçais leurs chaussures et cherchais leurs vêtements pendant qu'ils s'habillaient devant le feu de cheminée tout en me préparant moi-même, si bien que je dus quitter le petit des yeux l'espace d'une seconde. Il avait un an à cette époque, mais était grand pour son âge. Il pesait six kilos à sa naissance et avait eu une croissance très rapide. Impatient d'avoir son biberon du matin, il dut agripper le cordon de la bouilloire et tout lui tomba dessus. Sa peau se couvrit de cloques et de bulles au contact de l'eau bouillante et il poussa un cri monstrueux. Il resta trois mois à l'hôpital et les cicatrices sur ses bras n'ont jamais disparu, mais son visage finit par guérir complètement.

Je ne pus jamais oublier que c'était moi la responsable de cet accident qui l'avait marqué à vie.

— Qui t'a brûlé ? lui demandait Sale Con assez souvent.

— C'est Janey, répondait-il docilement. C'est Janey qui m'a brûlé.

J'avais douze ans.

La personne que j'aimais le plus au monde était mon papy maternel. Il n'était pas très vieux et était apprécié de tout le monde. Il était brun et avait la peau sombre, comme un italien. C'est probablement de lui que je tiens mes cheveux et mon teint.

Quand il était jeune, il s'habillait comme les blousons noirs et avait une coiffure à la Elvis. Il travaillait comme chauffeur pour un homme d'affaires et avait deux grosses voitures américaines, une orange et une blanche, et deux yorkshire-terriers. Je les imaginais comme un couple marié, surtout que le mâle avait comme une petite barbe. J'adorais leur mettre des nœuds sur la tête et leur faire porter des lunettes de soleil ou tout autre accessoire qu'ils supportaient, comme je l'avais fait avec mes frères quand ils étaient petits. Les chiens ne se plaignaient jamais, ils étaient contents que quelqu'un s'occupe d'eux.

Comme il savait à quel point j'aimais les chiens, papy nous apporta un jour un labrador noir. L'homme pour lequel il travaillait était en relation avec la famille royale et ce chien avait le même pedigree que les chiens de chasse de la reine. C'était un animal adorable, mais un jour Sale Con trouva un poil noir dans son assiette et on dut s'en débarrasser. Il l'emmena dans la campagne au milieu de nulle part et l'attacha à un arbre. Quelqu'un de serviable nous le ramena mais il recommença.

Ce n'était pas le premier chien que nous adoptions, ni le premier à disparaître. Quand j'étais petite, je me souviens que nous avons eu un bâtard. Il grattait à la porte quand il voulait rentrer et m'accompagnait jusqu'à l'épicerie quand on m'envoyait faire des courses. Mais un jour, en rentrant de l'école, on m'annonça qu'il s'était fait écraser et qu'il était mort. C'était peut-être vrai. Je n'en sus jamais plus.

Papy m'emmenait souvent faire des courses au supermarché dans ses belles voitures pour que l'on puisse frimer. Tout le monde s'arrêtait pour nous regarder passer. Nous avons l'air de stars, lui avec ses lunettes de soleil sur le nez et moi ayant l'impression d'être une princesse, pelotonnée contre lui, car il n'y avait ni levier de vitesses ni frein à main au milieu.

Dans le magasin, il faisait toujours le pitre pour me faire rire, comme retirer son dentier et le mettre sur le tapis de la caisse ou grimper sur un escabeau et chanter une chanson à tue-tête. J'étais à chaque fois morte de honte et ravie en même temps. Si j'allais faire des courses avec papy, Richard et maman me répétaient de lui dire que j'avais besoin d'un nouveau manteau ou de nouveaux chaussons de gym. Je détestais lui demander ce genre de choses, mais je pense qu'il savait que j'y étais obligée. Il m'achetait toujours ce que je lui demandais s'il en avait les moyens.

Pendant un moment, il habita dans la maison d'à côté avec son plus jeune fils, mon oncle John, qui n'avait que quatre ans de plus que moi et que je considérais plus comme un frère que comme un oncle. Papy collectionnait tout un tas de choses, y compris des oiseaux comme des cailles et des pigeons qu'il gardait dans une volière au fond de son jardin, ou des poissons installés dans un grand bassin traversé d'un petit pont en bois. Quand nous jouions dans le jardin, nous l'appelions par-dessus la clôture : « Papy, Papy ! Tu veux bien nous donner du chocolat ? » alors il s'extirpait du hamac dans lequel il se reposait et nous glissait des mini-barres de Mars à travers les trous du grillage.

Je ne me souviens pas de ma grand-mère, mais de la boîte en bois dans laquelle il y avait tous ses bijoux. Papy avait dû avoir pas mal d'argent à une période, car j'y avais trouvé une montre Rolex et un bracelet à breloques en or 18 carats.

Chaque breloque représentait un événement particulier de la vie de mamie. Par exemple, il y avait une petite cathédrale qu'il lui avait offerte quand ils s'étaient mariés et il y avait aussi sa bague de fiançailles et son alliance. Ce bracelet était énorme et bien trop lourd pour être porté.

Papy me donna le coffret, mais comme c'était à prévoir, Richard et maman vendirent la montre pour payer je ne sais quoi et mirent le bracelet chez un prêteur sur gages. Ils me promirent qu'ils iraient le récupérer, mais ils ne tinrent jamais parole. La vie entière de ma grand-mère avait disparu et cela me brisa le cœur.

Quand je fus un peu plus grande, papy me payait pour que je fasse son ménage. Il me faisait des chèques de trois livres qui me faisaient me sentir riche. Un jour, il me demanda de lui préparer une nouvelle tasse de thé.

— Oh, papy, soupirai-je, je viens juste de t'en servir une.

— Allez, insista-t-il le sourire aux lèvres, et rince bien cette tasse-ci d'abord.

Quand je versai le fond de sa tasse dans l'évier, un bracelet en or en tomba. J'avais bien retenu ma leçon et gardai celui-ci en secret.

Papy avait aussi une grosse bague en or chez lui, sertie de rubis. Il savait que je l'adorais.

— Je ne peux pas te la donner, m'avait-il prévenue, sinon ta mère va la vendre. Mais tu peux la porter pendant que tu fais le ménage si tu veux.

Un de ses frères vivait en Australie et il avait pour projet d'aller lui rendre visite et d'en profiter pour faire quelques escales dans d'autres pays. Il me proposa de m'emmener avec lui. Sale Con refusa, prétextant que ce ne serait pas juste pour les garçons.

— Je ne peux pas tous les emmener, avait répliqué papy. Mais ce serait une opportunité incroyable pour elle.

Mais rien ne pouvait faire changer d'avis mon beau-père.

Une année, pourtant, papy fut autorisé à m'emmener en vacances. On alla à Hastings avec la caravane qu'il gardait au fond de son allée. Il n'y avait que lui, moi et les chiens. C'était le paradis, je me sentais en sécurité et heureuse.

Papy avait également un mobile-home dans un camping à Southend. Nous y allions parfois en famille pour le week-end ou quelques jours de vacances, et si papy était là, Richard avait plus de mal à m'isoler. Il trouvait toujours un moyen, bien sûr.

Le soir, il disait aux autres d'aller au bingo et proposait de rester avec moi parce que je n'avais pas été sage dans la journée et que j'étais punie.

— Oh, Janey, disait maman d'un air désespéré, qu'est-ce que tu as encore fait ?

« J'ai passé toute la journée dans le mobile-home avec toi, tu es au courant de mes moindres faits et gestes », pensais-je, mais je ne disais jamais rien de la sorte car je savais que ça ne ferait qu'attiser la colère de Richard, et que maman ne s'interposerait pas. Ils partaient donc tous sans moi et me laissaient seule avec Richard pendant plusieurs heures. En général, j'arrivais à obtenir une soirée de libre pendant les vacances, mais pour qu'il y concède, je devais aller me promener avec lui dans la journée et trouver un endroit désert pour que je puisse lui « rendre service ».

Une année, il annonça qu'il devait rentrer pour la journée afin d'encaisser le chèque du chômage, sans quoi nous n'aurions pas d'argent pour le reste des vacances. Inutile de préciser que je devais l'accompagner. Il servait toujours la même excuse :

— J'emène Jane avec moi au cas où ma jambe me ferait mal. Elle pourra me faire du thé et aller me chercher des clopes.

C'était la raison pour laquelle je devais toujours l'accompagner partout. Cette fois-là, je n'arrivais pas à croire que non seulement je devrais passer toute une nuit seule avec lui, mais qu'en plus je raterais un jour de vacances.

En arrivant à la maison, il fallut aller directement dans sa chambre, où il passa plusieurs heures à abuser de moi.

C'était horrible de savoir que personne ne viendrait et qu'il n'y aurait donc rien qui le ferait arrêter. Une fois qu'il eût fini, il s'endormit en me

sierrant dans ses bras comme si j'étais sa femme et, le matin venu, il recommença toutes ses horreurs.

Si maman était absente pour la nuit, comme cela arrivait souvent quand elle tomba malade à cause de son rein ou quand elle partait accoucher, je devais dormir dans leur chambre avec Richard comme si nous étions un couple. Un matin, un de mes frères me vit en sortir.

— Qu'est-ce que tu faisais là-dedans ? m'avait-il demandé.

J'avais prétexté être allée chercher quelque chose, et il avait semblé accepter cette explication, mais après tout, pourquoi ne m'aurait-il pas crue ? Quel enfant pourrait s'imaginer qu'il pouvait se passer quoi que ce soit entre son père et sa sœur ?

Un de mes oncles avait également un mobile-home, juste en face de celui de papy et il nous arrivait d'y aller aussi. Mais quand j'étais seule avec papy, que ce soit en vacances, pour faire des courses ou simplement chez lui, j'étais la plus heureuse du monde.

Cela ne pouvait pas durer, naturellement, rien de bien ne durait jamais. Richard prit papy et oncle John en grippe, comme cela arrivait avec tout le monde. Il fit tout son possible pour que j'arrête d'aller chez eux parce qu'il savait que j'y passais de bons moments et à quel point j'aimais papy. J'imagine qu'il craignait que je ne laisse échapper notre secret si je passais trop de temps là-bas.

Lorsque Richard décidait qu'il ne supportait plus quelqu'un, son côté vindicatif devenait irrationnel et mesquin. Un jour il sautait sur mon oncle dans la rue, un autre il s'introduisait dans leur jardin pour couper les câbles de la télévision et du téléphone.

Comme il savait que je connaissais bien la maison de papy, il me faisait souvent passer par-dessus le grillage quand il n'y avait personne et m'obligeait à entrer pour voler des objets que lui et maman voulaient récupérer. Ça allait de la nourriture au tabac en passant par de l'argent ou une carte de crédit qu'ils convoitaient pour aller faire les magasins. Je détestais faire cela, j'avais l'impression de trahir papy.

Quand oncle John se maria, Richard s'en prit à sa pauvre femme à tel point que quand il la voyait dans la rue, il essayait de la renverser en voiture.

Papy avait aussi une petite amie qu'il prévoyait d'épouser, mais maman et Richard s'en prirent à elle simplement parce qu'elle ne faisait pas « partie de la famille ». Si nous sortions de la maison en même temps que papy, j'avais pour consigne de ne pas lui dire bonjour, et je n'aurais jamais osé désobéir à un tel ordre. Je sus plus tard que cela lui brisa le cœur.

Au bout du compte, ils se battirent avec lui et le chassèrent, ainsi que mon oncle. Je crois qu'il y eut une dernière dispute à propos d'argent qu'ils lui avaient emprunté, mais ils avaient simplement décidé de le faire partir.

Papy avait déjà eu une attaque et maman et Richard étaient inquiets qu'il meure sans rien leur laisser car tout reviendrait à sa veuve.

Certaines personnes allaient parfois porter plainte au commissariat après s'être fait attaquer ou intimider par mon beau-père, mais elles se rétractaient toujours après que maman ou Richard leur avaient rendu visite. Elles décidaient toutes qu'il était plus facile de demander à la municipalité de leur trouver un autre logement plutôt que d'affronter les intimidations et la violence qui survenaient quand elles essayaient d'obtenir justice. Il ne se trouvait donc personne pour l'empêcher de faire ce qu'il voulait, quand il le voulait. Quand j'étais enfant, je le croyais invincible. Il ne servait à rien d'essayer de lui tenir tête ou d'échapper à son emprise, car il finissait toujours par gagner ou bien le châtiment s'avérait toujours pire que l'acte contre lequel on avait lutté. Ainsi, quand il me demandait quelque chose, même si c'était terriblement mesquin ou obscène, je savais que je devais accepter avec le sourire si je ne voulais pas recevoir des coups ou pire.

Les services qu'il me demandait de lui rendre changèrent au fil des années. Il laissait parfois tomber un « jeu » habituel pour en essayer de nouveaux ou pour revenir à une ancienne pratique. Je ne savais jamais quand il aurait de nouvelles exigences.

Un après-midi d'été, nous étions tous devant la maison en train de laver la voiture et de jardiner quand Richard rentra à l'intérieur sans explication. Je n'y prêtai guère attention jusqu'à ce qu'il se penche par la fenêtre de la chambre et m'appelle pour que je vienne l'aider.

Mon estomac se noua, mais je me dis que ce ne serait pas si terrible que ça puisque maman et les garçons étaient tout près. Je ne pris même pas la peine de fermer la porte d'entrée derrière moi, pensant que je serais de retour quelques minutes plus tard.

Quand j'arrivai dans la chambre, il m'attendait.

— Ferme la porte.

J'obéis.

— T'as été une méchante fille, continua-t-il.

Mon cœur se serra. Je savais que j'allais avoir des ennuis.

— T'es sur ma liste noire.

Je n'avais jamais entendu parler de cette liste noire avant.

— Tu sais pourquoi, hein ?

— Oui, mentis-je, sachant que protester ou manifester mon ignorance ne me vaudrait que des coups en plus.

— Tu vas devoir être punie pour ça.

Je hochai la tête. Je n'avais aucune idée de ce qu'il m'avait réservé, mais j'étais sûre que ce serait désagréable.

Il me fit m'agenouiller devant lui et descendit sa braguette. Même si je ne l'avais jamais fait avant, je sus immédiatement ce qu'il voulait.

— Mets-le dans ta bouche, dit-il. Et suce-le doucement.

La fenêtre était toujours ouverte, les voilages volaient dans la brise et j'entendais maman dehors qui disait aux garçons de continuer à laver la voiture et de ne pas aller dans la maison.

C'était peut-être parce qu'ils étaient mouillés et qu'ils saliraient la moquette ou peut-être était-ce parce qu'elle ne voulait pas qu'ils assistent à un spectacle qui les choquerait.

J'étais terrifiée à l'idée qu'ils entrent et nous trouvent, car cela aurait mis Richard dans une colère noire et il aurait battu maman et tout aurait été de ma faute. Cette pensée me rendit malade et je me mis à pleurer, ce qui l'énerva au plus haut point.

— Fais ça correctement, m'ordonna-t-il.

Il poussa ma tête contre lui, ce qui me provoqua des haut-le-cœur, mais il ne relâcha pas la pression.

Quand il estima que j'en avais fait assez, il le sortit de ma bouche et finit en se masturbant devant moi.

On alla ensuite rejoindre les autres dehors pour continuer à laver la voiture comme une famille unie et heureuse.

Les abus sexuels ne lui suffisaient pas, il avait toujours besoin de les entourer de torture psychologique qu'il faisait passer pour un jeu.

Un jour, par exemple, quand tout le monde était sorti, il m'appela à l'étage.

— Tu me dois un service, alors je te laisse le choix de la manière dont tu vas me le rendre.

J'avais donc le choix entre un acte bucco-génital qu'il pratiquerait sur moi, un que je pratiquerais sur lui ou l'embrasser sur la bouche. Il ne m'avait jamais forcée à l'embrasser avant et je pensais que ce serait la moins dégoûtante des trois options. Au moins, de cette façon, il ne me toucherait pas à un endroit intime.

Quand je lui dis que je choisissais le baiser, il précisa que je devrais mettre ma langue dans sa bouche. Je crus que j'allais mourir.

J'essayai, pour qu'il ne se mette pas en colère, mais j'eus des haut-le-cœur. C'était tellement dégoûtant (encore plus que la fellation) que je ne réussis pas à le faire comme il faut et il se mit en colère. Pour me punir, il me fit faire les trois.

En y repensant, je me rendis compte qu'il m'avait piégée et qu'il avait toujours eu l'intention de tout me faire faire. Tous les « jeux » qui impliquaient des « choix » n'étaient vraiment que ça, des jeux. Je perdais à chaque fois, si bien que je me dis que je ferais mieux de choisir la pire option en premier dans l'espoir que cela se termine le plus rapidement possible.

Quand on est enfant, on s'imagine que notre vie est normale, que tout le monde vit le même genre d'expérience que nous.

Je me rendis compte que je me trompais lorsqu'un après-midi où je jouais dehors avec une copine, elle me dit qu'elle allait rentrer chez elle.

— Mais ta mère n'est pas là, dis-je, surprise par sa décision.

— C'est pas grave, il y a mon père, répondit-elle comme si c'était tout à fait normal.

Je pris alors conscience qu'elle n'était pas du tout effrayée de se retrouver seule avec son père. Était-il possible que ce dernier ne l'ait jamais frappée ? Étais-je la seule que l'on forçait à faire ces choses ? Comment pouvais-je le savoir alors qu'on m'avait seriné que maman et moi nous ferions tuer si je discutais de cela avec qui que ce soit ?

Je trouvai finalement le courage de me confier à mon amie Hayley après lui avoir fait promettre qu'elle ne répéterait rien à personne et lui avoir extorqué un secret afin de m'assurer qu'elle ne me trahirait pas.

Au début, elle ne comprit pas ce que j'essayais de lui dire.

— Tu sais, dis-je devant son air confus, il me fait faire le genre de chose que les couples font.

Elle fut horrifiée et voulut tout de suite en parler à sa mère pour qu'il ne puisse plus continuer. Je lui rappelai sa promesse et le secret qu'elle m'avait confié. Je la prévins que je serais obligée de me tuer si elle parlait et elle put constater que j'étais sérieuse. Elle réfléchit un instant.

— Comme c'est pas ton vrai père, me suggéra-t-elle, tu pourrais peut-être faire semblant d'avoir une aventure.

— Je ne veux pas avoir une aventure avec lui ! m'écriai-je, et à voir son expression, je pense qu'elle comprit ma souffrance, même si elle ne pouvait pas vraiment saisir ce qui m'arrivait, et elle savait qu'elle ne devrait rien dire jusqu'à ce que je sois prête.

Je n'aurais pas pu rêver meilleure amie qu'elle. Même si je savais que je pouvais lui faire confiance, il m'arrivait parfois d'être prise de panique en pensant à ce qu'il adviendrait de moi si elle révélait mon secret.

Après cette conversation, quand Sale Con me demanda de faire quelque chose d'horrible, je rassemblai mon courage et protestai que Hayley ne devait pas faire ce genre de chose pour son père.

— Comment tu le sais ? me questionna-t-il immédiatement d'un air suspicieux.

— Je ne sais pas, m'empressai-je de répondre car je savais que le châtiment serait impitoyable s'il pensait que j'avais parlé à quelqu'un de ce que nous faisons. Je sais parce que ça se voit, c'est tout.

— Tu lui dis un seul mot et je te tue.

Je n'en doutais pas une seconde.

Hayley et moi étions inséparables, tout du moins autant que nous le pouvions étant donné que je n'avais pas souvent le droit de sortir.

Dès que j'avais la permission d'aller dehors, nous allions jouer au base-ball ou faire du skate sur le parking au bout de la rue ou bien nous nous installions dans la caravane que papy gardait dans son allée pour jouer aux cartes.

Mais même dans ces moments-là ma liberté avait ses limites. Quand les autres enfants en avaient marre de rester sur le parking et partaient ailleurs, Hayley restait toujours avec moi, car elle savait que je n'avais pas le droit d'aller plus loin. Parfois, si Richard était dans son taxi et que la mère d'Hayley était avec la mienne, elle suppliait : « Oh, s'il vous plaît, laissez-la venir avec nous », et maman ne trouvait aucune raison de me traiter différemment des autres enfants et me permettait d'y aller, mais cela n'arrivait pas souvent.

Comme elle savait qu'elle ne pouvait pas frapper à ma porte et que la plupart du temps je n'avais pas le droit d'aller frapper à la sienne, Hayley avait pris l'habitude de s'asseoir sur un muret hors de vue depuis nos fenêtres et attendait que je passe lors de mes multiples allées et venues à l'épicerie. Elle n'attendait jamais longtemps et nous pouvions ainsi discuter sur le chemin. Elle s'arrêtait au coin de la rue pour que ni maman ni Richard ne la voient et ne pensent que j'avais désobéi aux ordres en allant la chercher. Nous devînmes « sœurs de sang » sur la pelouse d'un immeuble de notre quartier, en arrachant des croûtes de nos genoux et en les frottant l'un contre l'autre pour que notre sang se mélange. Elle se révéla aussi honnête et fidèle que puisse l'être une sœur de sang, et alla jusqu'à se mettre en danger ainsi que sa famille pour me défendre.

La mère d'Hayley s'entendait bien avec la mienne et un soir où mon beau-père était absent, elle vint passer la soirée chez nous et je fus envoyée chez Hayley pour l'aider à garder ses petits frères et sœurs. Une fois les enfants couchés, on décida de fouiner dans le placard à alcool où l'on trouva, entre autres, la bouteille de Malibu de sa mère et fîmes semblant d'être saoules en buvant une gorgée dans chaque bouteille.

Quand la mère d'Hayley rentra inopinément et me dit que je devais retourner chez moi car mon père était rentré tôt, je fus saisie de peur en imaginant ce qu'il me ferait s'il découvrait comment nous avions passé notre soirée.

Je ne me rendis pas compte que j'étais vraiment devenue saoule jusqu'à ce que je sorte et prenne le frais. Quand je sortis je titubai et me cognai contre les voitures garées le long de la rue.

Une partie de mon cerveau était suffisamment sobre pour savoir que si Richard voyait que j'étais saoule, j'aurais de gros ennuis. Je fis un effort incroyable pour que mes mouvements et ma voix semblent normaux. Avant d'entrer, j'inspirai profondément et tentai de me calmer, mais tout ce que je récoltai fut une envie incontrôlable de rire, ce qui me vaudrait sans doute une bonne raclée car mon beau-père ne comprendrait pas pourquoi je rigolais. J'attendis quelques secondes de plus et entrai. J'enlevai mes chaussures et mes chaussettes afin de ne pas faire de tâches ou de laisser des peluches sur la moquette et passai ma tête pas la porte du salon pour prendre la température de l'atmosphère.

Richard et maman étaient là tous les deux. Richard était assis dans son fauteuil et mangeait ses quatre sandwiches aux œufs mayonnaise que maman lui préparait à chaque fois qu'il travaillait le soir et qu'elle lui glissait dans une boîte pour qu'ils restent frais jusqu'à son retour. C'était une assez grosse boîte et je la vis très bien quand j'entrai dans la pièce.

Elle était posée par terre, mais il y avait largement assez de place pour la contourner. C'était sans compter sur mes pieds qui décidèrent de ne pas obéir à mon cerveau. J'eus la sensation qu'ils étaient attirés comme un aimant par ces sandwiches. Je me figeai, tétanisée, dès que je les sentis s'écraser sous mes orteils et attendis l'explosion.

— T'as bu ? me demandèrent-ils tous les deux en riant.

Pour une raison qui m'est encore inconnue, ils ne me disputèrent pas. Je dus simplement essuyer la bouillie de sandwiches de sous mes pieds et aller me coucher. Le lendemain matin, ils me dirent d'aller m'excuser auprès de la mère d'Hayley pour avoir volé son alcool. Elle le prit sur le ton de la plaisanterie.

C'était étrange comme ce qui me paraissait suffisamment grave pour me valoir une punition s'avérait souvent ne poser aucun problème. C'était comme si les règles normales pour être de bons parents avaient été inversées dans leurs têtes. Je n'arrivais jamais à savoir quand maman et Richard trouveraient une situation risible et me permettraient de rire avec eux. J'avais l'impression que je devais attendre leur permission pour rire car si je risais spontanément, ils me trouvaient insolente ou pensaient que je me moquais d'eux et je me prenais une gifle. Je me sentais complètement perdue.

Un des lieux où Richard préférait m'emmener était le grenier. Il n'y avait pas d'échelle, ce qui en rendait l'accès difficile et il était donc peu

probable que ma mère ou qui ce soit d'autre nous surprenne. Il n'y avait pas de lumière non plus ni de vrai plancher, seulement quelques lattes de bois dans un coin.

Richard disait à maman que nous montions chercher quelque chose, il grimpeait sur la rambarde des escaliers pour se hisser par la trappe et me tirait ensuite jusqu'à lui. Puis, il allumait une bougie et froissait des papiers ou bougeait des cartons pour lui faire croire qu'il cherchait vraiment quelque chose.

Quand on arrivait au fond, il sortait de vieux magazines pornographiques et les regardait pendant qu'il me palpitait la poitrine ou mes parties intimes et m'obligeait à le masturber.

Si maman nous dérangeait en demandant ce qui nous prenait tant de temps, ou si je n'avais pas été satisfaisante ou encore si j'affichais une mine déconfite, il soufflait la bougie et me laissait là-haut toute seule et allait dire à maman que j'avais été capricieuse ou boudeuse et que j'avais besoin d'une bonne leçon.

Je détestais rester là dans le noir au milieu des araignées et Dieu sait quoi d'autre. Je m'asseyais au bord de la trappe et fixais le sol qui paraissait dangereusement bas.

— Si tu veux descendre, t'as qu'à sauter, me taquinait Richard. Sinon il se pourrait que tu restes là-haut toute la journée !

Il finissait généralement par venir me chercher lorsque maman commençait à râler.

Il arrivait, les soirs où maman était partie au bingo pour quelques heures, qu'il descende les magazines et me fasse reproduire les scènes prises en photos et lire à haute voix ce qui était écrit dans les bulles dessinées au-dessus des femmes illustrées.

Il s'énervait si je ne le faisais pas comme il le voulait. Si les garçons étaient à la maison, ils savaient qu'ils ne devaient pas sortir de leurs chambres après avoir été envoyés au lit.

Un jour, maman monta au grenier car elle cherchait des vêtements et Richard était parti avec son taxi. Je la suppliai de ne pas y aller, mais je ne pouvais lui donner aucune raison valable. Je restai impuissante sur le palier pendant qu'elle grimpeait sur une chaise et se hissait en haut. Je la vis aller fouiller dans la zone où il gardait les magazines.

Quand elle redescendit sur la chaise, elle les avait dans les bras. Elle me demanda ce qu'ils faisaient là-haut et je me sentis rougir de honte.

— J'en sais rien, grommelai-je d'un air coupable.

Pourquoi pensait-elle que j'étais au courant de l'existence de ces magazines ? Comment pouvait-elle imaginer qu'une petite fille puisse stocker des magazines pornographiques ? Sauf si elle se doutait de ce qui se passait ?

Quand Richard rentra à la maison, elle lui montra les magazines.

— Regarde ce que ce vieux pervers a laissé dans le grenier quand il a déménagé, dit-elle en parlant de l'ancien propriétaire de la maison. Je savais qu'il était pas clair.

— C'est dégueulasse, confirma Richard. Comment on peut aimer des trucs aussi dégoûtants ?

Je ne sais pas si maman le crut ou pas, mais il est certain que cela aurait été une très mauvaise idée qu'elle exprime ses doutes si elle en avait eu.

La vie reprit son cours comme si cet incident n'avait jamais eu lieu.

J'ai toujours préféré croire que maman ne savait rien de ce qui se passait. Aucun enfant ne voudrait penser que sa mère sait qu'il souffre mais choisit de ne rien faire. Puisque je savais à quel point elle aussi souffrait, je l'avais mise sur un piédestal et j'étais bien déterminée à la protéger si j'en avais les moyens. Je croyais qu'en lui disant ce que j'endurais, je nous mettrai toutes les deux en très grand danger. Je n'oublierai jamais la sensation de cette lame sur mon cou et je ne doutai pas un instant que Richard mettrait sa menace à exécution si je révélais son secret.

Quand j'étais adolescente, maman et moi allions souvent faire les magasins ensemble. Nous riions beaucoup et elle aimait penser que les gens nous prenaient pour des sœurs. Si elle m'a énormément déçue en ne me protégeant pas de Richard, je ne jurais que par elle. Ce qu'il nous faisait endurer à toutes les deux avait créé un lien particulier entre nous.

Une fois, quand j'avais dix ans, les cris de maman me réveillèrent au milieu de la nuit. Je savais que c'était parce que Richard la battait comme d'habitude, mais cette fois-ci, les bruits qui provenaient de la chambre d'à côté étaient particulièrement forts. Je tremblai dans mon lit mais me forçai à rester calme et à attendre que ce soit fini, comme d'habitude. Je savais que si j'entrais dans leur chambre, il transférerait sa rage sur moi et que ça n'arrangerait rien pour elle. À présent, il hurlait à pleins poumons et j'entendais des cognements répétitifs, qui me firent penser qu'il tapait sa tête contre le mur. J'avais peur qu'il la tue et que je me retrouve ensuite toute seule avec lui. Je restai allongée et priai pour qu'elle ne meure pas quand les cris cessèrent. Les cognements, par contre, continuèrent. J'entendais mes petits frères pleurer dans leurs lits, trop apeurés pour bouger. Maman n'émettait plus que de faibles grognements.

La peur me donnant du courage, je sortis de mon lit et courus sur le palier puis j'ouvris leur porte. La lumière du couloir illumina la scène : ma mère était à quatre pattes, et elle ne portait rien d'autre que sa culotte, pendant que Richard était à califourchon au-dessus d'elle, une main agrippant ses cheveux pour tirer sa tête en arrière, l'autre sous son menton pour la cogner à nouveau contre le mur. Ils se figèrent tous les deux et me regardèrent.

— Laisse-la tranquille ! criai-je.

— Retourne dans ton lit, chuchota maman.

Richard me regarda une seconde de plus avant de laisser ma mère s'écraser sur le sol et me courir après. Je réussis à rejoindre ma chambre et claquai la porte, mais au moment où j'atteignis mon lit, il surgit et m'attrapa, puis il cria, me donna des coups de poing et me jeta aux quatre coins de la pièce. Ce fut une des pires racées que je dus endurer.

Puis j'entendis la voix de maman qui venait de derrière lui.

— Lâche-la, dit-elle d'une voix déterminée.

Je levai les yeux et la vis derrière lui tenant le couteau qu'elle laissait toujours sous son matelas. Elle avait l'air d'avoir du mal à respirer et elle tremblait d'un mélange de douleur, de peur et de rage.

Richard arrêta de me frapper, me jeta sur mon lit, se redressa et sortit tout en continuant à crier des insanités.

Maman vint s'asseoir sur le lit et me fit m'allonger sur ses genoux en frottant mon dos pour me consoler. Il avait dû me mettre hors d'haleine car j'avais du mal à reprendre mon souffle. Je restai les yeux fixés sur la porte, certaine qu'il allait revenir, qu'il ne la laisserait pas avoir le dernier mot.

Quelques minutes plus tard, il était de retour, plus enragé que jamais. Il saisit ma commode et la jeta sur nous. Je la reçus dans le dos et tombai des genoux de maman qui se leva d'un bond en criant, le couteau à nouveau dans sa main. Puis, tout d'un coup, la lame s'enfonça dans le ventre de Richard.

Je me recroquevillai contre mon lit, je voulais me faire aussi petite que possible. Ils se mirent tous les deux à trembler quand le sang commença à couler et maman s'excusa encore et encore, alors qu'il restait immobile, la fixant du regard, et que le sang s'écoulait d'entre ses doigts. Soudain, c'était comme s'ils ne s'étaient jamais battus, comme s'ils étaient une seule et même force.

— Je vais aller à l'hôpital pour me faire recoudre, annonça-t-il.

Maman partit enfiler sa chemise de nuit avant d'aller chercher des serviettes pour essuyer les traces de sang qui s'étendaient de ma chambre à la porte d'entrée. On aurait dit un robot.

— Va te laver le visage et t'arranger un peu, me dit-elle.

Quand je sortis de la salle de bain en claudiquant, elle m'envoya dans la cuisine lui préparer une tasse de thé pour la calmer pendant qu'elle tentait d'enlever les taches de sang de la moquette avec du liquide vaisselle. Puis elle descendit mettre les serviettes pleines de sang dans la machine à la laver et rinça le couteau comme pour effacer les preuves de son crime. Elle remit ma commode en place, y rangea toutes mes affaires éparpillées et me dit de retourner me coucher.

— Tu ne devras parler à personne de ce qui s'est passé, m'avertit-elle, même si toute la rue avait dû entendre les cris qui venaient de chez nous.

Ce ne serait qu'un autre secret parmi tous ceux qui encombraient déjà ma tête et ma conscience.

Après m'être installée dans mon lit, je priai pour que Sale Con se vide de tout son sang sur le chemin de l'hôpital ou bien qu'il s'affaiblisse au point de perdre le contrôle de la voiture et se tue dans un accident. J'étais très excitée à l'idée qu'il pourrait ne pas revenir. Et dans le cas contraire, pensais-je, maman le quitterait sans aucun doute cette fois.

Le couteau à découper n'était pas la seule arme que maman gardait à proximité quand il l'attaquait. Elle avait caché plusieurs autres couteaux dans la maison et une paire de cisailles derrière la gouttière près de la porte de la cuisine. Le plus surprenant était que Richard savait où se trouvaient tous ces objets mais ne s'en débarrassait pas (excepté les soldats en cuivre). C'était comme s'il aimait cette menace.

Dès qu'ils commençaient à se disputer, maman me criait d'appeler la police et Richard me hurlait de ne même pas y penser. Une ou deux fois, cependant, j'eus tellement peur qu'il la tue que je courus chez les voisins leur demander d'appeler de l'aide. Ils me rendirent ce service quelques fois, mais il leur fit vivre un tel cauchemar que par la suite ils refusèrent de se mêler de nos affaires. À la fin, ils ne m'ouvraient même plus leur porte, même s'ils entendaient ce qui se passait à travers les murs.

Parfois, avant que papy n'habite la maison voisine, maman me criait d'aller le chercher et je courais aussi vite que possible jusque chez lui.

Si j'arrivais à temps, il s'armait d'un morceau de bois et revenait avec moi pour mettre un terme à la dispute. La plupart du temps, cependant, Richard me rattrapait avant que je n'y arrive, me ramenait à la maison et me donnait une bonne correction pour avoir voulu mêler quelqu'un à une affaire de famille.

Au bout du compte, tout le monde avait été intimidé ou éloigné et il n'y avait plus personne à qui demander de l'aide. Alors mes frères et moi restions calmement assis sans oser bouger pendant que maman et Richard faisaient rage autour de nous et nous attendions simplement que la dispute prenne fin tout en espérant que maman ne se ferait pas tuer avant qu'il n'ait évacué toute sa colère.

Quelques heures après le départ de Richard pour l'hôpital, j'entendis les bruits tant redoutés de sa Cortina qui se garait dans l'allée, de sa clé dans la serrure et de ses pas dans l'escalier. Je m'aperçus avec horreur qu'il venait d'abord dans ma chambre. Je restai immobile dans mon lit, et attendis avec effroi ce qui allait se passer.

— Janey, murmura-t-il alors que je faisais semblant de dormir. Je suis vraiment désolé.

Il ne m'avait absolument jamais présenté d'excuses avant, mais peut-être croyait-il que je dormais et que je ne pouvais pas l'entendre. Il repartit et ferma la porte doucement derrière lui. Quelques minutes plus tard, je l'entendis parler avec maman dans leur chambre.

— Je leur ai dit que l'ouvre-boîtes avait ripé et s'était planté dans mon ventre.

— T'aurais pu trouver une meilleure excuse, ria-t-elle.

Ils continuèrent à discuter et à rire comme s'ils venaient de vivre une grande aventure ensemble et je finis par m'endormir, déçue qu'ils se soient réconciliés et de constater que maman n'avait visiblement pas l'intention de le quitter.

Le lendemain matin, ils me laissèrent faire la grasse matinée et dirent aux garçons de ne pas me réveiller. C'était aussi une grande première. Quand je me sentis prête, je me levai et allai me laver puis je descendis en m'attendant à les retrouver fous de rage contre moi. Quand je vis ma mère en entrant dans le salon, je fus choquée. Son visage était tout enflé et tuméfié et avait même changé de forme à cause des coups qu'elle avait reçus. Dans l'agitation de la nuit dernière, je n'avais pas remarqué les dégâts, ou peut-être que cela avait mis du temps à apparaître. Elle était méconnaissable.

Richard me lança un grand sourire, comme si c'était un matin normal dans une famille normale.

— Tu veux un petit-déjeuner ? me demanda-t-il.

Je hochai la tête, pas vraiment sûre de la réaction à adopter. Pouvoir faire la grasse matinée et voir Richard me préparer à manger était du jamais vu. Je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il y avait un piège quelque part. Toute la journée, on me permit de me détendre et on ne me demanda pas de m'occuper des tâches ménagères. Je crois en fait que j'avais autant de bleus et de marques sur le corps que ma mère. Et pour cette raison, il préférerait me garder à la maison. Je n'avais aucun moyen de vérifier mon apparence puisque le seul miroir de la maison était dans la chambre de maman et que je ne pouvais m'y regarder que lorsque j'allais passer l'aspirateur ou ranger du linge propre.

Même s'ils ne m'envoyèrent pas à l'école pendant toute une semaine cette fois-là, maman et Richard se lassèrent rapidement d'être gentils avec moi et, le lendemain, je dus me remettre au ménage. Je ne prononçai pas un mot, à part « oui », « non », « s'il te plaît » et « merci » pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que Richard en ait assez et me crie dessus parce que j'étais « une petite conne capricieuse » et tout redevint comme avant.

Nous vivions tous avec l'espoir que Richard nous quitterait et cet espoir fut conforté quand il se trouva une petite amie.

La première fois que j'en entendis parler fut un jour où maman refusa de lui repasser une chemise.

— Demande à ta pute noire de le faire pour toi ! cria-t-elle.

Il avait dû attendre une telle occasion car il partit sur-le-champ. Les garçons et moi étions fous de joie et nous supplîâmes maman de ne pas lui demander de revenir.

— On veut pas qu'il revienne, hein maman ? Tout va bien maintenant.

— Ne vous inquiétez pas, nous avait-elle assurés. Il ne reviendra pas.

Elle devait vraiment y croire car quelques jours plus tard, elle accepta d'aller boire un verre au pub avec une amie, ce qu'elle n'aurait jamais fait sans la permission de Richard. Mais en son absence, il revint avec un magnifique collier en or en gage de réconciliation. Quand il apprit qu'elle était sortie s'amuser, son humeur changea complètement. Il l'attendit tel un orage qui se prépare à l'horizon. Je n'oublierai jamais la terreur dans les yeux de maman quand elle rentra à la maison toute contente et se retrouva en face de lui.

Je ne sais pas ce qu'il est advenu de l'autre femme ; personne ne parla plus jamais d'elle.

En repensant à tout cela maintenant, avec toutes les informations que j'ai pu réunir au fil du temps, je commence à me demander ce que maman savait réellement de la situation. Il y a un événement en particulier qui n'avait pas vraiment de sens.

Richard était toujours très fier de ses remises, qu'il construisait lui-même au fond des jardins de chaque maison dans laquelle il emménageait. Il en construisit au moins trois durant les années où je vécus avec lui. Elles étaient très bien faites, il y installait même de vraies fenêtres, que nous devons d'ailleurs nettoyer comme si elles étaient dans la maison. À l'intérieur, les affaires de Richard étaient toujours propres et rangées, comme tout le reste dans sa vie.

Parfois, je devais l'accompagner pour « l'aider à ranger ses outils » et il verrouillait la porte derrière nous. Il y avait quatre ou cinq verrous à la porte et une chaîne à l'intérieur, nous n'avions donc aucune chance d'être interrompus. Ce ne fut que plus tard, quand je repensai à cette période, qu'il m'apparut très bizarre que personne ne se soit jamais posé de questions sur son obsession de mettre des verrous à l'intérieur. Pour moi, c'était simplement une habitude.

Je me souviens d'une fois en particulier où il m'emmena dans la remise pendant que les garçons jouaient dehors, ferma la porte et m'obligea à rester devant la fenêtre afin de voir si personne ne s'approchait.

— Fais comme si t'étais occupée, m'ordonna-t-il en baissant son pantalon sur ses chevilles derrière moi.

Il s'accroupit et je le sentis glisser ses mains dans ma culotte et jouer avec moi en même temps qu'il se masturbait. À quelques mètres de moi, je voyais maman faire la vaisselle dans la cuisine. De temps en temps, Richard regardait par la fenêtre et criait aux garçons de ne pas aller dans l'herbe et de rester sur la terrasse, à l'écart de la remise, ce qui était étrange puisque c'était l'été que nous avions habituellement la permission de jouer sur la pelouse à cet endroit du jardin.

Je regardai ma mère droit dans les yeux pendant que je faisais semblant de ranger le plan de travail.

Ce soir-là, je dus cacher ma culotte dans mes vêtements sales car les mains de Richard avaient laissé de grosses traces de graisse noires et j'avais peur que maman les voie et sache ce qui se passait.

La mère de Richard semblait me détester au moins autant que lui et quand nous allions chez elle, elle passait son temps à me pincer ou me donner des coups de coude. Elle et maman s'entendaient plutôt bien, elles allaient même au bingo ensemble, mais quand j'étais toute petite, maman faisait toujours en sorte de rester entre mamie et moi.

Au début, mamie vivait à environ huit kilomètres de chez nous et Richard m'emmenait souvent lui rendre visite parce que nous devons passer par des chemins dans les bois. Nous devons toujours nous arrêter à l'aller ou au retour pour que je lui rende un service. S'il y avait trop de monde et que nous ne pouvions pas être seuls, il se mettait en colère et nous devons marcher jusqu'à ce que nous trouvions un endroit isolé.

Parfois, il se laissait tellement griser que nous n'avions pas le temps d'aller voir sa mère et nous devons rentrer immédiatement.

Ce fut le cas un jour où nous étions supposés aller chercher du sucre en poudre chez sa mère. Mais quand nous rentrâmes les mains vides, maman nous demanda si nous étions vraiment allés chez mamie.

— Non, répondit Richard, visiblement inquiet qu'elle vérifie auprès d'elle.

— Oui, avais-je dit en même temps, car je supposais qu'il voulait que je mente.

— Euh, non, me repris-je immédiatement en ignorant le visage perplexe de maman.

Quand mamie dit qu'elle avait besoin de faire construire une cheminée dans son salon, Richard accepta de s'en charger et, naturellement, je dus l'accompagner tous les jours. Mamie était partie pour la durée des travaux, mais une de mes cousines vivait là-bas et voulait que je joue avec elle quand je venais.

Un jour, Richard me donna la permission d'aller jouer dehors « Mais à condition que t'aïlles pas trop loin », m'avertit-il.

Au bout d'un moment, il m'appela pour que je rentre et je savais ce que cela signifiait.

— Je viens avec toi, me dit ma cousine.

— Non, non, la suppliai-je. Je reviens tout de suite.

Mais elle ne voulut rien entendre. Elle en avait marre de Richard car elle ne comprenait pas pourquoi je devais toujours être avec lui.

Quand il vit qu'elle arrivait avec moi, il se mit en colère comme je l'avais prédit. Il lui dit de retourner dehors.

— Non, répondit-elle. J'habite ici, je fais ce que je veux.

Mon sang ne faisait qu'un tour à chaque fois que quelqu'un tenait tête à mon beau-père, car je savais qu'il déverserait sa colère sur moi plus tard. Il se mit dans une telle colère que ma cousine finit par monter dans sa chambre en criant des injures.

— Fous le camp ! cria-t-il après elle. Espèce de gros boudin !

Puis il m'emmena dans le salon où il construisait la cheminée, ferma la porte contre laquelle il s'appuya, baissa son pantalon et me dit de le masturber pendant qu'il touchait ma poitrine.

Au bout de quelques minutes, j'entendis ma cousine redescendre et m'appeler pour que je retourne dehors avec elle. Elle essaya d'ouvrir la porte, mais Richard y appuyait tout son poids et lui cria de foutre le camp si elle ne voulait pas qu'il vienne la frapper.

Elle finit par abandonner et sortit en criant. Il finit lui-même de se masturber mais ne voulait toujours pas me laisser retourner avec elle et me força à rester dans le salon à le regarder travailler. Quand mamie rentra chez elle, il lui dit que ma cousine n'avait vraiment pas été sage, qu'elle méritait une bonne correction et me demanda de confirmer.

Sa Cortina lui donnait des occasions supplémentaires pour être seul avec moi. Il m'emmenait avec lui dans les différents magasins de bricolage qu'il aimait. Durant le trajet, je devais m'asseoir ou m'allonger à l'arrière, passer mes bras autour de son siège et le masturber pendant qu'il conduisait. Je savais toujours ce qu'il mijotait car, avant de partir, il allait aux toilettes prendre du papier ou un chiffon pour se nettoyer après. Cela prenait parfois très longtemps avant qu'il éjacule et mes bras brûlaient de douleur à cause de la position dans laquelle ils étaient, mais je n'osais jamais arrêter avant qu'il me le dise. S'il faisait noir et que nous arrivions dans un coin désert, il s'arrêtait et me laissait m'asseoir devant pour continuer. Quand je devins trop grande pour me glisser à l'arrière, je m'installais sur le siège passager et il mettait un journal ou un pull sur mon bras pendant que je m'activais.

Une fois dans le magasin, il me faisait intervertir les étiquettes sur les produits pour les payer moins cher. Il cherchait en permanence un moyen de trander. Je marchais toujours derrière lui car je craignais qu'un vendeur le défie ou ne le traite pas avec le respect qu'il croyait mériter et qu'il commence à se battre dans les rayons.

Sa voiture représentait une zone dans laquelle il pouvait déverser son agressivité sur le monde. Si un autre conducteur l'offensait de quelque manière que ce soit, comme lui faire une queue de poisson, le coller ou l'obliger à ralentir, il le pourchassait. Si leur vitre était ouverte, il les insultait et leur crachait dessus. Quand il les avait rattrapés et forcés à s'arrêter, il sortait de la voiture et les attaquait avec un cric. Si le conducteur était une femme, il envoyait ma mère faire son sale boulot ou, quand je fus assez grande pour me battre avec des adultes, c'était moi qui devais m'en charger.

Il essayait toujours de nous trouver de nouveaux rituels nocturnes, surtout si ma mère n'était pas là, car il savait que les garçons n'oseraient jamais venir nous déranger.

— Mets-toi debout sur le lit, m'ordonnait-il quand j'étais encore petite. Enlève tes vêtements. Tourne-toi.

Une fois que j'étais debout, nue et que j'étais face au mur, il se tournait également pour que nous soyons dos à dos, mettait ses bras autour de moi et étirait mon corps contre le sien, faisant douloureusement craquer ma colonne vertébrale. Après cela, je restais paralysée un moment, incapable de bouger à cause de la douleur.

Quand je fus trop grande pour qu'il me hisse dans son dos, il versait de la lotion sur nos corps nus, l'étalait et me couchait sur lui, me faisant glisser de haut en bas afin de frotter son pénis sur mon corps. Puis il changeait de position pour être au-dessus, mais il ne me pénétra jamais.

Un autre jeu qu'il appréciait consistait à me faire me déshabiller dans le salon et à m'agenouiller. Je devais ensuite tendre les bras devant moi et il posait l'Encyclopédie Britannica dessus. Le livre était arrivé chez nous lorsqu'un démarcheur était venu sonner à notre porte un après-midi où nous étions tous dehors en train de laver la voiture. Habituellement, toute personne arrivant devant chez nous comme ça se faisait insulter, mais pour je ne sais quelle raison, cet homme attira leur attention. Peut-être que Richard était de particulièrement bonne humeur, ou que le démarcheur prononça le mot magique « gratuit ». Bouche bée, j'observai Richard plaisanter avec lui et me demandai comment il allait s'y prendre. L'homme proposait une offre qui, s'ils signaient, leur rapporterait quelques volumes gratuits. Richard réussit à le convaincre qu'il devrait déjà laisser les volumes gratuits et qu'ils signeraient peut-être plus tard. Quand l'homme revint quelques jours après, ils l'envoyèrent naturellement balader. Je ne me souviens pas que quiconque ait jamais consulté ces livres.

Ils étaient devenus un moyen de torture. Quand mes bras commençaient à trembler, Richard ajoutait un volume puis il posait en équilibre son cendrier en verre brun. Si mes bras flanchaient, le cendrier tombait et il me donnait des coups de pieds dans le dos ou dans la tête, me criant de garder les bras droits comme un adjudant-chef. L'agonie était insupportable et quand mes bras tremblaient à cause de la pression, il se mettait encore plus en colère. Il semblait apprécier ce genre de torture presque autant que ses jeux sexuels.

Quand ma vie réelle n'était plus supportable, je me réfugiais dans un monde imaginaire. J'imaginai parfois que j'étais Cendrillon, esclave de mon horrible beau-père, et qu'un jour ma marraine la bonne fée viendrait et que j'irais au bal où je rencontrerais le prince charmant.

Il m'emmènerait loin de chez moi et m'épouserait. Si j'arrivais à me convaincre, ne serait-ce que quelques minutes, que mon histoire aurait une fin heureuse, alors je trouvais la force de continuer.

À d'autres moments, je pensais que j'étais Jésus et que j'étais revenu sur terre pour souffrir encore afin de sauver les hommes, comme il l'avait fait dans la Bible. En donnant un sens à ma souffrance, elle devenait un peu plus facile à porter.

De nombreuses années plus tard, quand je racontai ces refuges imaginaires à un psychologue, il me dit que c'était sûrement ce qui m'avait aidée à ne pas perdre la raison, comme des radeaux de survie qui m'avaient permis de croire que tout s'arrangerait un jour et que toute cette souffrance n'était pas vaine.

Quand j'étais au collège, une fille appelée Tanya revint à l'école après en avoir été retirée car elle se faisait persécuter. Je me trouvai justement devant le bureau du directeur le matin de son retour. On m'avait surprise en train de fumer, ce qui arrivait souvent, mais le directeur n'essayait même plus de faire quoi que ce soit car il savait que mes parents m'encourageaient. Tanya était assise à côté de moi.

— Qu'est-ce que tu fais là ? lui demandai-je.

— Je suis obligée de revenir ici. J'ai pas pu m'inscrire dans les autres écoles.

À ce moment-là, plusieurs des filles qui l'avaient persécutée passèrent en faisant des bruits menaçants de succion entre leurs dents et je vis qu'elle était terrorisée.

Nous fûmes appelées en même temps dans le bureau du directeur.

— Bon, Jane, dit-il. Je vais placer Tanya dans ta classe et tu vas devoir t'occuper d'elle.

À partir de cet instant, nous devînmes inséparables.

Je sus tout de suite que nous allions devoir affronter la bande qui tyrannisait Tanya. Elle avait même peur d'aller aux toilettes parce qu'elle savait qu'elles la suivraient et l'embêteraient.

— Je peux attendre de rentrer chez moi, dit-elle.

— Non, dis-je. Tu vas aux toilettes quand tu en as envie. Je t'accompagne.

Évidemment, elles nous suivirent et commencèrent à vouloir en découdre. Je pense que mon expérience avec Sale Con m'avait rendue particulièrement sensible à la tyrannie. Je ne tolérais pas ce genre de comportement. Il y avait une autre fille, dans la classe en dessous, qui me faisait un peu pitié : elle sentait toujours l'urine et était couverte de lentes. Elle se faisait tellement embêter qu'elle avait des crises de panique. Je pris alors l'habitude de m'asseoir à côté d'elle dans le bus pour la protéger, mais je devais descendre quelques arrêts avant elle et dès que je partais, je les voyais lui sauter dessus. Je détestais avoir à la laisser avec eux tous les jours.

Enfin, la bande n'embêta plus jamais Tanya une fois que je leur fis comprendre que si elles lui causaient des problèmes, elles m'en causaient à moi aussi. Je peux affirmer sans me tromper qu'elles me craignaient un peu, car elles savaient que je venais d'une famille connue pour sa violence. Toutes les agressions que Richard et maman m'avaient fait subir se révélaient finalement utiles, pour une fois. Je pense que le fait d'être appréciée de tout le monde m'aida aussi, puisque personne n'avait de raison de s'en prendre à moi.

Tanya et moi faisons tout ensemble et elle venait tous les matins frapper à ma porte pour que nous allions à l'école toutes les deux. Il arrivait que Sale Con la malmène quand elle était chez nous, par exemple en l'attrapant par sa queue-de-cheval pour la faire tourner jusqu'à ce que ses pieds quittent le sol, ce qu'il me faisait tout le temps car il trouvait que c'était amusant. Un jour, elle arriva avec une grosse barrette dans les cheveux, dont elle était très fière et il l'arracha de sa tête, la jeta par terre et l'écrasa de son pied.

— T'es pas obligée de frapper à la porte, lui dis-je un jour après un incident de ce genre, attends-moi au coin de la rue.

— Non, répondit-elle. Je m'en fous.

Un soir, nous avons décidé d'aller à une fête foraine ensemble. Tanya vint me chercher, mais Richard m'obligea à faire une heure et demie de corvée en plus. La fête était assez loin et il m'ordonna de rentrer tôt, donc on ne passa que très peu de temps sur place. Tanya en avait vraiment marre de tout cela et elle me demanda pourquoi Richard était toujours aussi bizarre. Nous étions devenues si proches que je décidai de lui dire la vérité. Elle était la première personne à qui je me confiais depuis que j'avais tout raconté à Hayley. Elle fut naturellement choquée, mais ne fit aucune remarque stupide et j'étais contente de lui avoir fait ces confidences.

Quelques jours plus tard, maman était partie et Richard avait décidé que je devais lui rendre un service dans le salon après l'école. Il commençait tout juste à trouver son rythme quand quelqu'un frappa à la porte.

— C'est cette sale petite conne de Tanya, cria-t-il après avoir jeté un œil derrière les rideaux. Je vais me débarrasser d'elle.

Il alla dans l'entrée et je l'entendis ouvrir la porte.

— Elle est pas là, lança-t-il d'un ton agressif.

— Ah bon ? Alors où elle est ?

— Elle est partie s'acheter une brosse à dents sur la grande rue.

Il claqua la porte et revint dans le salon.

— Si tu fais ça comme il faut, me dit-il, tu pourras aller la rejoindre après.

Je retrouvai Tanya un peu plus tard assise dans le cimetière devant l'église près de la grande rue.

— Tu reviens de là-bas, hein ? demanda-t-elle en désignant la maison. Je savais que t'étais pas dans les magasins alors je me suis assise ici. Il n'a même pas eu la décence de fermer sa braguette.

J'imaginai à quel point elle avait dû se sentir mal, assise au milieu des tombes, en pensant à ce qu'il faisait à son amie.

Ma puberté commença assez tard, j'étais très maigre et assez plate et je n'eus mes premières règles qu'à quatorze ans. Je me souviens parfaitement du moment où c'est arrivé car j'étais chez papy, je nettoiais ses escaliers quand je le sentis. Je me précipitai à la maison pour voir maman et tombai sur Richard.

— Tu vas où comme ça ? demanda-t-il.

— Il faut que je parle à maman, dis-je en essayant de passer car je n'avais aucune envie de partager une chose aussi personnelle avec lui.

— De quoi tu veux lui parler ?

Je n'avais jamais le droit de m'entretenir avec ma mère à moins de lui dire de quoi il s'agissait. J'imagine qu'il était toujours inquiet que je ne dévoile notre petit secret.

— C'est des trucs de filles, répondis-je en espérant qu'il comprendrait et me laisserait passer.

— Oh, fit-il.

Non seulement il semblait avoir tout de suite compris, mais il apparut étonnamment préoccupé.

— Alors, viens par là, jeune fille, et il me poussa dans le salon avant de crier à maman de venir nous rejoindre.

Ils me firent m'allonger sur le canapé et envoyèrent les garçons chercher des oreillers pour surélever ma tête et mes jambes.

— Va lui chercher des comprimés contre les maux de ventre, dit maman et Richard se précipita à la pharmacie.

— Tu es une femme, maintenant, répétaient-ils, et ils insistèrent pour que je ne bouge pas.

Je manquai l'école plusieurs jours pendant que je continuais à « devenir une femme » et je me dis que c'était une bonne arnaque. Si j'avais su à quel point mes règles seraient horribles les mois suivants, parfois durant trois semaines avec une seule semaine d'intervalle entre les cycles, je ne me serais pas autant réjouie. Le dorlotement se dissipa assez rapidement. Mes règles jouaient finalement contre moi puisqu'elles donnaient à maman et à Richard de nouvelles raisons de me garder à la maison.

J'adorais aller à l'école parce que cela me permettait, quelques heures par jour, de faire et dire ce que je voulais sans devoir en payer les conséquences. Je me délectais de ma liberté et étais toujours le clown de la classe, reconnue des élèves autant que des professeurs pour mon rire retentissant et mon entrain.

Mon comportement ne semblait pas gêner mes professeurs, parce que contrairement à beaucoup d'autres enfants dans cette école, je n'étais jamais malpolie et toujours coopérative. Je débordais simplement de la joie d'échapper à cette maison. Tout le monde semblait m'apprécier, élèves et personnels confondus, ce qui me troubla toujours un peu. Si j'étais vraiment la créature méprisable que mon beau-père m'accusait toujours d'être, pourquoi personne d'autre ne le voyait ?

Savoir que j'étais aimée à l'école me mettait d'encore meilleure humeur quand j'y étais et il était d'autant plus difficile de retourner chez moi à la fin de la journée.

Au début, j'avais de bons résultats, il m'arrivait même d'être première de la classe, mais en grandissant, quand les devoirs à la maison devinrent inévitables, mes notes chutèrent considérablement.

Je pense que dans d'autres écoles, le manque de résultats aurait joué contre moi, mais dans un quartier comme le nôtre, les professeurs étaient déjà satisfaits d'avoir une élève joyeuse et enthousiaste dans leur classe. Ils savaient que je faisais de mon mieux, mais que j'avais des problèmes à la maison.

Je devais être différente de la plupart des enfants maltraités, ce qui explique sûrement pourquoi les autorités n'ont jamais décelé mes problèmes. D'habitude, ils surveillent les enfants renfermés qui ont du mal à s'intégrer parmi les enfants de leur âge, ou bien ils guettent les signes évidents de coups comme les bleus ou les marques suspectes.

Des années plus tard, Hayley me fit remarquer que je portais toujours des manches longues pour cacher les bleus sur mes bras, mais je ne m'en rendais pas vraiment compte à l'époque. La plupart des tortures que m'infligeait mon beau-père ne laissaient pas de marques physiques – les cicatrices étaient toutes dans ma tête – et si j'avais des bleus, je restais à la maison jusqu'à ce qu'ils disparaissent.

Sauf une fois en primaire, où mon œil devint totalement rouge et je dus aller dans le bureau du directeur pour en parler.

En arrivant, des personnes des services sociaux m'attendaient. Ils devaient savoir qu'il se passait quelque chose car mon professeur demanda :

— Est-ce que ton père t'a dit qu'il allait te tuer ?

J'ouvris la bouche pour dire « oui », mais Sale Con surgit à ce moment précis dans le bureau, il transpirait comme s'il avait couru depuis la maison. Ils avaient sûrement été obligés de l'informer qu'ils venaient me parler.

— Non, dis-je rapidement. Il dit des trucs comme ça pour plaisanter, comme tout le monde.

— Est-ce qu'il te bat ?

— Non, fut la réponse qui sortit de ma bouche, mais dans ma tête je criais « Oui !! ».

Richard leur dit tous d'aller se faire voir, me souleva de ma chaise et me ramena directement à la maison où il me flanqua une raclée pour avoir amené les services sociaux à se mêler de nos histoires de famille.

Je n'entendis plus jamais parler d'eux, ils avaient dû prendre mes réponses pour argent comptant.

Si les autorités ne pouvaient pas se douter que j'étais maltraitée et abusée sexuellement, ils savaient que mes parents étaient difficiles, violents et agressifs. Les professeurs savaient que je n'assistais pas aux cours le lundi parce que j'allais chercher les chèques de la pension. Tous les gens de notre quartier qui avaient du mal à joindre les deux bouts venaient faire la queue au même moment devant le bureau de poste. La file d'attente s'étalait parfois sur plusieurs rues.

Même en arrivant sur place à 7 h 30 du matin, on n'était pas sûr d'atteindre le guichet avant midi car il n'y avait que deux personnes pour s'occuper de tous ces gens.

Maman et Richard n'auraient jamais pu faire la queue pendant si longtemps, alors ils m'envoyaient à leur place. Je n'étais pas la seule enfant du quartier à qui l'on donnait cette responsabilité.

À chaque fois qu'il y avait un problème à la maison, qui nécessitait que maman soit absente, comme les mois qu'elle passa à l'hôpital pour ses brûlures, ou quand elle y séjourna à cause de son rein ou pour accoucher, je n'allais pas à l'école pendant des semaines. Je restais enfermée à la maison à faire des corvées pour Sale Con et je n'avais jamais le droit de rattraper les cours que j'avais manqués.

Mes professeurs savaient que je ne pourrais pas non plus faire les devoirs qu'ils me donnaient parce que mes parents estimaient que lorsque j'étais à la maison, je devais consacrer mon temps à ma famille et pas à l'école. Ils s'imaginaient sûrement que je passais la soirée à regarder la télé plutôt qu'à travailler comme une esclave et à m'occuper de mes petits frères. Ils ne m'en tinrent pas rigueur – maman leur avait annoncé

clairement que je ne ferais pas de devoirs ni d'heures de colle. Je pense qu'ils avaient déjà suffisamment de problèmes dans leur boulot pour ne pas en plus provoquer des disputes avec maman et Richard, alors ils m'encourageaient dès qu'ils le pouvaient.

Quand je réussis plusieurs épreuves du GCSE[1], ils vinrent tous me féliciter et me dire qu'ils étaient fiers de moi. J'étais surprise, car je savais que j'aurais pu faire bien mieux si j'avais pu étudier, et je leur étais reconnaissante de leur gentillesse.

Étudier était considéré comme du snobisme chez nous. Si nos parents nous surprenaient en train de lire, ils trouvaient que nous prenions un air supérieur comme si nous voulions prouver que nous étions meilleurs qu'eux, alors aucun de nous ne lisait jamais. Quand l'école leur annonça que mon frère Pete était particulièrement intelligent et devrait demander une bourse pour une école privée, Richard refusa. Il ne voulait pas que son fils aille dans « une école de pédés », mais je pense qu'il avait peur de perdre le contrôle sur Pete car cela l'entraînerait dans un environnement où il serait dépassé.

Je ne sais pas si le personnel de l'école tenta de persuader les services sociaux d'intervenir pour moi, et comme mon dossier a disparu, je ne le saurai probablement jamais, mais je sais qu'ils n'auraient pas pu agir sans courir le risque de se faire intimider ou même attaquer dans leurs propres salles de classe ou sur le chemin de l'école.

Leur cœur devait bondir dans leur poitrine quand les professeurs voyaient un nouvel élève qui portait notre nom de famille, car ils savaient que cela signifiait se faire insulter et crier dessus aux réunions parents-profs.

Si seulement j'avais su que la gentille dame de la cantine qui me demandait tous les jours comment j'allais au moment du repas était envoyée par mon père, j'aurais pu lui faire parvenir un message, lui dire que tout allait très mal et lui demander de venir me chercher.

Mais comme je n'en savais rien, je pensais juste que c'était une gentille dame et je croyais que mon père m'avait complètement abandonnée.

Tout ce que la dame de la cantine voyait, c'était une petite fille joyeuse et pleine de vie qui mangeait bien malgré sa maigreur. Elle n'avait donc aucune raison d'inquiéter mon père.

Richard devait aimer me voir dans un uniforme d'écolière. Je suppose que c'est pour ça qu'il me faisait porter ces stupides chaussures à talons quand j'étais à l'école primaire et il ne cacha plus rien de ses goûts quand je fus un peu plus grande. Quand j'étais adolescente, si maman était absente, il me faisait mettre ma tenue de sport (jupe courte, chaussettes longues et débardeur) me demandait de me faire une queue-de-cheval et de me maquiller.

Puis il s'allongeait sur le lit et se masturbait pendant que je faisais les cent pas dans la chambre, me penchais et ouvrais des tiroirs pour qu'il voie ma culotte. Pour finir, je devais grimper sur le lit et prendre le relais.

Maman et Sale Con voyaient notre éducation comme une punition dont leurs enfants devaient s'affranchir aussi tôt que possible, et bien avant que j'aie le droit d'arrêter l'école, ils me dirent que je devais aller travailler pour contribuer aux frais du foyer.

Tout commença avec les stages professionnels organisés à l'école. Quand les professeurs me demandèrent ce que je voulais faire, je leur répondis que j'aimerais travailler avec de jeunes enfants. Même si cela avait parfois été difficile, j'avais adoré m'occuper de mes frères quand ils étaient petits, en particulier Les, qui fut plus mon bébé que celui de maman.

Quand j'étais à la maison, il était toujours avec moi. Quand je sortais avec une amie ou que je montais dans ma chambre, je devais l'emmenner. Ce n'était pas de sa faute – maman et Richard ne voulaient simplement pas se donner la peine de s'en occuper eux-mêmes – mais mes amies en avaient marre qu'il nous suive partout.

Il devint pourri gâté car, ne voulant pas s'occuper de lui, maman et Richard lui laissaient faire tout ce qu'il voulait. S'il exigeait quelque chose qui m'appartenait, je devais lui donner, sinon il se mettait à crier et ils allaient toujours dans son sens. Il avait même le droit de traiter maman de « grosse salope » et Sale Con riait et l'encourageait.

Quand Les était bébé et que j'avais onze ans, c'était à moi de me lever la nuit s'il pleurait et je devais le coucher avec moi dans mon lit pour qu'il se calme. J'avais tellement peur de mal faire que les nuits où il ne pleurait pas, je me réveillais dans un état second et pensais que je l'avais perdu parce qu'il n'était pas à côté de moi. Je rampais alors par terre dans le noir tâtonnant pour le trouver avant de reprendre mes esprits et de me rappeler qu'il n'était pas là.

Un après-midi, maman et moi étions chez papy et je lui racontais que je m'étais retrouvée à quatre pattes au milieu de la nuit pour trouver Les.

— La ferme ! siffla maman et je me rendis compte que j'avais dit quelque chose que je n'aurais pas dû.

— Pourquoi est-ce qu'elle a fait ça ? demanda papy visiblement surpris.

— Oh, tu la connais, répondit maman en levant les yeux au ciel. Elle est complètement débile.

Je compris qu'elle ne voulait pas que son père sache que j'étais chargée de m'occuper de son bébé. Après ça, j'appris à me taire.

En grandissant, Les devint si capricieux qu'il était insupportable et ce sont donc Tom et Dan, les deux du milieu, qui devinrent mes frères préférés.

Sale Con n'aimait pas l'idée que je travaille avec des enfants, parce qu'il ne pourrait en tirer aucun avantage. Il voulait que je travaille dans des magasins. Si je remplissais les étagères d'un supermarché, se disait-il, j'aurais des réductions sur la nourriture pour la famille. Finalement, ils me trouvèrent un boulot dans un magasin de chaussures et insistèrent pour que je leur reverse tout mon salaire pour le logement et la nourriture, me laissant juste de quoi payer les trajets en bus et les sandwiches pour le déjeuner. J'avais l'impression d'être un enfant qui se faisait racketter son argent de poche par les caïds de l'école, sauf que ces caïds étaient mes parents.

J'aurais vraiment aimé continuer l'école et acquérir plus de qualifications, mais j'appréciais réellement mon boulot et j'aimais travailler à temps plein. Comme l'école, cela signifiait que je n'étais pas à la maison et que j'étais loin de Richard pendant quelques heures, même s'il attendait mon retour tous les soirs.

Je fus surprise de voir que je m'entendais bien avec tous les employés de la boutique. Personne n'était jamais désagréable avec moi, au contraire. Malgré la sévérité de la responsable envers les autres filles, elle semblait m'apprécier et m'emmenait avec elle à chaque fois qu'elle sortait fumer. « Jane et moi sortons fumer », annonçait-elle aux autres, et nous marchions majestueusement vers la sortie. Aucune des employées ne semblait m'en vouloir.

Le mari de la responsable s'était également pris d'affection pour moi et me demandait constamment d'aller faire du shopping avec lui quand il voulait acheter un cadeau à sa femme et avait besoin d'un avis féminin. Ils évoquèrent même la possibilité de me laisser la responsabilité d'un point de vente, avec un appartement au-dessus du magasin, mais cela ne se concrétisa pas.

Le fait que tout le monde en dehors de ma propre famille semblait m'apprécier fut certainement ce qui m'aïda à ne pas perdre espoir durant ces années. Bien que Richard parvint à m'effrayer assez pour que j'obéisse à tous ses ordres, il ne réussit jamais à me convaincre que j'étais la vile créature dont il me traitait sans cesse. Si je trouvais un jour le moyen d'échapper à ses griffes, je savais que m'attendait un monde rempli de personnes gentilles avec qui je pourrais m'amuser. Je n'arrivais simplement pas à trouver la porte de sortie.

Malgré toutes les choses qu'il me faisait, Richard semblait encore nourrir des fantasmes à mon sujet. Quand j'avais environ seize ans, je rentraï un soir du boulot alors qu'il faisait encore jour.

Maman avait emmené les garçons à leur cours de boxe. Comme d'habitude, et Richard me dit tout de suite d'aller prendre un bain pour que l'eau soit encore chaude pour les garçons.

Je montai les escaliers le cœur lourd, supposant qu'il se servirait de cette excuse pour venir dans la salle de bain abuser de moi. Je ne pouvais rien faire pour y échapper car il avait retiré le verrou de la porte en expliquant qu'il ne voulait aucune porte verrouillée dans cette maison, ce qui était quelque peu ironique en voyant sa remise et toutes les autres portes extérieures. Mais la possibilité de verrouiller une porte impliquait que nous aurions pu lui échapper ne serait-ce que quelques minutes et il n'aurait jamais toléré cela.

En me déshabillant j'eus le sentiment étrange qu'une chose inquiétante allait se passer. Je rentraï vite dans la baignoire et essayais de me couvrir car j'avais l'impression d'être observée. Je n'arrivais pas à savoir s'il y avait un trou dans la porte à l'endroit du verrou. Je me dépêchai de me laver, sortis du bain en vitesse ouvris brusquement la porte afin de vérifier si j'avais tout imaginé. Je ne pus retenir mon cri quand je faillis trébucher sur Richard, à genoux dans le couloir, son pantalon et son caleçon autour des chevilles qui tenait son pénis dans la main. Je refermai immédiatement la porte et l'entendis se rhabiller rapidement.

Quand je fus certaine qu'il était parti dans sa chambre, je me séchai aussi vite que possible et allai m'habiller dans la mienne. Il ne me parla jamais de cet incident, ce qui était étrange car Richard ne se gênait jamais pour me raconter ses désirs obscènes.

En général, il faisait en sorte que tout ait l'air d'une blague. Parfois, quand je faisais la vaisselle dans la cuisine, il se faufilait derrière moi et me mettait un sac en plastique sur la tête ou recouvrait mon visage de film alimentaire. Il riait et je ne pouvais pas me défendre ni dire que j'avais mal ou peur sous peine de recevoir des coups à cause de « ma mauvaise humeur ».

Les premières fois, mon instinct me poussa à essayer de retirer le sac de ma bouche, comme j'avais essayé de me dégager des oreillers qu'il pressait sur mon visage, ou bien je tentais de percer un trou dans le plastique pour avoir un peu d'air, mais cela le rendait furieux alors je changeai de tactique, comme avec les oreillers, et restais immobile tout en continuant à faire la vaisselle comme si de rien n'était, luttant de toutes mes forces contre l'envie de paniquer. J'espérais ainsi qu'il se lasserait, mais il se mettait encore plus en colère parce que je ne jouais pas le jeu. Je ne sais pas quelle réaction il attendait de moi. Je pense en fait qu'il aurait toujours trouvé à redire.

Sa mère avait déménagé et vivait à sept heures de route de chez nous. De temps en temps, il annonçait sans prévenir qu'il m'emmenait passer quelques jours chez elle, se servant toujours de l'excuse de sa « mauvaise jambe ». Je redoutais de me retrouver seule avec lui pendant plusieurs jours d'affilée, car je savais que mes grands-parents ne suspecteraient jamais rien et n'auraient de toute façon rien pu faire pour me protéger.

Mamie avait déménagé pour se rapprocher de sa sœur qui vivait dans un village pour retraités, ce qui signifie qu'elle passait le plus clair de son temps chez sa sœur à boire du thé pendant notre séjour. Papi n'était plus en état de remarquer quoi que ce soit, il avait atteint le stade où il rangeait ses chaussures dans le frigo et garnissait ses sandwichs de sachets de thé. C'était un gentil vieillard qui avait travaillé d'arrache-pied tous les jours de sa vie en tant que menuisier d'art. Je ne l'entendis jamais jurer, ce qui le mettait à part du reste de la famille. Le jour où il prit sa retraite, il perdit un peu la tête. Je pense que son boulot lui avait donné un moyen d'échapper à la réalité de son mariage.

Leur maison se trouvait dans un petit hameau composé de seulement dix résidences et une épicerie. Je me souviens que les voisins d'en face avaient un énorme phoque qu'ils gardaient dans un bassin. Ils l'avaient sauvé bébé après qu'il s'était échoué durant un orage et s'étaient occupés de lui depuis. Durant l'un de nos séjours, il neigea et je me retrouvai coincée dans la maison avec Richard pendant une semaine, et il se comporta comme si nous étions un couple.

Mamie n'était pas gentille avec moi quand j'étais enfant, mais elle s'adoucit quand j'avais environ seize ans. Elle venait d'apprendre qu'elle avait un cancer et elle me demanda un jour de m'approcher et me dit qu'elle était désolée de la façon dont elle m'avait traitée et qu'elle m'aimait beaucoup. Cette confiance m'émut aux larmes, et elle mourut peu de temps après.

Richard avait également une sœur, aussi agressive que lui. Maman me raconta une fois qu'elle était allée au pub avec elle et que ma tante avait flanqué son pied sur le bar et demandé à un inconnu s'il aimait ses « putains de bottes ». C'était une des rares personnes qui osait affronter Richard, frappant aussi fort que lui. Une fois, elle l'attaqua avec un talon aiguille.

La veille de notre départ pour un nouveau séjour chez mamie, je me retrouvai seule dans la cuisine avec lui. Maman était chez les voisins avec Les et mes autres frères regardaient la télé dans le salon. Richard commença à me dire tout ce qu'il allait me faire sur la route et pendant notre séjour.

C'était comme s'il croyait que cela me réjouissait et m'excitait autant que lui. Je sentis la colère monter en moi et j'avais dans la tête une chanson que j'avais entendue dans une série télé, *Just say no*. Les paroles de cette chanson avaient tourné dans ma tête pendant des années et, sans que je sache pourquoi, quand Richard me demanda si j'étais impatiente de faire toutes ces choses, je répondis « Non ».

Je compris tout de suite que j'avais commis une grave erreur. Il pressa son front contre le mien, ses yeux froids et pleins de rage fixés sur les miens et je sentais son souffle sur mon visage.

— Quoi ?

Je ne sais pas pourquoi, mais je répétais « Non ». J'avais l'impression que quelques minuscules étincelles de courage avaient enfin allumé une flamme au fond de mon esprit.

Son poing surgit de nulle part et cogna ma tête contre les carreaux du mur derrière moi. Je me mis à pleurer et essayai de m'excuser, mais je l'avais mis dans une telle rage qu'il était impossible de le calmer. Perdu dans un nuage de colère, il me cogna encore et encore, puis il m'attrapa par les cheveux et me traîna au milieu de la pièce et me donna des coups de pieds qui me firent littéralement décoller jusque dans l'entrée et enfin dans le salon où se trouvaient mes frères. Quand j'atterris, il arriva sur moi et continua à me donner des coups de pieds tout en criant que j'étais une « salope ingrate ». Mes petits frères criaient depuis le canapé pour qu'il arrête, lui disant qu'il allait me tuer, mais aucun d'eux n'osa bouger, de peur qu'il se défoule sur eux.

Soudain, on entendit la clé de maman tourner dans la serrure.

— Debout ! Et rends-toi présentable, m'ordonna-t-il.

Je me relevai et tentai de remettre mes vêtements et mes cheveux en place pendant qu'il criait aux garçons de se taire. Il y avait des mèches entières de mes cheveux sur la moquette blanche et mon visage était tout enflé à cause des coups. Quand maman entra, je me redressai. Les garçons étaient muets, pâles et tremblaient de tout leur corps.

Elle avait dû entendre les cris depuis la maison des voisins et le jardin, mais elle était aussi terrorisée que les garçons à l'idée que Richard ne s'en prenne à elle.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? me demanda-t-elle, visiblement irritée que j'aie encore créé des problèmes.

— J'ai un truc dans l'œil, répondis-je.

C'était une phrase que j'utilisais souvent pour expliquer mes larmes.

Comme toujours, maman se contenta de cette excuse et ne voulut pas en savoir plus.

Richard exigeait d'avoir un contrôle absolu sur tous mes faits et gestes et je fus donc surprise de voir qu'il était très impatient que je me trouve un petit copain et que je commence à avoir des rapports sexuels. Il me fit même prescrire la pilule avant que je n'arrête l'école. Le fait que mes règles soient si douloureuses et longues lui donnait une parfaite excuse.

Un jour, il suggéra même qu'une amie et moi allions passer quelques jours à Southend dans le mobile-home de mon oncle avec des garçons. Finalement, ceux-ci ne purent pas se libérer de leur boulot, mais je partis quand même avec mon amie et nous rencontrâmes quelques garçons sur place. On passa de très bonnes vacances, entachées cependant par un petit incident survenu lorsque l'un des garçons, qui s'amusait à jongler avec un gros caillou, se laissa distraire au moment où je lui demandai d'arrêter et ne le rattrapa pas. Le caillou traversa la fenêtre devant laquelle il se trouvait et la vitre vola en éclats. Je devins hystérique en imaginant la punition que me vaudrait cette bêtise et j'obligeai ce pauvre garçon à faire venir un vitrier d'urgence pour la remplacer, bien que ce fût un jour férié.

Je passai de très bonnes vacances, mais j'étais troublée qu'on m'ait soudain laissé tant de liberté. J'avais l'espoir que ma situation s'améliore enfin.

De retour chez moi, un des garçons que nous avions rencontrés m'envoya une lettre d'amour. Richard intercepta mon courrier comme d'habitude et la lut devant toute la famille. Je dus rester assise à l'écouter m'humilier, pleurant toutes les larmes de mon corps. Je compris que j'étais loin d'être libre.

Nick avait un an de plus que moi et habitait dans notre rue. Il avait déjà quitté l'école pour travailler dans une entreprise du bâtiment et je le trouvais parfait. Toutes les filles de mon école rêvaient de sortir avec lui. Hayley et moi aimions le regarder passer devant chez nous, cachées derrière nos rideaux, et imaginer qu'il nous invite à sortir. Je ne lui aurais jamais avoué ce que je ressentais parce que j'aurais eu trop honte et aussi parce que je ne voulais pas que mon beau-père sache que quelqu'un me plaisait au cas où il déciderait de le persécuter.

Un après-midi, je vis en rentrant de l'école que le salon était en phase de rénovation car les fenêtres étaient recouvertes d'un produit opaque pour pallier l'absence de rideaux. Quand j'entrai, Richard me salua particulièrement gaiement. Il était toujours de bonne humeur quand il faisait ce genre de travaux.

Les fenêtres étaient ouvertes à cause de l'odeur de peinture et me laissèrent entrevoir Nick descendre la rue pour rentrer chez lui. Richard l'aperçut aussi et dut remarquer mon expression car il commença à chanter, « Y'a de l'amour dans l'air ! Janey est amoureuse de Nick. »

Nick l'entendit. J'aurais voulu me terrer dans un trou de souris. Puis Richard l'interpella comme un gamin stupide :

— Eh ! Nick ! Janey est amoureuse de toi !

Il écrivit même cette phrase sur les fenêtres pour que tout le monde, y compris Nick, puisse le voir. J'étais obligée de rire avec lui de ses inepties sous peine de représailles, mais en réalité, j'étais morte de honte.

Richard n'était pas près de lâcher le morceau. À chaque fois que Nick passait devant chez nous, il l'interpellait encore, jusqu'à ce qu'il finisse par le faire sourire et l'invite à prendre le thé. Les visites de Nick se firent régulières et on commença à sortir ensemble. Même si j'en avais beaucoup voulu à Richard, je devais admettre que les choses tournaient plutôt bien pour moi, car Nick me plaisait depuis longtemps et je n'aurais jamais eu le courage d'aller lui parler.

J'espérai que cette nouvelle situation marquerait la fin des abus sexuels. Puisque Richard m'avait présenté quelqu'un, peut-être allait-il me laisser tranquille. Peut-être que maintenant que je n'étais plus une enfant, je ne l'intéressais plus vraiment et qu'il me libérerait de sa tyrannie.

Je ne sais pas pourquoi je me fis autant d'illusions. J'avais déjà espéré tant de fois que Richard change. J'avais d'abord pensé qu'il arrêterait à l'arrivée de la puberté, puis à chaque anniversaire j'avais fait le vœu qu'il se désintéresse de moi, mais mes espoirs furent toujours déçus. Je lui avais demandé plusieurs fois si nous pouvions arrêter « ses jeux » et il acceptait, à condition que je lui rende « un dernier service ». Je me pliais à ses exigences les plus infâmes, pensant acheter ma liberté, mais le lendemain, il trouvait toujours une bonne excuse pour recommencer.

Parfois, je me servais de mes règles pour échapper à ses sévices, il m'arrivait même de mentir sur les dates, mais il trouva encore un moyen de retourner cela contre moi.

— Espèce de sale petite conne, m'avait-il crié un jour en redescendant de la salle de bains. T'as laissé tes putains de serviettes toutes dégueulasses dans les toilettes, il a fallu que je les mette à la poubelle.

Je savais qu'il mentait parce que je n'avais pas mes règles, et je savais aussi que maman ne les avait pas non plus, mais je ne pouvais rien dire, ou je révélerais ma supercherie. Je crois qu'il aimait juste me parler de façon dégradante. Mais cette fois, j'avais un petit copain, les choses allaient forcément changer. Il ne voudrait quand même pas me partager, si ?

Dès que je vis que Richard me permettait d'avoir cette relation, je passai autant de temps que possible chez Nick. Sa famille était adorable. Sa mère avait vraiment l'air de me trouver assez bien pour son fils. Elle m'achetait des bijoux en or et accrocha même une photo de Nick et moi au mur.

— J'ai toujours espéré que tu sortiras avec Nick, me répétait-elle souvent.

Je me sentais spéciale et aimée.

Un jour, Nick m'emmena à Londres pour faire un tour dans les bus pour touristes. J'étais tombée complètement amoureuse et croyais avoir enfin trouvé la porte de sortie à ma terrible vie.

Même si Sale Con nous encourageait à être tout le temps ensemble, il lançait des avertissements à Nick du ton ambigu qu'il utilisait souvent.

— Si tu lui fais du mal, je t'arrache la bite !

Comme toujours, il était impossible de savoir s'il était sérieux ou s'il plaisantait.

Son attitude me troublait, mais j'étais heureuse. Pour la première fois de ma vie, je me sentais vraiment aimée et j'avais l'impression de faire partie d'une famille aimante. Je savais que Nick ne ferait jamais rien pour me blesser et il ne me bousculait pas pour le sexe.

Le seul inconvénient était que Sale Con exigeait que je lui rende beaucoup plus de services pour tout le temps qu'il me laissait passer chez Nick, et je me sentais sale avant même d'avoir commencé.

Il disait à maman qu'il me payait pour couper l'herbe ou laver la voiture. Je me rendis compte qu'il achetait mes faveurs en échange de ma liberté. J'étais presque devenue sa prostituée privée en plus de son esclave, et je le détestais de m'abaisser à de telles pratiques. Mais au moins, tant que j'avais Nick, j'avais une chance d'être enfin libre un jour. J'étais amoureuse pour la première fois, et c'était fantastique.

J'aurais dû savoir que ce ne serait pas aussi simple. Sale Con ne tarda pas à changer les règles du jeu encore une fois et se mit à jalouser tout le temps que je passais chez Nick. Il commença à inventer des excuses pour que je n'y aille plus et pour que Nick ne vienne pas chez nous.

— Ce garçon te prend pour une conne, me dit-il un jour. Il faut que tu le largues. Vas-y maintenant et reviens tout de suite après.

Je compris au son de sa voix qu'il avait pris sa décision. Et quand il avait décidé quelque chose, il n'y avait rien à faire. Je devais mettre un terme à la meilleure relation que j'avais jamais eue et je ne pourrai même pas expliquer à Nick mes raisons, car il voudrait aller en parler à Richard, ce qui le rendrait furieux et me vaudrait une raclée. Comme Nick n'allait pas au collège et que nos chemins ne se croisaient jamais durant la journée, je n'aurai jamais la chance de le voir seul afin de lui donner une explication.

J'étais dévastée, mais je savais que je n'avais pas le choix. Richard avait simplement voulu me faire miroiter une vie de liberté et, à présent, il m'arrachait tout, uniquement pour me montrer qu'il en avait le pouvoir.

— Allez, vas-y, va lui dire, m'ordonna-t-il d'un ton brusque.

Je savais que Nick était aussi très amoureux de moi. En plus des cadeaux de sa mère, il m'avait offert des colliers en or, notamment un pendentif dans lequel il avait glissé une photo de nous que je chérissais plus que tout. Richard me dit de tout leur rendre.

— Malmène-le, m'avait-il lancé quand je m'apprêtais à sortir. Faut qu'il en bave de t'avoir traitée comme ça.

C'était au-dessus de mes forces, mais je ne pouvais pas être trop douce non plus car il fallait en finir au plus vite, avant que Richard ne vienne s'en mêler parce que ça prenait trop de temps à son goût.

Je traînai des pieds jusque chez Nick, j'avais l'impression que mon univers entier s'écroulait. Je savais que je ne pourrais pas expliquer pourquoi je mettais un terme à une relation qui se passait aussi bien.

Nick vit tout de suite que ça n'allait pas, mais il n'aurait jamais pu se douter que j'étais sur le point de le quitter. J'avais envie de crier et de pleurer, de lui dire à quel point je l'aimais, mais au lieu de ça, je devais lui dire que tout était fini. Il fallait que je me retienne de pleurer sinon mes yeux seraient gonflés quand je rentrerai à la maison et que je serais punie parce que j'étais triste. Nick dut penser que j'étais une horrible garce de le quitter sans verser une seule larme. Mais si je lui avais dit que Richard m'avait donné cet ordre, il aurait voulu aller régler ça avec lui et cela aurait forcément dégénéré. Nick n'aurait jamais pu faire changer Richard d'avis, ce n'était qu'un adolescent.

Après lui avoir rendu mes cadeaux, je retournai à la maison, hantée par l'idée que l'on m'avait privée de mon unique chance d'être aimée et heureuse. Je ne pus même pas pleurer en rentrant parce que Richard m'aurait frappée s'il m'avait surprise.

Je dus rester avec lui, totalement désespérée, et acquiescer pendant qu'il énumérait les raisons débiles qui justifiaient cette rupture. Il ne me restait plus la moindre lueur d'espoir de m'échapper. J'étais revenue à mon point de départ.

Quand j'eus seize ans et commençai à travailler à plein-temps au magasin de chaussures, j'espérai encore une fois que les choses s'arrangeraient et que j'aurais un peu plus de liberté. J'avais sporadiquement le droit de sortir le soir avec mes amis, mais comparé à tous les jeunes de mon âge, j'étais encore prisonnière.

Un soir, j'eus la permission d'aller à une fête, organisée par MTV à la maison des jeunes pour collecter de l'argent. Là-bas, je rencontrai un certain Joe. Il était très décontracté, sûrement à cause de tous les joints qu'il fumait. Il était du genre rebelle et ne collait pas vraiment à l'image du

petit copain parfait, mais j'appréciais le fait qu'il se détache des autres garçons de mon âge qui ne couraient qu'après le sexe. Ceux-là étaient du style à crier « Fais voir tes nichons ! » à des filles qui passaient dans la rue, et j'avais assez de créatures de cette espèce à la maison. L'idée d'avoir un rapport sexuel me terrifiait après tout ce que j'avais subi et j'étais contente d'avoir trouvé quelqu'un de compréhensif et patient, un peu comme Nick.

Je sortis avec Joe environ trois mois avant de me décider à sauter le pas, et ce fut agréable – enfin, autant qu'une première fois puisse l'être pour une fille. En trois mois, je m'étais entichée de lui et de sa gentillesse. Je pense qu'à cette époque, je serais restée avec n'importe qui, pourvu qu'il soit gentil.

Malgré l'inaptitude de Joe à être un petit copain, Richard retrouva ses habitudes permissives et me laissait sortir presque tous les soirs.

J'avais même le droit de rester chez Joe quand je le voulais. Les règles semblaient à nouveau assouplies, mais j'étais consciente que Richard pouvait les raffermir à tout moment.

Une fois, Richard invita Joe à nous accompagner chez ma grand-mère. J'étais ravie car je pensais que Richard ne pourrait pas m'isoler pour abuser de moi, même si j'étais nerveuse en pensant au genre d'humiliations qu'il nous réservait. Il nous avertit que Joe et moi dormirions dans des chambres séparées, mais une fois sur place, je me rendis compte que nous allions tous dormir dans le salon, Richard sur le canapé et Joe et moi par terre. Je m'assurai que Joe soit du côté du canapé.

— Je vais pas dormir à côté de lui, avait plaisanté Richard. Changez de place.

Puisque je ne pouvais donner aucune explication valable à Joe, je pris la place à côté du canapé. Une fois que Joe fut endormi, les mains de Richard se glissèrent sous mes couvertures et il commença à me toucher. J'étais morte de honte.

Malgré son apparente amabilité, Richard prenait un malin plaisir à humilier Joe de façon puérile, comme en mettant des laxatifs dans son verre ou en l'envoyant à l'épicerie et en m'obligeant à monter dans sa Cortina pour partir avant que Joe ne revienne. Nous restions absents des heures, pendant lesquelles il me forçait à le masturber dans sa voiture. Quand on rentrait, je devais mentir sur l'endroit où nous étions allés. Joe prenait tout cela avec humour et beaucoup de patience, mais je crois que sa situation familiale n'était pas brillante non plus et comme il était jeune, il n'était pas en mesure de protester. C'était un garçon très facile à vivre et personne ne voulait se disputer avec Richard si ce n'était pas nécessaire.

Joe avait mentionné un jour qu'il aimerait bien se faire tatouer.

— Il est temps que tu te fasses faire ce tatouage, dit Sale Con un jour où il nous avait emmenés passer la journée au bord de la mer.

Richard se fit tatouer des hirondelles sur la main. Il avait déjà le nom de maman écrit dans le cou. On trouvait cela normal dans notre famille. Maman avait aussi quelques tatouages sur les bras. Joe choisit de se faire faire un aigle dans le dos.

Par la suite, Richard ne cessa de me demander si Joe et moi avions déjà fait l'amour. Il posait la question sur le ton de la taquinerie, mais je craignais le piège et ne disais rien. De plus, je ne voulais pas parler de choses aussi personnelles avec lui. Je ne voulais pas qu'il croie que j'avais fait ce genre de choses et y avais pris du plaisir.

Puis un jour, il me fit tomber sur le sol de la cuisine, me serrant la gorge d'une main et me giflant violemment de l'autre – il arriva tout de même à convaincre maman que ce n'était qu'un jeu – et réussit à m'arracher des aveux. Une partie de moi s'accrochait à l'espoir qu'il arrêterait d'abuser de moi s'il savait que j'avais des relations sexuelles avec quelqu'un, mais le reste de mon être n'avait simplement plus l'énergie de mentir.

— Oui, admis-je, on a fait l'amour.

Je ne réussis pas à cerner l'effet que produisit sur lui ma révélation. Allait-il me frapper parce que j'étais une traînée ? Serait-il jaloux ou tournerait-il cela en blague ? Allait-il enfin me laisser tranquille ? Se servirait-il de cela pour frapper Joe ?

Je me préparai à une explosion de rage, mais elle ne vint pas. Ma confession ne provoqua finalement pas une de ses crises, mais elle eut un effet dramatique sur son attitude envers moi.

Durant toutes ces années pendant lesquelles mon beau-père avait abusé de moi, il avait toujours fait attention de ne pas me pénétrer. Je n'avais jamais cherché à savoir pourquoi, c'était simplement comme ça et j'en étais soulagée. L'idée ne me traversa jamais l'esprit que si j'avais dit à quelqu'un ce qu'il me faisait, il aurait été extrêmement difficile de prouver quoi que ce soit, mais s'il m'avait pénétré alors que j'étais vierge, cela aurait laissé des marques. J'avais supposé qu'il prenait suffisamment de plaisir avec tout le reste et qu'il réservait la pénétration à ma mère. Je les avais surpris dans leur chambre un jour. Elle était dos à lui et m'avait regardé comme si elle dormait ou faisait semblant de l'être pendant qu'il la baisait.

Cette scène m'avait donné la nausée. Tous les dimanches après-midi, quand j'étais petite, ils montaient dans leur chambre et me laissaient m'occuper de mes petits frères jusqu'à ce qu'ils reviennent. Ils restaient là-haut des heures, mais c'était impossible de faire taire des petits garçons si longtemps et Richard redescendait souvent pour me punir d'avoir failli à ma mission.

Ainsi, dès qu'il sut que j'avais eu des rapports avec Joe, il m'annonça que la prochaine fois que nous serions seuls, nous le ferions aussi.

— Maintenant que tu l'as fait avec lui, dit-il, ce sera pas bien différent avec moi.

Je me contentai de hocher la tête alors qu'une horrible sensation de terreur me parcourut. Je n'arrivais pas à croire que juste quand je pensais que la situation allait s'améliorer, elle était en fait sur le point d'empirer dramatiquement. Malgré tout ce qu'il m'avait déjà fait subir, ceci semblait beaucoup plus intime et abominable, encore pire que le baiser avec la langue. J'avais toujours réussi à enlever son odeur de ma peau, mais je ne pourrai jamais effacer cela. À partir de ce jour, il me viola régulièrement.

Richard m'ordonna également de quitter Joe, comme j'avais dû quitter Nick. Je sentis mon cœur se briser encore une fois en pensant que j'allais devoir annoncer la nouvelle au pauvre Joe. Il avait l'habitude de me rejoindre après le boulot, et il faudrait donc que je lui annonce notre rupture dans le bus, au milieu de tous les autres passagers qui pourraient entendre notre conversation. Le bus était toujours plein, mais je ne pouvais me permettre de le rater et d'être en retard chez moi. Je lui dis que j'étais obligée de rompre et on resta assis, nos têtes appuyées l'une contre l'autre, et on passa les quarante minutes du trajet à pleurer. Les gens nous regardaient comme si nous étions fous. Quand je rentrai, j'annonçai à mon beau-père que j'avais fait ce qu'il m'avait demandé et parvins à ne pas pleurer devant lui, mais les mois qui suivirent, dès que je me retrouvais seule, je laissais les sanglots éclater.

Soudain impatient d'obtenir ce qu'il voulait, Richard commença à échafauder un plan pour la nouvelle étape de notre relation et dit à maman que nous allions chercher des pièces pour la voiture. Lorsqu'on sortit de la maison, j'eus l'impression que mon estomac était rempli de glaçons. Pendant toutes les années où il m'avait torturée et avait abusé de moi, je m'étais toujours raccrochée au fait que j'avais de la chance qu'il ne soit jamais allé jusque-là. Mais à présent, il allait franchir cette limite.

— Si tu fais ça comme il faut, me dit-il en montant dans la voiture, tu pourras sortir ce soir.

Il me dit aussi que ce serait la dernière chose que j'aurais à faire pour lui, mais je savais qu'il mentait comme il m'avait menti tant de fois auparavant. Il trouvait toujours une nouvelle raison pour recommencer. Enfant, j'aurais pu le croire, mais il ne pouvait plus me tromper à présent.

Malgré tout, comme il était gentil et voulait vraiment que je coopère, je sentis que j'avais un minimum de contrôle sur la situation, plus que je n'en avais jamais eu dans le passé. Je pensais pouvoir obtenir au moins une concession.

— Tu voudrais bien utiliser un préservatif, s'il te plaît ? demandai-je.

Je ne pouvais supporter l'idée qu'il serait en moi et laisserait en plus une partie de lui.

— On n'a pas besoin de ça. Tu prends la pilule.

— Oh, s'il te plaît, le suppliai-je. La pilule n'est pas sûre à 100 %.

— Bon, d'accord.

On s'arrêta dans une station essence pour en acheter. J'avais l'impression d'être sur le chemin de mon exécution.

C'était le milieu de l'après-midi. Il nous emmena sur les routes de campagne à la recherche d'un lieu isolé. Il trouva un parking reclus sur lequel des voitures étaient stationnées, avec des passagers à l'intérieur.

— On va attendre qu'ils s'en aillent, me dit-il.

Et il m'obligea à l'embrasser et à le toucher en attendant. Si un passant nous avait surpris, nous aurions eu l'air d'un couple en train de flirter – une adolescente de seize ans avec un homme de trente ans, ce n'était pas inhabituel – et je détestais l'idée que quelqu'un puisse croire que j'avais choisi d'être là.

Environ dix minutes plus tard, les autres voitures étaient toujours là et quelques passants se promenaient avec leur chien pour admirer la vue. Je commençais à espérer échapper à mon triste sort, au moins pour cette fois.

Mais maintenant que Richard était excité, il y avait très peu de chance qu'il veuille rentrer sans avoir eu ce qu'il avait attendu toute la journée. Et puis il ne tint plus. Il allait le faire, qu'on puisse nous voir ou pas.

— Allonge ton siège. Relève ta jupe et enlève ta culotte.

Il grimpa de mon côté de la voiture. Il baissa son pantalon et son caleçon, mit le préservatif et me pénétra pour la première fois. Malgré toutes ces années d'abus et d'humiliation, ceci semblait bien pire. Je ne pus me retenir de pleurer, même quand il m'ordonna de la fermer. L'odeur de son souffle sur mon visage me rendait malade et ses baisers incessants me donnaient envie de vomir. Je n'étais pas sûre que c'était vraiment un viol, car il m'avait prévenue de ce qu'il ferait et je n'avais pas tenté de l'arrêter, mais je me sentis violée. C'était comme s'il avait passé ces douze dernières années à me préparer pour ce jour.

Cette année-là, ma mère décrocha un job comme secrétaire au club de boxe où étaient inscrits mes petits frères. Cela signifiait que trois soirs par semaine, j'étais seule à la maison avec Richard. Quand je rentrais du boulot à sept heures, les lumières étaient éteintes pour que je ne voie pas où il était, mais il était toujours là, il m'attendait dans le noir et m'appelait pour avoir un rapport sexuel. Je tentai de le dégoûter en ne me lavant pas correctement, mais ça ne le dérangeait même pas. Si j'étais ne serait-ce qu'une minute en retard, il jetait mon dîner à la poubelle et je devais aller me coucher la faim au ventre, mais je devais quand même me plier à ses exigences, ces actes qu'il avait passé la journée à imaginer. Plus les années passaient, plus il me traitait comme son esclave sexuelle. Je ne voyais plus aucun moyen de lui échapper à présent.

Après Joe, il y eut Paul. Je le rencontrai à une fête juste avant mes dix-sept ans. Il me raccompagna chez moi mais je ne le laissai pas m'embrasser, même si j'avais très envie de le revoir. Il devait en avoir envie aussi car il ne se laissa pas refroidir par mon refus initial. Il avait quatre ans de plus que moi et, comme avec Joe, j'attendis environ trois mois avant de coucher avec lui.

Richard, qui devait certainement savourer l'opportunité de recommencer son jeu du chat et de la souris, encouragea notre relation et permettait même à Paul de monter dans ma chambre quand il venait à la maison. Paul était du genre accommodant, ce que Richard adorait car il pouvait lui faire faire tout ce qu'il voulait.

Comme à chaque fois, il était impossible de prédire les réactions de Richard. Un jour il accueillait Paul chez nous à bras ouverts et le traitait comme un ami, le lendemain, il me disait de m'en débarrasser et se mettait en colère s'il frappait à la porte. Quand Paul venait et qu'il n'avait pas envie de le voir, Richard me le faisait payer, mais cela me causait aussi des problèmes avec Paul, qui ne savait jamais si j'allais l'accueillir avec le sourire ou l'envoyer balader sans aucune explication. Le fait que Richard nous laisse dormir ensemble semblait cependant marquer un certain progrès. Je commençais à bénéficier de quelques privilèges d'adulte.

Un matin, alors que Paul et moi dormions toujours, Sale Con surgit dans ma chambre et farfouilla dans mes affaires, visiblement à la recherche de quelque chose.

— Elles sont où ? demanda-t-il.

— Quoi ? balbutiai-je encore à moitié endormie.

— Tes pilules.

— Quelles pilules ?

— Ben, /a pilule !

— Là, pourquoi ? dis-je en désignant ma coiffeuse d'un signe de tête.

— Parce que je vais les balancer dans les chiottes, dit-il en les attrapant et en se dirigeant vers la salle de bains. Il est temps que vous me donniez un petit enfant.

On l'entendit aller dans la salle de bains et tirer la chasse d'eau. Mes pensées se bousculaient dans ma tête, j'essayais de savoir ce que cela signifiait et si c'était un nouveau piège ou une éventuelle issue pour nous. Richard ne faisait jamais rien sans raison et s'il voulait que nous ayons un bébé, ce n'était pas parce qu'il pensait que cela nous rendrait heureux. Il y trouverait forcément son compte quelque part, mais je n'arrivais pas à comprendre comment.

Pendant quelque temps, je fis croire que je ne voulais pas avoir un bébé tout de suite, car je savais que si Richard pensait me faire plaisir, il pourrait changer de tactique, mais j'étais secrètement très heureuse à l'idée d'avoir un enfant avec Paul et ce dernier ne semblait pas non plus réfractaire à cette éventualité. J'étais très amoureuse et rêvais depuis un moment de fonder une famille avec lui.

Après y avoir bien réfléchi, je décidai qu'avoir un enfant me permettrait de partir de la maison et de m'installer avec Paul. Finalement, pensai-je, Richard m'offrait un moyen de lui échapper.

Comme toujours, je tentai de voir le côté positif. Si je tombais enceinte, Richard me laisserait peut-être enfin tranquille. Il ne voudrait certainement pas avoir de relation sexuelle avec une femme enceinte d'un autre homme. J'espérais que ce serait la fin de mon cauchemar, qu'il s'était enfin lassé de moi et voulait me laisser partir pour mener ma propre vie.

Paul aussi était enthousiaste, car cela signifiait que nous aurions notre propre foyer et que nous pourrions donc échapper aux caprices tyranniques de Richard. Bien qu'il ne sût rien de ce que Richard me faisait subir en secret, il savait que c'était un homme déplaisant, imprévisible et manipulateur ; il supportait cette situation uniquement pour être avec moi et faisait de son mieux pour garder profil bas.

Les trois mois qui suivirent, Paul et moi essayâmes de faire un bébé, alors que Richard prenait soin de toujours utiliser un préservatif avec moi. Les deux premiers mois ne donnèrent aucun résultat, mais le troisième, mes règles n'arrivèrent pas.

Je fis un test qui se révéla positif. J'étais vraiment folle de joie à l'idée d'être enceinte. Maman et Richard semblaient aussi heureux que moi, ce qui me troubla un peu, mais je décidai de profiter de leur bonne humeur tant qu'elle durerait. Peut-être qu'une fois que je serai mère tout changerait et qu'ils me traiteraient comme leur égale.

Avoir accompli une tâche qu'il m'avait confiée ne signifiait pas que j'étais relevée de mes fonctions habituelles envers Richard.

— Maintenant que t'es enceinte, on n'a plus besoin de préservatif, m'annonça-t-il dès qu'on se retrouva seuls.

Mon cœur se serra. Comment avais-je pu croire que les choses allaient s'améliorer ? Il avait trouvé un moyen d'empirer encore une fois la situation.

J'étais tellement confuse que je me convainquis même que si j'avais des rapports sexuels avec Richard pendant ma grossesse, la moitié des gênes du bébé pourraient être les siens. Je pense qu'au fond de moi je savais que ce n'était pas possible, mais c'est ce que je ressentais. Je le suppliai de continuer à utiliser des préservatifs ou de se retirer avant d'éjaculer, mais il ne voulut rien entendre. J'avais l'impression qu'il me soumettait à l'humiliation ultime. À un moment de ma vie où j'aurais dû nager dans le bonheur, il réussit à me rendre plus suicidaire que jamais.

J'avais toujours plus ou moins envisagé de me suicider, même quand j'étais enfant. Presque tous les jours, quand je rentrais de l'école avec Hayley, je m'arrêtais sur un pont qui surplombait le parc, un lieu de prédilection pour tous les drogués du coin, et ressentais l'envie de sauter plutôt que de rentrer et vivre une nouvelle nuit d'enfer. À présent, l'idée de mettre un terme à toute cette souffrance, ce chagrin et ces humiliations était de plus en plus séduisante.

Tout au long de ma grossesse, alors que je prenais du poids et devenais moins attirante, je ne cessais de penser que Richard ne voudrait bientôt plus avoir de rapports sexuels, mais il n'en fut rien.

Quand mon ventre devint trop gros pour qu'il puisse s'allonger sur moi, il me fit asseoir dans un fauteuil, les fesses au bord du coussin et il s'agenouillait sur le sol devant moi pour obtenir ce qu'il voulait.

Richard harcela Paul jusqu'à ce qu'il emménage avec nous, même si ce dernier le détestait, puis entreprit de se faire de l'argent sur son dos, en lui facturant un loyer, ainsi que des charges pour la nourriture, le gaz et l'électricité. Chez sa mère, Paul avait été habitué à une certaine liberté et à être traité en adulte. Quand maman et Richard lui dirent qu'il n'était autorisé à ne se laver qu'une fois par jour, il n'en crut pas ses oreilles.

— Je prends deux douches par jour, leur dit-il, une le matin et une quand je rentre du boulot.

— Il faudra payer si tu veux qu'on allume le chauffe-eau rien que pour toi, lui répondit Richard.

J'étais incroyablement reconnaissante envers Paul de supporter tout cela afin que nous puissions être ensemble. C'était un homme adorable et je comprenais pourquoi il laissait Richard le persécuter. Il savait que s'il ne faisait pas tout ce que Sale Con lui demandait, celui-ci me forcerait à

rompre avec lui et il n'avait aucune envie de s'en arriver là. Nous essayions de nous convaincre qu'une fois que le bébé serait né, nous pourrions emménager dans notre propre appartement et que notre calvaire serait fini. Nous touchions au but. Si nous pouvions seulement tenir quelques mois de plus, nous aurions une chance de vivre une vie meilleure.

Tous les dimanches, Paul allait jouer au foot pendant que je restais à la maison pour repasser le linge de huit personnes ou toute autre corvée que Sale Con avait décidé de me faire faire ; alors que je rêvais d'aller voir Paul jouer, comme n'importe quelle petite amie. Je le suppliais de ne pas y aller, mais je ne pouvais pas lui expliquer les véritables raisons pour lesquelles je ne voulais pas qu'il parte, et il ne me prenait donc pas au sérieux.

— T'inquiète pas, me disait-il si j'avais l'air déprimée. Bientôt on partira d'ici et tu pourras faire ce que tu veux quand tu veux.

Mais il pensait que seules les corvées ménagères m'ennuyaient et je ne pouvais pas lui révéler la terrible vérité.

Un après-midi, quand j'étais enceinte de neuf mois et que j'étais épuisée non seulement par ma grossesse mais aussi par la tension émotionnelle de la famille, je me retrouvai seule avec Richard qui s'énerma contre moi parce que je faisais la tête alors que je passais la balayette sur les marches de l'escalier. Il m'ordonna de frotter le sol de la cuisine avec ma brosse à dents pour me punir d'être de ma mauvaise humeur. Ne voulant pas le mettre plus en colère qu'il ne l'était déjà, de peur qu'il me frappe et fasse du mal au bébé, je m'agenouillai péniblement et commençai à frotter.

Maman rentra à la maison avant que je n'aie fini.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle.

— Je récure le sol, lui répondis-je d'un air las.

— Avec quoi ?

Elle me regarda comme si j'avais perdu l'esprit.

— Ma brosse à dents.

— Pourquoi ?

— C'est lui qui m'a dit de faire ça, dis-je alors que Richard entra derrière elle.

Il prétendit immédiatement qu'il n'arrivait pas à croire que je l'avais pris au sérieux, et répéta plusieurs fois qu'il plaisantait, mais que j'étais trop « conne » pour m'en rendre compte.

À ce moment-là, quelque chose se passa en moi et je sus que je ne pouvais plus supporter cette situation. J'ignorais quels nouveaux jeux tordus il réservait à mon bébé et à moi, mais je savais que je ne pourrais pas le supporter. Je voulais en finir pour nous deux. Il était hors de question que mon bébé naisse dans cette famille abominable.

Je montai dans ma chambre et cherchai un outil qui pourrait me trancher les veines. Je trouvai un rasoir Bic et essayai de détacher la lame du manche.

Maman entra à ce moment-là et m'arrêta.

— Fais pas de conneries, me dit-elle.

— Mais il ne s'arrêtera jamais, répondis-je en pleurant.

— Si tu te tues, tu lui donneras ce qu'il veut, répliqua-t-elle.

Je savais qu'elle avait raison, mais je me sentais à bout de force et je n'étais pas sûre d'avoir encore suffisamment de volonté. J'abandonnai quand même ma médiocre tentative de suicide et repartis me battre, avec l'espoir que tout s'arrange.

Quand Emma arriva, elle était magnifique et j'étais très fière d'elle. Le fait de savoir que j'avais maintenant un bébé qui dépendait de moi et que je devais protéger redoubla ma détermination à partir de la maison dès que la municipalité pourrait me trouver un nouveau logement. Ce n'était plus qu'une question de semaines avant que nous ne soyons libres.

Richard et maman vinrent me rendre visite à l'hôpital, ils m'apportèrent même des fleurs et une carte. Ce genre d'attention semble tellement normal pour des parents dont la fille vient d'avoir un bébé, mais ils n'avaient jamais rien fait de si gentil pour moi avant, ni pour personne d'ailleurs.

J'étais vraiment très surprise. D'un côté, je pensais que la situation avait réellement changé maintenant que j'étais maman et que tout serait différent, mais de l'autre, je me demandai quel était le nouveau plan de torture de Richard. Il semblait réellement heureux de l'arrivée de son premier enfant, mais combien de fois m'avait-il endormie dans une fausse sécurité pour broyer ensuite tous mes espoirs avec de nouvelles atrocités ?

Maman et Richard avaient été gentils avec moi, mais deux jours plus tôt, ils avaient eu une dispute alors que j'étais sur le point de sortir de la maternité, maman arriva avec le visage tout enflé, noir et couvert d'hématomes et son oreille était maculée de sang séché.

— Il est devenu complètement dingue, me dit-elle. Il cognait dans les portes et tout.

Elle ne me révéla jamais la cause de leur dispute, mais je pense qu'il s'était énervé contre elle, car elle ne lui avait donné que des garçons alors qu'il voulait une fille.

Elle supplia les infirmières de me garder une nuit supplémentaire, afin d'être sûre qu'Emma et moi soyons en sécurité. Elles n'aimaient pas trop l'idée de me garder plus longtemps que nécessaire, d'autant qu'elles avaient besoin du lit pour de nouvelles patientes, mais elles acceptèrent de me donner un jour de plus.

Quelques heures après que maman soit repartie, Richard débarqua tout sourire.

— T'es prête à rentrer ? me demanda-t-il en prenant Emma dans ses bras.

Il était toujours très câlin avec elle. Il n'avait jamais agi comme ça avec qui que ce soit d'autre.

— Ouais, dis-je, en prenant garde de ne pas laisser transparaître mon appréhension alors que je préparais les affaires d'Emma.

Dès qu'on fut rentrés, il nous fit bien comprendre qu'il ne ferait rien pour nous aider à obtenir un logement. Tout ce qui l'intéressait, c'était de savoir quand il pourrait recommencer à coucher avec moi.

— Tu crois que tu vas partir d'ici, hein ? persiflait-il. Mais tu n'iras nulle part. Je vous écrirai jamais cette putain de lettre.

La municipalité ne nous trouverait un logement que si nous étions sans abri, ce qui signifiait que Richard ou maman devait écrire une lettre spécifiant qu'ils allaient nous jeter à la rue. Richard refusait de l'écrire et interdit à maman de le faire. Tant qu'ils se déclaraient prêts à nous héberger, la municipalité ne nous donnerait aucun appartement.

Paul faisait de son mieux pour supporter la cohabitation avec Richard, mais je voyais bien que si nous ne déménagions pas rapidement, il partirait et Emma et moi nous retrouverions seules avec Sale Con. Je commençais à me demander si ce n'était pas le plan de Richard. Maintenant qu'il avait Emma, pourquoi aurait-il besoin de garder Paul ? Par moments, il semblait croire qu'Emma était sa propre fille, comme si elle était le produit d'une de ces nuits atroces où nous avons dormi ensemble comme un couple marié.

Une infirmière vint un jour à la maison pour une visite de routine après l'accouchement et, ne sachant pas que Richard n'était que mon beau-père, elle fit remarquer à quel point Emma ressemblait à son papy. Un frisson me parcourut. Même si je savais que c'était impossible, la simple pensée qu'elle puisse être sa fille me donna envie de mourir.

— J'en peux plus, maman, confessai-je un jour où Richard était absent. Il faut que je parte d'ici, tu sais qu'il le faut.

Alors maman fit la chose la plus courageuse de sa vie. Le fait que le bébé puisse être en danger la décida peut-être à prendre ce risque. Peut-être se rappela-t-elle des premiers temps quand elle devait m'emmener aux toilettes avec elle pour me protéger de mon beau-père. Quelle qu'en fût la raison, elle écrivit la fameuse lettre pour moi.

— Va à la mairie tout de suite, dit-elle en la serrant dans ma main. Vas-y vite avant qu'il s'en rende compte et qu'il vienne te chercher. Te retourne pas, monte dans le bus, et vas-y.

Pendant tout le trajet, j'eus l'estomac au bord des lèvres, je scannai toutes les rues du regard, terrifiée que Richard apparaisse derrière moi et pique une crise, qu'il m'arrache la lettre des mains et me traîne jusqu'à la maison en me tirant par les cheveux, comme je l'avais vu faire à maman tant de fois quand j'étais enfant. Je savais que faire une scène en public ne le dérangerait pas. Je pensais souvent qu'il pourrait tuer quelqu'un dans la rue en plein jour et que personne n'aurait le courage de bouger.

Le conseil municipal réagit assez rapidement et on nous attribua un appartement au bout de quatre semaines. Je n'étais toujours pas sûre que Richard nous laisse quitter la maison, mais à ma grande surprise, il ne nous empêcha pas de déménager.

Je n'arrivais pas à y croire. Je parlais de chez lui pour la première fois depuis que j'avais quatre ans. Comment tout cela pouvait-il se terminer aussi facilement alors que j'avais eu tant de mal à lui échapper pendant toutes ces années ? Je me disais parfois que c'était trop beau pour être vrai, qu'il devait y avoir un piège quelque part, mais la plupart du temps, j'étais folle de joie à l'idée que mon supplice allait peut-être prendre fin et que j'allais pouvoir maintenant vivre en paix avec un homme qui m'aimait et prendre soin de mon magnifique bébé.

L'appartement était au huitième étage et nous avions une vue sur toute la ville. La première nuit après notre emménagement, Emma dormit d'un trait pour la première fois, comme si elle savait instinctivement qu'elle pouvait se détendre. Les voisins étaient tous très gentils, même s'ils avaient des occupations un peu louches. Les odeurs qui venaient de l'appartement d'à côté me plongeaient dans un état second la plupart du temps. J'étais tellement innocente que lorsqu'ils vinrent emprunter une balance, je crus qu'ils allaient faire de la pâtisserie, et non peser des « doses » pour les vendre.

Un jour, la police encercla le bâtiment et nous demanda de rester chez nous. Il y eut beaucoup de cris et de bruits sourds avant qu'ils n'embarquent mes voisins, puis la vie reprit son cours. Ce n'était peut-être pas l'endroit idéal pour élever un bébé, mais pour moi, c'était le paradis.

Le cauchemar était-il vraiment fini ? Ou Richard allait-il sortir un nouveau plan infâme de son chapeau ? Après avoir vécu quatorze ans avec lui, j'aurais dû connaître les réponses à ces questions.

Je savais que Richard n'abandonnerait pas si facilement. S'il nous laissait nous installer dans notre propre appartement, c'est parce qu'il avait trouvé un moyen de tourner cette situation à son avantage. Comment avais-je pu être assez naïve pour ne pas m'en rendre compte ? Je le connaissais suffisamment bien pour voir ce qu'il préparait.

L'appartement qui nous fut attribué était à vingt minutes de trajet de chez maman et Richard et je pensais vraiment que cette distance me permettait d'être en sécurité. J'avais tort. Paul partait travailler tous les matins à huit heures et donc tous les jours à neuf heures, une fois que mes frères étaient partis à l'école, Richard était à ma porte. Il n'aurait pas pu rêver mieux.

Il se retrouvait seul avec Emma et moi sans crainte qu'un membre de la famille vienne nous interrompre. Il avait à sa disposition un appartement et un lit deux places et il savait que Paul ne serait pas de retour avant le soir. Son règne de terreur pouvait continuer.

Paul savait que Richard venait tout le temps, bien qu'il n'en connût pas les raisons. Si Richard était toujours là au moment où Paul était susceptible de rentrer, j'enclenchais la chaîne de la porte d'entrée pour qu'il ne nous surprenne pas. Quand j'entendais sa clé dans la serrure, j'avais ainsi le temps d'arrêter Richard et d'aller enlever la chaîne sur la porte. Comme j'avais trop peur et trop honte de dire la vérité à Paul, j'avais fourni à Richard une nouvelle arme pour me contrôler. À présent, je n'avais plus seulement peur de ce qu'il pourrait faire à moi, à maman ou à Emma si je le trahissais, je devais également penser à Paul. J'avais l'impression que ma tête allait exploser.

J'essayais de faire en sorte d'inviter des amis au moment où Richard arrivait pour ne pas me retrouver seule avec lui, mais il les insultait et les menaçait et comme ils n'avaient aucune envie de supporter sa vulgarité, ils partaient généralement très rapidement.

Je tentai aussi différentes techniques, comme programmer les biberons d'Emma à l'heure où il venait, et je prenais tout mon temps avec elle pour le faire attendre. Mais il patientait sagement, ne faisant que retarder l'inévitable.

Quand il avait fini de faire ce pour quoi il était venu, il décidait souvent de nous emmener sa petite-fille adorée et moi, chez maman. Lorsqu'il me ramenait plus tard dans l'après-midi, il abusait à nouveau de moi avant que Paul ne rentre. Si j'essayais de me cacher en ne répondant pas à l'interphone, il se contentait de défoncer la porte d'un coup de pied ; la serrure n'était pas assez solide pour l'empêcher d'entrer.

Parfois, j'allai chez des amis ou des voisins, mais il faisait alors venir mes frères pour me traquer et s'occuper d'Emma pendant qu'il se chargeait de moi dans une autre pièce. Si je ne lui répondais pas quand il frappait à la porte, il envoyait mes frères par l'échelle d'incendie pour qu'ils me guettent par la fenêtre pendant qu'il entrait, comme un chasseur qui enverrait un furet dans un terrier de lapin.

Quand les garçons étaient là, nous devons utiliser des codes : je commençais par demander « Tu pourrais regarder ceci ou cela pour moi, s'il te plaît ? » et l'emmenais dans la chambre ou la salle de bains pour s'occuper d'un problème imaginaire. Il leur ordonnait de ne pas bouger et de rester avec Emma jusqu'à ce que nous revenions.

Malgré tout l'amour que je portais à Paul, il m'était impossible d'avoir une relation normale en subissant tant de stress et en gardant un si terrible secret. Quand il rentrait du boulot, j'étais dans un tel état que j'avais besoin de me défouler sur quelqu'un et il était si gentil et patient qu'il encaissait tout, sans avoir la moindre idée de ce qu'il avait bien pu faire de mal.

Au bout d'un moment, je ne vis pas d'autre solution que de mettre un terme à notre relation. Je l'aimais, mais je savais que je lui gâchais la vie et je ne voyais aucune amélioration se profiler à l'horizon. C'était un homme bien, il subvenait entièrement à nos besoins et acceptait toutes mes sautes d'humeur, mais peut-être qu'au fond de moi je lui en voulais de ne pas me sauver. Comment aurait-il pu, alors qu'il ne savait rien ? Il connaissait le caractère de Richard et savait la terrible influence qu'il avait sur moi, mais il n'avait aucune idée des atrocités qui avaient lieu tous les jours pendant qu'il était au boulot.

Il me supplia de ne pas rompre et je me sentis terriblement mal. Je voulais qu'il me déteste pour qu'il refasse sa vie et que je ne me sente plus aussi coupable, mais je n'y parvins pas. Finalement, je le convainquis que j'étais sérieuse et que nous devons mettre un terme à notre relation.

Après cela, j'emménageai dans une petite maison seule avec Emma, ce qui signifiait que je n'avais plus à m'inquiéter pour Paul et ce que je lui faisais subir, mais aussi que Sale Con avait encore moins de contraintes pour me voir. De plus, mon nouveau logement ne se trouvait plus qu'à cinq minutes de chez lui. J'avais l'impression d'être à nouveau prise dans ses filets.

Mon frère Pete s'introduisait aussi de temps en temps chez moi. Il m'arrivait de le trouver installé dans mon salon quand je rentrais. Au début, il disait que la porte était ouverte, mais il dut avouer qu'il avait une clé. Je n'avais aucune intimité ni aucune indépendance, mais lorsque je lui fis part de ce sentiment, il rit et balaya ma remarque d'un revers de la main.

Richard me fit comprendre dès le premier jour que cette maison était son territoire. Quand il s'asseyait dans le fauteuil pour fumer une cigarette, il faisait tomber, l'air de rien, le cendrier sur la moquette et me regardait me précipiter pour tout nettoyer et lui assurer que ce n'était pas grave. Si je lui préparais un thé, il renversait la tasse par terre et me demandait de le resservir. Après toutes mes années d'entraînement, je devais afficher une mine réjouie et faire preuve d'une infinie politesse. Si je ne coopérais pas, je savais que j'en paierais les conséquences.

Dans le passé j'avais craint que maman n'en souffre aussi et maintenant, j'avais également peur pour Emma. Richard avait réussi à m'éloigner de tous mes petits amis, qu'est-ce qui l'empêcherait de m'enlever aussi Emma si je ne le contentais pas ? Rien. Je me retrouvais plus piégée que jamais.

Je tentai de trouver une nouvelle forme de liberté en échangeant mes bons de lait contre des bouteilles de vin. Emma n'était plus au biberon depuis ses un an et je n'avais plus besoin de les utiliser pour elle. Je buvais beaucoup trop, mais je n'arrivais toujours pas à m'échapper. Richard avait le contrôle absolu. Il me disait à quelle heure je devais me lever le matin, à quelle heure rentrer le soir et à quelle heure je devais aller me coucher. Il me dit comment décorer mon appartement et quels meubles acheter. S'il trouvait une vieilleries chez lui dont il voulait se débarrasser, il m'obligeait à la lui racheter. Il dirigeait ma vie comme si j'étais encore une enfant et je devais toujours garder le sourire et me montrer reconnaissante.

Je trouvai enfin une alliée quand je rencontrai Cheryl, qui habitait près de chez nous. À peu près un an après notre emménagement, je lui racontai tout, et elle devint donc une des rares personnes à savoir ce qui se passait vraiment dans l'appartement. Cheryl avait elle-même connu une situation similaire, et elle savait non seulement que de telles horreurs existaient (alors que la plupart des gens préféreraient ne pas y croire), mais elle savait aussi ce que l'on ressentait lorsqu'on en était victime, que l'on était tellement terrifiée qu'on préférerait que notre vie s'effondre plutôt que de désobéir aux ordres de notre bourreau. Elle avait été assez courageuse pour parler de ce qu'elle subissait, mais comprenait qu'il ne fallait pas me pousser à en faire autant avant que je ne sois prête. Elle faisait simplement ce qu'elle pouvait pour m'aider, par exemple en venant chez moi quand elle savait que Richard était là et en ignorant les insultes qu'il lui lançait pour la faire fuir.

— Je prends simplement le thé avec mon amie, lui répondait-elle allègrement quand il lui disait des obscénités.

Richard et maman insistaient pour prendre Emma et la garder dès qu'ils en avaient envie, que je sois d'accord ou pas. Je ne voulais pas que

Richard s'approche de mon bébé, même si je croyais pas réellement qu'il lui ferait du mal. Il semblait la mettre sur un piédestal, comme si elle était la fille qu'il avait toujours désirée. Parfois, j'essayais de l'empêcher de la prendre, mais je n'avais plus la force de me battre.

Quand Richard et maman partaient à Southend pour quelques jours, ils voulaient toujours emmener Emma avec eux parce qu'elle méritait des vacances. Je ne voulais à aucun prix qu'elle passe autant de temps avec Richard, mais ils ne me laissaient pas le choix.

— Promets-moi que tu la garderas tout le temps avec toi, demandais-je à maman. Et que tu ne la laisseras jamais seule avec lui.

— Évidemment, disait-elle, comme si j'étais folle de considérer une telle chose, comme si elle n'avait jamais fermé les yeux sur tout ce que Richard m'avait fait quand j'étais enfant et me faisait encore aujourd'hui, comme s'il ne l'avait pas frappée encore et encore sans aucune raison ni aucun remords.

J'étais toujours malheureuse de laisser Emma partir avec eux et je restai enfermée chez moi jusqu'à son retour, passant mon temps à décorer sa chambre comme une forcenée pour lui faire une surprise, comme si un nouveau papier peint ou une nouvelle peinture pouvaient tout arranger. Le futur semblait vraiment sombre et j'avais l'impression de ne contrôler aucune partie de ma vie, mais au moins, je pouvais décider de la couleur des murs de sa chambre.

Je détestais certaines choses que Richard lui apprenait, comme appeler les noirs des « nègres », ce qu'il trouvait très drôle.

— Ton père s'est tiré, lui disait-il, et ta mère est une grosse salope et une pute.

Plus je lui demandais de ne pas lui dire ce genre de choses, plus il continuait. Pratiquement tout ce qui sortait de sa bouche était raciste, obscène, ou insultant. Cela me désespérait de penser qu'Emma pourrait être affectée par ce qu'elle entendait à un si jeune âge. Je voulais m'enfuir avec elle, mais où ? Je n'avais pas d'argent, et je ne connaissais personne en dehors de notre ville qui aurait pu m'héberger. Si j'allais trouver la police pour qu'ils m'aident, il le découvrirait tout de suite et Emma, maman et moi serions toutes en danger. Richard était toujours invincible et je ne pouvais pas lui échapper. S'il me disait de faire quelque chose, j'obéissais immédiatement.

— T'es vraiment une mauvaise mère, me criait-il si j'essayais de discuter un de ses ordres. On pourrait appeler les services sociaux pour qu'ils te retirent ta gosse.

Mon amour-propre était si bas à cette époque que je croyais ce qu'il me disait. Je songeai plusieurs fois à prendre nos deux vies, car je ne voyais aucun moyen de lui échapper.

J'étais sur le point de perdre la raison, mais la plupart du temps, j'arrivais quand même à sauver les apparences devant mes amies et connaissances. Comme à l'école, les gens qui ne me connaissaient pas bien pensaient que j'étais vive et joyeuse, toujours prête à rire et à blaguer. Mais celles qui me connaissaient, ou qui m'avaient vue après un verre de trop savaient que ce n'était pas la vérité, même si la plupart d'entre elles en ignoraient les raisons.

Peu de temps après ma séparation avec Paul, je rencontrai Steve à une fête et retombai amoureuse, ce qui ne faisait absolument pas partie de mes projets. L'arrivée des hommes dans ma vie avait toujours compliqué la situation et n'avait fait que me rendre plus confuse ; et j'étais finalement très malheureuse lorsque je devais les quitter. Mais quelque chose me dit que celui-ci était différent. J'imagine qu'il a d'abord été attiré par la fille extravertie au rire communicatif, mais lorsqu'il découvrit que j'étais plus compliquée que j'en avais l'air, il n'eut pas l'air gêné. Il n'était pas comme les hommes que j'avais fréquentés avant. Il ne venait pas du même monde que nous et n'avait aucune idée de ce à quoi il ressemblait. Il travaillait dans un bureau, avait un plan de carrière, un costume et une cravate, autant de choses que j'aimais chez lui, même si je ne les comprenais pas totalement.

J'étais partagée sur le fait d'entamer une relation sérieuse. J'étais heureuse d'avoir rencontré quelqu'un comme Steve, mais j'avais peur de ce que deviendrait sa vie s'il s'engageait avec nous. Il venait d'une bonne famille, stable et aimante et n'aurait jamais pu s'imaginer une seconde ce qui se passait derrière les portes closes et les rideaux tirés de notre maison.

Il me fallut environ trois mois pour trouver le courage de le laisser rester à la maison en présence de ma famille. Je savais que Richard le détesterait dès l'instant où il le verrait. Il comprendrait qu'il ne pourrait pas l'intimider aussi facilement que les autres, il parlerait de lui avec mépris et en usant de termes tels que « ce branleur de bureaucrate » et « cette petite tapette ».

Je prévins Steve que Richard se moquerait de lui. À mon grand étonnement, il ne semblait pas inquiet.

— Je me suis déjà fait insulter, tu sais. Je pense que je pourrai supporter quelques injures de plus.

— C'est vraiment pas quelqu'un de bien, insistai-je.

Je n'osai pas dire à Steve qu'il n'avait jamais rencontré personne du genre de ma famille, que cela pourrait commencer par quelques insultes, mais que si Richard n'obtenait pas le résultat escompté, il pourrait finir par devenir violent. Je ne pouvais pas me résoudre à donner plus d'explications.

Contre toute attente, Richard fut d'abord correct avec Steve, et se contenta de jouer son rôle fictif de père strict.

— J'espère que tes intentions envers ma fille sont bonnes.

— Oui, évidemment, avait répondu Steve innocemment.

Puis Richard me rejoignit dans la cuisine pour me dire ce qu'il pensait réellement et je revins dans le salon en larmes, expliquant à Steve que mon père ne l'aimait pas. Mais cela ne sembla toujours pas le déranger. C'était comme s'il me trouvait trop sensible au regard de toute cette histoire.

Quelques semaines plus tard, quand mon beau-père vint chez moi, il salua Steve par :

— Oh, putain, t'es encore là, toi ?

Le comportement de Sale Con suivait son schéma habituel, mais Steve ne se laissait pas atteindre. Il resta résolument poli et serviable quand on lui demandait d'aider à installer une terrasse ou de conduire la famille à un match de boxe des garçons. Paul le mit en garde de ne pas leur rendre trop de services s'il ne voulait pas se faire engloûtir, et inévitablement, la première fois que Steve dit à Richard qu'il ne pouvait pas lui donner un coup de main parce qu'il avait un entraînement de foot, sa prétendue amabilité prit fin. Je ne pouvais toujours pas me résoudre à expliquer à Paul le contrôle que Sale Con exerçait sur moi. Cependant, je lui avouai que Richard n'était pas mon véritable père, une information que j'avais donnée à très peu de gens.

Une des choses que j'admire chez Steve, c'est la relation très proche qu'il a avec ses parents. Mais Richard se mit à appeler les parents de Steve pour leur dire ce qu'il pensait de leur fils et moi et proféra toutes sortes de menaces.

Ils n'étaient pas du genre à supporter de telles obscénités et ni aucune agressivité sans broncher, et lors d'un de ces appels, sa mère prit ma défense.

— Elle n'est même pas votre véritable fille et vous parlez d'elle comme d'une salope ! lui cria-t-elle au téléphone.

Richard fut tout de suite sur mon dos, et exigea que je lui dise à qui d'autre j'avais révélé son secret et, comme d'habitude, il arriva à me faire culpabiliser.

Ce qui me plaisait, en revanche, c'était que Steve et Paul s'entendirent bien dès le début, bien que Richard essayât de les tourner l'un contre l'autre.

— Vous me rendez malade, dit-il un jour où il vint chez moi et les trouva ensemble. Paul était venu chercher Emma et Steve m'attendait pour sortir.

— C'est un connard et toi tu dis rien pendant qu'il baise ta femme, dit-il à Paul. Tu vas le laisser s'en tirer comme ça ?

— Elle n'est pas ma femme, rectifia Paul d'un ton très calme. J'ai une petite amie.

Richard brandit le poing vers Steve.

— Si je te revois ici, je te descends.

— Non, je ne crois pas, répondit Steve, parce que j'irai tout de suite voir la police.

— Ça me dérangerait pas d'aller en taule pour toi, avait ricané Sale Con, et aucun de nous ne douta une seconde de sa sincérité.

Il aurait voulu qu'ils se battent tous les deux comme ma cousine et moi ou ma mère et ses amies, mais ils ne mordirent pas à son hameçon, et ensemble, leurs bons cœurs et leur raison étaient trop pour Richard.

S'il avait eu le choix, je pense qu'il aurait préféré que Paul revienne et être débarrassé de Steve. Paul venait de notre quartier et Richard savait mieux comment le manipuler. Avec Steve, il ne savait jamais comment réagir pour prendre le dessus.

J'avais l'impression que j'allais exploser à cause de tout ce stress et toutes ces tensions et parfois, Steve ne comprenait pas pourquoi j'étais si nerveuse. Un week-end, il m'emmena sur la côte, on dormit à l'hôtel et on alla danser et faire les magasins, tout était parfait. C'était très romantique, des boissons et une rose rouge m'attendaient dans la voiture. Le dimanche soir, sur le chemin du retour, je commençai à penser que le week-end était fini et que lundi matin, Sale Con reviendrait. Cette perspective me démoralisa et je perdis ma bonne humeur. Mon comportement vexa Steve et le mit en colère car il s'était donné beaucoup de mal pour me faire plaisir, mais je ne pouvais pas lui expliquer la raison de cette soudaine morosité. Les premiers centimètres du fossé qui se creusait toujours entre les gens que j'aimais et moi venaient de s'ouvrir sous nos pieds.

Steve savait que j'avais peur de Richard, même s'il ne comprenait pas totalement pourquoi, et pour me faire plaisir, il acceptait de m'attendre dans sa voiture ou venait tard le soir et partait tôt le matin afin d'éviter de le croiser. Nous avons développé un code : je laissais une lumière allumée devant une fenêtre de l'étage si Richard était là alors que j'avais prévu de voir Steve, et il savait qu'il devait attendre que la lumière soit éteinte pour me rejoindre.

Steve supportait tout cela jusqu'à un certain point, mais comme je ne pouvais pas lui raconter toute l'histoire, il finit par ne plus le supporter et on se sépara. J'appris cette nouvelle par l'intermédiaire de son père un jour où je téléphonai et demandai à parler à Steve ; il me répondit qu'il ne voulait plus me voir.

Encore une fois, mon beau-père avait gâché ma chance d'être heureuse avec un homme bien et mon désespoir se fit un peu plus profond.

Cette fois-ci, pourtant, une force supérieure devait veiller sur nous, car Steve vint me voir environ six mois après notre rupture.

Quand il me vit, il eut un choc. En si peu de temps, j'avais développé un trouble de l'alimentation et étais devenue maigre comme un clou. J'étais agressive et en voulais à la terre entière. Je me fichais de blesser les gens, j'avais perdu tout respect de moi-même. J'imagine que ma famille était enfin parvenue à me transformer en l'un d'entre eux.

J'en avais assez de tomber amoureuse de personnes qui m'étaient ensuite enlevées, et Steve et moi n'arrivions pas à décider si nous voulions rester ensemble ou pas.

Nous décidâmes finalement de laisser le destin décider. On prit des dizaines de bouts de papier sur lesquels on écrivit « oui » et « non » équitablement répartis. Puis on les jeta tous dans le bonnet de Steve et on s'engagea à respecter la réponse qui sortirait en premier.

Le premier bout de papier disait « oui ».

— On fait la moyenne sur trois ? dit-on en même temps.

Les trois premiers étaient tous des oui, comme les trois suivants. On se demanda si on avait fait une erreur dans la répartition des réponses et on vérifia les papiers restants. On fondit en larmes tous les deux en constatant que les non étaient tous là. Quelque chose ou quelqu'un semblait nous dire que nous étions faits l'un pour l'autre.

Soucieux d'éviter Richard à tout prix, on se mit à vivre dans la voiture de Steve à chaque fois que l'on se voyait. On mangeait au McDonald's et utilisait les toilettes des stations-service. J'avais même un journal dans lequel j'avais découpé deux trous pour les yeux, que je mettais sur ma tête quand nous étions en voiture pour éviter que l'on me reconnaisse. C'était tout sauf une relation conventionnelle.

Je ne sais pas ce qui me donna finalement la force de m'opposer à l'homme qui m'avait tyrannisée toute ma vie. Peut-être avait-il réussi à me rendre presque aussi dure que lui, ou peut-être était-ce grâce à Steve et à sa famille qui m'avaient montré que la vie pouvait être merveilleuse quand on ne vivait pas dans la peur. Quel que soit l'élément déclencheur, juste après mon vingt et unième anniversaire, dix-sept ans après que les services sociaux m'aient renvoyée dans « cet enfer », je décidai que ça ne pouvait pas continuer. Peut-être était-ce parce qu'Emma se rapprochait de l'âge auquel Richard avait commencé à abuser de moi ou peut-être que j'avais simplement atteint un point de non-retour. Je commençais à faire des rêves dans lesquels j'étais devenue une vieille dame seule parce que personne n'avait pu m'approcher, et j'imaginai parfois qu'Emma et moi étions mortes, parce que je ne trouvais pas d'autre solution pour nous sauver de cette situation. Je sentais que je devais essayer une dernière fois de me libérer de Richard avant d'abandonner pour toujours.

Au début, j'arrivai à trouver le courage de le défier un peu, par des actes que personne d'autre n'aurait remarqués, mais qui étaient des actes de courage énorme pour moi. Lui et maman idolâtraient Emma, ils voulaient toujours qu'elle aille chez eux et la prenaient quand ils voulaient, sans se préoccuper de mon avis. Leur maison était devenue un genre de sanctuaire pour elle ; Richard lui avait même installé une balançoire dans le jardin. Lui et maman jouaient toute la journée avec elle pendant que je restais là à leur lancer des regards noirs et essayais de leur gâcher leur plaisir autant que possible.

Puis un jour, quand Richard vint chez moi, il m'annonça :

— À partir de maintenant, Emma viendra toute seule. Je veux plus que tu viennes traîner ta gueule d'enterrement à la maison.

Je me rendis compte que mon plan avait eu l'effet inverse. Après cela, il venait chercher Emma et me laissait seule avec mes pensées sombres jusqu'à ce qu'il décide de me la ramener.

Puis, un matin je pensai :

— C'est ma fille, et tu ne l'auras pas.

J'attendais à la maison avec elle quand il arriva, je me murmurais des mots d'encouragement et essayais de rassembler tout mon courage en allant ouvrir la porte. Je l'entrouvris juste un peu et appuyai mon pied dessus pour qu'il ne rentre pas comme d'habitude. Si je l'avais laissée fermée, il l'aurait simplement ouverte avec un coup de pied – de cette façon au moins, j'avais l'impression que je pourrais lui échapper s'il se mettait en colère.

— Emma est prête ?

— Non.

— Comment ça ?

Il était si choqué que je le défie qu'il ne comprenait pas ce que je disais.

— Tu ferais bien d'aller la préparer, alors.

— Non, dis-je le souffle coupé par la peur. Je ne la préparerai pas.

— Vas-y tout de suite ! cria-t-il, son visage devenant rouge. Je te laisse un quart d'heure. J'attendrai dans la voiture.

Il m'avait aussi répété plusieurs fois que j'avais « une porte en papier mâché » qui pouvait facilement être enfoncée.

— Tu vois l'entourage en plastique autour de ces fenêtres, m'avait-il dit un jour. C'est de la camelote. J'ai juste à les retirer et les vitres tomberont.

Il est vrai qu'il semblait toujours réussir à entrer chez moi quand il le voulait. Une fois, alors que je croyais être seule, je le trouvai derrière les rideaux à m'attendre parce que je n'avais pas verrouillé la porte de derrière.

Il retourna à sa voiture, croyant certainement qu'il avait étouffé ma petite rébellion pathétique dans l'œuf et que j'étais partie docilement préparer Emma.

Je fermai rapidement la porte et essayai de rester calme en respirant profondément et luttai contre l'envie de ne pas prendre de risque et de céder. J'étais déterminée. Il me punirait de toute façon pour avoir osé lui ternir tête. Je devais persévérer quelles qu'en seraient les conséquences.

Je parcourus rapidement les options qui s'offraient à moi. Ça ne servirait à rien de sortir par la porte de derrière, car c'était là qu'il était garé. Ma meilleure chance était de l'attendre derrière la porte et de courir dès qu'il entrerait. Je serais sûrement plus en sécurité dehors dans la rue que piégée à l'intérieur. Ça ne l'empêcherait pas de provoquer une scène et de me frapper, mais il n'oserait probablement pas aller trop loin en public, surtout si Emma était avec moi. Il ferait tout pour me ramener à l'intérieur, où il pourrait faire autant de dégâts qu'il voudrait.

Sur le comptoir de la cuisine, derrière la porte, j'avais préparé un couteau à découper, un cutter et un marteau. J'étais prête à m'en servir si cela s'avérait nécessaire. Si je le tuais, cela impliquerait seulement que j'irais en prison, ce qui ne pouvait pas être pire que la vie que je vivais.

J'habillai rapidement Emma.

Quinze minutes plus tard, Richard était de retour et tambourinait à la porte. Je fus surprise qu'il ne la défonce pas tout de suite, mais peut-être que les quelques minutes qu'il avait eues pour reprendre ses esprits l'avaient un peu calmé. Peut-être s'était-il aperçu que j'étais sérieuse cette fois et qu'il devrait faire attention s'il ne voulait pas ruiner les dix-sept années qu'il avait passées à m'entraîner et à me dompter.

Je tremblais de tout mon corps et j'avais tellement peur que je crus que j'allais vomir. Je mis Emma derrière moi et entrouvris la porte.

— Amène Emma ici tout de suite, ordonna-t-il.

— Tu ne la verras plus, lui dis-je malgré ma voix tremblotante.

Il tempêta et me dit qu'il allait aller chercher maman pour qu'elle me donne une leçon et qu'il me tuerait quand elle en aurait fini avec moi, mais contrairement à ce que je pensais il n'entra pas de force.

— Emma peut facilement disparaître, tu sais, me menaçait-il. Tu peux pas la surveiller à chaque minute de la journée. Un jour, tu tourneras la tête une seconde et elle sera partie.

Je lui claquai la porte au nez pendant qu'il continuait à crier qu'il pouvait briser les fenêtres pour entrer. Je me préparai à entendre le bois exploser en éclats quand son pied passerait au travers de la porte, mais rien ne se produisit. C'était comme s'il ne savait pas quoi faire. Une fois qu'il eût fini de crier, il n'y eut plus que le silence.

Quand je fus certaine qu'il était parti, j'allai chez une voisine et restai chez elle jusque tard dans la nuit, et lui racontai tout. D'une certaine façon, cela me fit du bien de parler ouvertement du cauchemar que je vivais, mais d'un autre côté, j'étais terrifiée que Richard découvre que j'avais révélé notre secret.

Au bout d'un moment je me sentis suffisamment en sécurité pour retourner chez moi.

Mes voisins me donnèrent un talkie-walkie et me promirent que s'ils voyaient sa voiture ou un membre de ma famille aux alentours, ils me contacteraient pour que je prenne Emma et me réfugie chez eux.

Peu de temps après que Steve et moi soyons de nouveau ensemble, je lui racontai cette histoire et il m'acheta un téléphone portable pour que je puisse appeler la police si Richard tentait de m'approcher. J'étais contente d'avoir ce téléphone, mais je savais que je n'appellerais jamais la police. Si je le faisais, le châtement serait terrible. J'avais vu ce qui était arrivé à ceux qui avaient dénoncé mon beau-père et je n'étais pas encore prête à aller aussi loin. À ce moment-là, ce n'était encore qu'entre lui et moi.

Je fus tranquille pendant quelques jours. Je ressentais ce que doit éprouver un soldat sur le front lorsqu'il attend la salve ennemie sans jamais savoir quand elle arrivera ni d'où elle proviendra. J'essayai de mener une vie normale pour ne pas stresser Emma, mais je passais tout mon temps chez mes voisins qui me forçaient à m'alimenter.

Un après-midi, une amie me rendit visite avec sa fille qui commençait tout juste à ramper. Il faisait chaud et beau.

— On va s'installer dehors, suggéra-t-elle. On pourra prendre le soleil, comme ça.

Comme je n'avais pas eu de signe de vie de Richard depuis un moment et que j'étais avec une amie, je me sentais en sécurité et acceptai. On prit des chaises qu'on installa juste devant la porte. Je pouvais donc voir l'entrée de chez moi, pendant que je parlais avec mon amie et que les enfants jouaient à nos pieds.

Soudain, elle devint pâle comme un linge.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demandai-je.

— Ton père, balbutia-t-elle. Il vient de prendre Emma et il est entré chez toi.

Je n'arrivais pas à y croire. Comment cela avait-il pu se produire en quelques secondes alors que nous étions assises juste là ? En plus de la peur que je sentais monter en moi, la colère m'envahit à l'idée qu'il me prenne mon bébé.

— Rentre vite chez toi, dis-je à mon amie, et elle comprit au son de ma voix que j'étais sérieuse.

Elle prit son enfant et partit en courant. En rentrant, je coinçai le rideau de la porte de façon à ce qu'elle reste ouverte.

Richard était dans la cuisine avec Emma dans les bras, il m'attendait.

— Rends-la-moi et dégage.

— Je t'avais dit que tu devrais la surveiller tout le temps. Tu vois avec quelle facilité je peux la prendre ?

Je me saisis du cutter que j'avais laissé sur le comptoir.

— Rends-la-moi tout de suite ! criai-je.

— Je l'emmène avec moi, dit-il d'un ton méprisant. Tu peux pas m'en empêcher. Si tu essaies, je contacterai les services sociaux et je leur dirai quelle mère horrible tu es.

— Rends-la-moi ! hurlai-je encore, je refusais de me laisser intimider encore une fois.

Il sourit.

— Rends-la-moi ou j'appelle la police !

Il ne bougeait toujours pas, alors je me précipitai dehors, soulagée de ne plus être sous le même toit que lui, mais folle d'inquiétude à l'idée qu'il

emmène Emma et que je puisse faire pour l'en empêcher. Je n'avais pas mon téléphone sur moi et je ne suis pas sûre que j'aurais pu composer le numéro de toute façon car mes doigts tremblaient énormément.

— Que quelqu'un appelle la police ! hurlai-je pour que tout le monde entende. Il a pris mon bébé ! Appelez la police !

Il se retrouva soudain à côté de moi et se mit à me crier dessus. Mais au moins, il avait laissé Emma.

— Je t'aurai, répétait-il encore et encore, et je crus qu'il allait me frapper, mais je m'en fichais. Une raclée de plus ou de moins... Cette fois-ci, je ne m'arrêtai pas de crier.

Je fus surprise de voir une expression que je n'avais jamais vue avant dans ses yeux, comme s'il était inquiet. En dix-sept ans, je ne lui avais jamais tenu tête, ne l'avais jamais vraiment défié, et il ne savait pas quoi faire. Il avait déjà utilisé toutes ses armes. Il n'y avait rien qu'il ne m'ait déjà fait et j'avais survécu à tout. S'il voulait me faire taire maintenant, il devrait me tuer.

Les voisins commençaient à apparaître à leurs portes pour voir d'où provenait tout ce chahut. Eux aussi semblaient enhardis en me voyant lutter contre Richard. J'avais l'impression que la roue avait tourné. Il ne savait pas si quelqu'un avait appelé la police ou pas et, après m'avoir crié dessus une dernière fois, il tourna les talons et s'en alla.

Mon sang bouillait de colère et j'avais besoin de me défouler.

— S'il te plaît, dis-je à une voisine. Prends Emma avec toi quelques minutes.

La femme acquiesça, voyant que j'étais littéralement folle de rage, et emmena rapidement Emma à l'écart.

J'entrai chez moi en trombe et me mis à briser tout ce qui me tombait sous la main, je jetai les assiettes, les tasses, les verres et tous les bibelots par terre, et chaque explosion de porcelaine brisée me reconfortait un peu plus. Je voulais me débarrasser de tout ce que Richard avait un jour touché ou m'avait vendu ou donné. Je parvins même à emmener un énorme buffet qu'il m'avait obligée à lui racheter jusque dans la rue – Dieu sait où je trouvai une telle force, car il avait fallu plusieurs personnes et plusieurs heures de manœuvre pour le faire entrer la première fois.

Mais après avoir été réprimée pendant tant d'années, ma colère s'exprimait maintenant comme une tornade et me donnait une force incroyable. Il était inutile de vouloir l'arrêter avant qu'elle se soit épuisée.

Il finit par ne plus rien y avoir à casser. Je me laissai tomber sur les marches pour reprendre mon souffle avant d'aller retrouver Emma chez ma voisine et la ramener chez nous, ou du moins ce qu'il en restait.

À partir de ce jour, je passai tout mon temps cachée dans ma chambre ou chez les voisins ou encore assise dans la voiture de Steve. Je laissais tous les rideaux tirés et les portes verrouillées et gardais toujours des couteaux à proximité au cas où Richard s'introduirait chez moi et que je devrais protéger Emma. Je dormais même avec un couteau de cuisine sous mon lit, comme maman. Même si Steve avait changé toutes les serrures, je ne me sentais pas en sécurité. J'avais déjà vu Richard entrer chez les gens en défonçant leur porte et je ne voyais pas comment quelques petites serrures pourraient l'empêcher d'entrer s'il était déterminé.

Au bout de quelques jours, les voisins commencèrent à se plaindre des meubles que j'avais laissés dehors et je compris que je ne pouvais pas les laisser là. Ce fut quand trois hommes essayèrent de tout rentrer chez moi que l'on se rendit compte de la force que j'avais eue ! Maintenant que ma colère était partie, je pouvais à peine soulever quoi que ce soit. Je ne voulais pas garder les affaires de Richard, alors je demandai si quelqu'un voulait les récupérer. Quelles que soient les sommes que l'on me proposait, j'acceptai car je voulais simplement me débarrasser de tout.

Parfois, Richard stationnait devant chez moi et appuyait sur le klaxon pendant des heures et des heures pour me montrer qu'il était toujours là et qu'il ne partirait jamais. Le bruit devait rendre les voisins fous, mais ils savaient qu'il ne valait mieux pas aller se plaindre.

Tous les sons me paraissaient menaçants et j'avais du mal à dormir. Quand je trouvais le sommeil, j'étais assaillie par des rêves dans lesquels je poignardais et tirais sur Richard, mais il se relevait toujours et me courait après comme un zombie invincible dans un film d'horreur.

J'étais tellement à cran que ma relation avec Steve était presque impossible. Je ne pouvais me résoudre à répondre à ses avances quand nous étions couchés, même si je l'aimais et qu'il devenait incroyablement frustré par le fait que je ne pouvais fournir aucune explication rationnelle à mon comportement. Il essayait de comprendre ce qui se passait dans ma tête, mais il ne disposait pas des informations qui auraient pu compléter le puzzle. Il savait que Richard était un individu malfaisant et tyrannique, mais il ne comprenait pas pourquoi je le laissais me terroriser de la sorte. Il ne comprenait pas non plus pourquoi cela affectait notre relation à ce point.

Trois semaines après ma confrontation avec mon beau-père, je pris conscience que j'allais perdre Steve comme j'avais perdu Paul, si je ne faisais rien pour arranger les choses.

J'avais appris que j'étais à nouveau enceinte et je ne pouvais concevoir que Richard souille ma nouvelle grossesse avec ses exigences sordides. Je voulais simplement que nous formions une famille normale avec Emma et le nouveau bébé et je savais que si Steve partait, je n'aurais plus aucune protection contre Richard le jour où il déciderait de revenir.

Lorsque ma grossesse serait avancée, je serais plus vulnérable et une fois que je m'occuperais de deux enfants en bas âge, je n'aurais quasiment aucune chance de le tenir en respect. Il fallait que j'agisse maintenant.

Il était deux heures du matin, Steve était au bout du rouleau. J'étais sur le point de perdre tout ce que j'aimais, encore une fois. Si je ne faisais rien pour arranger la situation maintenant, je passerais le reste de ma vie seule et asservie. Je ne pourrai jamais briser ce cercle vicieux.

Il me suffisait de dire la vérité à Steve, mais je ne pouvais me résoudre à prononcer ces mots. Cela aurait dû être facile, mais c'était comme si une partie de mon cerveau était paralysée et refusait de raconter l'histoire qui expliquerait tout à la seule personne qui pouvait m'aider à m'échapper. J'avais dû garder tant de secrets durant toutes ces années que je n'étais plus capable de dire ce que je voulais, même quand mon bonheur et celui des deux personnes que j'aimais le plus au monde en dépendaient.

J'avais peur et honte et je me sentais coupable, tout à la fois. Je voulais tout dire à Steve mais je craignais les éventuelles conséquences. J'appréhendais qu'il ne comprenne pas pourquoi j'étais tellement terrifiée, qu'il refuse de garder le secret, qu'il veuille aller voir les autorités et chercher à se venger et que nous soyons tous en grand danger.

— Ce n'est pas toi, lui répétais-je sans cesse. Ce n'est pas toi.

— Alors qu'est-ce que c'est ? me demandait-il.

Sa colère et sa frustration étaient accentuées par la fatigue. C'était un homme gentil et patient, mais je l'éloignais de moi et je gâchais sa vie comme j'avais gâché celles de mes autres petits copains et comme j'étais en train de gâcher celle de mon bébé. Tous ceux qui s'approchaient de moi se faisaient immédiatement engloutir dans mon terrible monde où tout n'était que secrets, souffrance et peur. Je devais agir pour que Steve ne décide pas qu'il n'y avait aucun avenir pour nous, pour que notre relation arrête de se dégrader, pour qu'Emma et moi ne finissions pas seules et vulnérables. Je devais lui faire comprendre ce qui m'était arrivé, pourquoi je donnais l'impression de devenir folle, mais je ne pouvais pas plus trouver les mots que sauter d'un avion sans parachute. Ça n'allait pas, me disais-je, je devais sauter, je ne pouvais plus attendre.

— Il faut que je te dise quelque chose...

Mais en ouvrant la bouche, je pensai à toutes les répercussions terribles qui suivraient et je perdis tout mon courage.

— Il faut que j'aille chercher Cheryl !

— Quoi ?

Il n'en croyait pas ses oreilles. Il devait avoir l'impression de vivre avec une folle.

Je ne pris pas le temps de m'expliquer, je sortis dans la rue vêtue de ma robe de chambre et le laissai derrière moi, bouche bée et confus. Je me précipitai en pleurs jusque chez Cheryl et tambourinais à sa porte pour la réveiller.

— Qu'est-ce que c'est ?

La tête de Cheryl sortit de la fenêtre de l'étage. J'entendis son mari à moitié endormi lui demander ce qu'il se passait.

— Elle va bien ? interrogea-t-il.

— J'ai besoin de toi, lui lançai-je malgré ma gorge serrée et la panique qui m'envahissait. Il faut que tu viennes avec moi.

Cheryl n'était sûrement pas ravie d'être réveillée au milieu de la nuit et traînée dehors dans le froid, mais elle était la seule personne au monde qui comprenait vraiment ce qui n'allait pas chez moi.

Elle se précipita avec moi de l'autre côté de la route, pressée de me faire rentrer chez moi avant que je ne réveille tout le quartier. C'était une si bonne amie, je savais qu'elle ferait tout ce que je lui demanderais sans hésiter. J'avais toujours eu de la chance avec mes amies – du moins celles que j'avais eu le droit de garder.

À présent, je savais qu'il n'y avait plus de retour en arrière possible. J'avais sauté de l'avion et plongeais vers le sol. Steve allait tout découvrir dans les prochaines heures.

Je regrettais déjà d'avoir sauté. Steve était tellement simple. Avant de me rencontrer, il aurait répondu à ce genre de situation en allant voir la police, mais dans mon monde, les choses étaient beaucoup plus compliquées. J'étais terrifiée de ne pas arriver à lui faire comprendre à quel point il était important de garder mon secret comme je l'avais gardé depuis des années. Je savais que ça allait le faire souffrir et je n'étais pas sûre qu'il arriverait à contrôler sa colère. J'avais peur de ce qu'il pourrait faire et des conséquences que cela aurait.

Il nous attendait dans le salon. Sa colère s'était calmée maintenant que Cheryl était là, il n'y avait plus que la confusion et un air de tension alors qu'il attendait de découvrir enfin ce qu'il se passait. Il devait sentir qu'il allait entendre quelque chose de terrible et cela devait le rendre nerveux. Quel secret pouvait être horrible au point que je l'avais presque laissé nous détruire alors que nous nous aimions tellement ?

J'avais déjà un peu parlé à Steve de ce qui était arrivé à Cheryl quand elle était enfant, certainement parce que j'essayais de le préparer à comprendre mon monde avant même d'être prête à lui dévoiler la vérité, mais je ne suis pas sûre qu'il y avait vraiment cru. Les gens qui ont vécu une enfance agréable, aimante et douce trouvent cela presque impossible d'imaginer le genre de foyer dont Cheryl et moi venons. Il leur faut du temps pour comprendre les horreurs qu'on impose aux enfants comme nous, et même lorsqu'ils ont accepté, je pense qu'ils rangent tout ça au fond de leur esprit. On enfouit tellement de choses au fond de notre esprit.

Je fis bouillir de l'eau et nous préparai un thé – c'était ma solution à tout. J'ai toujours été une grande buveuse de thé. Et puis, ce rituel nous distrairait un peu de ce dont nous allions parler, et c'était la moindre des politesses d'offrir un peu d'hospitalité à Cheryl après l'avoir sortie du lit pour faire le sale boulot à ma place. Emma était endormie dans son lit et ne se rendait compte de rien.

Finalement, Cheryl et moi nous installâmes sur le canapé avec nos tasses de thé entre les mains, pelotonnées comme des enfants, alors que Steve faisait les cent pas dans la pièce, incapable de tenir en place.

— Écoute, Steve, commença Cheryl. Je sais que tu es au courant de ce qui m'est arrivé quand j'étais petite.

Il ne répondit pas. Je voyais qu'il était très concentré et essayait d'absorber tous les mots qu'elle prononçait afin d'être sûr de comprendre et de ne passer à côté de rien.

— Eh bien, il s'est produit la même chose entre Jane et son père.

— Richard ?

On voyait presque les mots pénétrer dans sa tête, prendre forme, et amener des images trop horribles à supporter.

— Quand est-ce que c'est arrivé ? demanda-t-il la voix tremblante.

— Depuis qu'elle a quatre ans, dit Cheryl.

— Jusqu'à quand ?

— Il y a environ deux semaines.

Steve accéléra le pas en pensant à ce que j'avais dû affronter pendant qu'il allait au travail. Cheryl continua, mais je pense que la plupart des mots glissaient sur lui à ce moment-là, comme lorsqu'on essaie de vider un seau d'eau dans une bouteille trop étroite. Je restai recroquevillée

derrière elle, mes mains vibraient dans ma tasse et ma cigarette vibraient dans mes mains alors que je me balançais d'avant en arrière, comme cela m'arrivait souvent.

— Je le savais, explosa-t-il soudain. Je le savais !

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demandai-je

— Depuis que je t'ai rencontrée, j'ai toujours eu des images de lui et de toi dans ma tête, mais je me disais juste que j'étais tordu. Mais je n'avais jamais rien imaginé de tel.

Cheryl m'entoura de ses bras pour essayer de calmer mes tremblements.

D'estomaqué, Steve devint furieux, il cria et s'énervait.

— Arrête d'être en colère ! criai-je en plaçant mes mains sur mes oreilles. Tu me donnes l'impression que j'ai fait quelque chose de mal. C'est pour ça que je ne voulais pas te le dire !

Steve ne voulait pas connaître les détails, mais il ne pouvait s'empêcher de poser des questions. Quand il entendait les réponses, je voyais qu'il saisissait l'horreur de la situation. Il comprenait qu'il n'y avait aucun moyen de réparer ce qui s'était passé auparavant, mais que nous devons trouver une solution pour améliorer l'avenir.

Une fois le choc passé, son premier réflexe fut de vouloir appeler la police. Je dus le convaincre que je ne voulais pas qu'il s'en mêle et que je n'étais pas prête à porter plainte ou faire quoi que ce soit qui aggraverait la situation.

Après quoi, sa seule pensée était qu'il devait m'emmener loin d'ici. Nous décidâmes de nous enfuir en emmenant Emma avec nous, mais sans dire à personne où nous irions, même pas à Paul. Ce serait difficile de laisser nos amis et les gens qui avaient été bons avec nous sans dire au revoir, mais nous ne pouvions pas courir le risque que mon beau-père s'en prenne à quelqu'un qu'il suspecterait de savoir où nous serions. S'il venait à penser que quelqu'un avait notre adresse, il le frapperait sans pitié jusqu'à ce qu'il l'obtienne.

Tout le monde savait que ses colères étaient incontrôlables quand on essayait de s'opposer à lui ou l'énervait. Nous devons partir rapidement car je ne voulais pas que ma famille soit au courant de ma nouvelle grossesse. Je ne voulais pas qu'ils aient la possibilité de corrompre la vie de mon nouveau bébé.

Le lendemain du soir où Steve apprit la vérité, il se leva à une heure normale, ne voulant plus se lever à l'aube pour s'en aller discrètement. Ce n'était plus la peine de prendre de gants. Il était toujours sous le choc quand il monta dans la voiture pour aller au travail. Quelques rues plus loin, il se retrouva dans les bouchons et aperçut sa mère dans la voiture de devant. Il lui fit d'innombrables appels de phares jusqu'à ce qu'elle s'arrête. Il s'effondra en larmes et lui raconta tout.

— On va devoir partir très bientôt, lui dit-il.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, on sera là. Demandez-nous ce que vous voulez.

Je savais que Steve parlerait à ses parents de ma situation parce que c'était le genre de relation qu'il avait avec eux. Mais ce fut difficile parce que même si le père de Steve était un homme costaud, ses parents n'étaient plus tout jeunes et je savais comment se comportait mon beau-père avec ses appels menaçants, ses mots qu'il glissait sous la porte et les heures qu'il passait dans sa Cortina devant les maisons en dirigeant ses phares sur les fenêtres et en klaxonnant sans cesse.

Il savait comment montrer aux gens qu'ils n'étaient en sécurité nulle part, surtout pas chez eux. Il avait toujours excellé dans l'art de faire de la vie des autres un cauchemar.

Je faisais confiance aux parents de Steve, mais j'étais terrifiée à l'idée que quelqu'un d'autre connaisse notre plan. Plus il y aurait de personnes au courant, plus le risque que la nouvelle arrive aux oreilles de mon beau-père grandissait, et je savais qu'il me le ferait payer quand il me retrouverait. Cela avait toujours été sa règle d'or, depuis le moment où il avait pressé la lame de ce couteau contre ma gorge, que personne ne devait savoir ce qu'il se passait entre nous quand nous étions seuls ou il nous tuerait ma mère et moi. Rien de ce qu'il avait fait durant ces dix-sept dernières années ne m'avait permis de mettre cette promesse en doute. S'il découvrait que j'avais parlé avant d'avoir pu nous enfuir, les conséquences seraient terribles.

Je fis particulièrement attention de ne rien dire à Cheryl, car elle était celle qui risquait le plus d'avoir des ennuis avec Richard à cause de la façon dont elle m'avait protégée. Même si elle avait aussi peur de lui que n'importe qui, elle avait toujours donné l'impression qu'elle avait un peu de pouvoir sur lui parce qu'elle savait ce qu'il me faisait subir, et c'est ce qui lui donnait le courage de l'affronter.

Paul disait à Steve qu'il devrait nous emmener Emma et moi loin d'ici depuis quelque temps déjà. Même si sa fille allait lui manquer, il s'était rendu compte que c'était la seule solution pour nous. Je me sentais très mal à l'idée de ne pas garder le contact avec lui, mais je n'avais pas le choix car Richard et mes frères lui mettraient la pression pour qu'il révèle où nous étions. J'espérais seulement qu'il comprendrait ma démarche.

De la même manière, je serai obligée de couper les ponts avec tous mes amis. Je ne pouvais pas courir le risque qu'ils se fassent intimider et révèlent où nous nous trouverions.

Si l'un d'eux enregistrerait mon nouveau numéro dans son téléphone, par exemple, et que celui-ci tombait entre de mauvaises mains, je me ferais vite harceler et il ne faudrait pas longtemps pour que je reçoive de nouvelles visites. Je devais me couper de tout.

Richard ne me contacta pas directement pendant plusieurs semaines après notre confrontation, ce qui nous laissa le temps de mettre notre plan au point, mais cela ne voulait pas dire qu'il n'était plus présent dans ma vie. Il rôdait d'une façon menaçante autour de chez moi et me faisait comprendre qu'il pouvait réapparaître dans ma vie quand il le voulait. La Cortina était souvent dans la rue devant la maison, le klaxon résonnait encore et encore et encore, me donnant envie de hurler.

Un soir, Steve sortit acheter un kebab et des frites car j'avais même trop peur pour aller dans la cuisine préparer à manger au cas où Richard entrerait par la porte de derrière. Il mit une éternité à revenir et je commençai à m'inquiéter, cachée dans la chambre.

Quand il rentra enfin, il tremblait comme une feuille. Il sortit de sa voiture, traînant le dîner derrière lui, le sac se déchira et le kebab et les frites s'éparpillèrent sur le sol. Dans l'autre main, il tenait un marteau qu'il avait pris l'habitude de laisser sous son siège au cas où Richard le coincerait dans une rue. Alors qu'il chancelait jusqu'à la porte, il marcha sur une des frites qui étaient tombées, dérapa et tomba lourdement sur les marches. Quand il arriva enfin à l'intérieur, il suffoquait, presque paralysé par l'adrénaline.

— Il m'a aperçu quand je remontais en voiture, dit-il. Il s'est rangé à côté de moi pour que je ne puisse pas partir et a indiqué qu'il allait se garer parce qu'il voulait qu'on s'explique. Quand il est sorti de sa voiture, j'ai laissé la main sur le klaxon pendant un moment. Je voulais attirer ton attention et que tout le monde se mette aux fenêtres. Je ne pouvais pas ouvrir ma vitre de voiture parce que la poignée est cassée, alors j'ai crié à travers et je lui montrais tous les voisins : « Tu vois tous ces gens ? Ils savent ce que tu fais ! » J'ai vu une lueur de panique dans ses yeux, mais il ne recula pas. J'ai pas traîné. J'ai vu ce qu'il avait en tête. Je suis parti et il m'a suivi. Je voulais l'éloigner d'ici pour qu'il ne vienne pas te chercher. Je suis allé jusqu'au commissariat et il a changé de direction. J'ai eu peur qu'il revienne ici alors j'ai fait demi-tour et il est revenu derrière moi. J'ai ralenti et il est parti.

Un matin, on trouva les quatre pneus dégonflés alors il fallut cacher la voiture dans d'autres rues. On ne pouvait décemment pas continuer ainsi.

Un jour, on frappa à la porte, c'était mon frère Dan. Je ne l'avais pas vu depuis que je m'étais opposée à Richard. Il devait avoir environ quatorze

ans à cette époque.

— Ça va, Dan ?

— Papa veut récupérer ses bijoux.

— Ok, pas de problème, dis-je sans lui en vouloir un seul instant. Tu veux entrer pendant que je vais les chercher ?

Il secoua la tête et baissa les yeux. Je savais que Sale Con devait nous observer depuis sa voiture quelque part. Comme je tenais à me débarrasser de tout ce qui avait un rapport avec lui, je rassemblai volontiers ce que lui ou maman m'avaient offert lors de mes anniversaires ou pour Noël.

— Dis-lui qu'il peut tout garder, dis-je en lui donnant les bijoux. Parce que j'en veux pas de toute façon.

J'étais surprise d'avoir le courage de parler autant.

— Tu me manques beaucoup, murmura Dan.

— Je t'aime toujours, Dan, dis-je en lui faisant un bisou et en le serrant dans mes bras. Tu me manques aussi, et je suis désolée pour tout ça, mais ce n'est pas de ma faute.

Je vis qu'il retenait ses larmes. Il ne voulait pas que son père voie qu'il avait pleuré quand il remonterait dans la voiture.

Même si on se préparait à fuir la région, Steve voulait toujours aller voir la police car il pensait que si Richard s'en sortait, c'était parce que tout le monde avait peur de lui faire face. Il essaya de me convaincre, mais il vit que je n'étais pas en état de prendre ce genre de décision. Nous devrions nous éclipser pendant la nuit si nous voulions reconstruire une vie normale pour nous et les enfants. Il faudrait que nous acceptions le fait que, que ça nous plaise ou non, mon beau-père avait réussi à nous éloigner de chez nous et de nos amis.

Mais comment choisir où aller quand on peut aller pratiquement partout ? Et comment trouverions-nous une maison dans nos moyens ? Cela nous prendrait au moins quelques semaines à organiser. La seule contrainte que nous avions était que Steve devait rester dans un rayon d'environ trois quarts d'heure de trajet de son lieu de travail, mais cela représentait une zone immense. Les seuls endroits que je voulais éviter étaient ceux où j'étais allée avec mon beau-père, comme les magasins de bricolage des villes voisines où il m'emmenait toujours. Je ne voulais aller nulle part où je pourrais le croiser en allant faire des courses.

Nous visions donc un lieu dont je n'avais jamais entendu parler et où l'on pourrait trouver les maisons les moins chères possible, car Steve ne gagnait pas une fortune. J'habitais des logements de la municipalité depuis assez longtemps pour être éligible à une aide de 14 000 livres pour acheter une maison, ce qui aurait beaucoup aidé Steve, mais nous ne voulions pas risquer que quelqu'un des services municipaux sache où nous trouver. Nous devions complètement disparaître et nous devions donc nous débrouiller seuls pour la maison.

Un premier achat immobilier est déjà une étape suffisamment importante pour un jeune couple sans en plus devoir gérer ce genre de pression. À chaque fois qu'un rendez-vous chez le notaire ou à l'agence immobilière était reporté, nous nous mettions à paniquer. Ils tentaient tous de nous rassurer en nous disant qu'ils achetaient et vendaient des biens tous les jours et qu'ils savaient ce qu'ils faisaient, mais nous tentions désespérément de leur faire comprendre à quel point il était important que la transaction se fasse rapidement.

Un des agents immobiliers nous emmena visiter une maison qui se vendait à moins de 50 000 livres. C'était une saisie et les gens qui l'avaient perdue s'étaient vengés en la dégradant, allant même jusqu'à étaler des excréments sur les murs. C'était sinistre, mais au moins elle pourrait être notre foyer une fois nettoyée. J'avais l'habitude de remettre les maisons à neuf – le premier appartement que la municipalité m'avait alloué était dans un état encore plus lamentable – et nous étions simplement heureux d'obtenir quelque chose. J'en connaissais aussi un rayon sur la décoration, ayant regardé faire mon beau-père tant de fois, et sur l'entretien, puisqu'il m'avait utilisée comme esclave pendant tant d'années. Le père de Steve, qui était peintre et décorateur, nous promit de nous aider à rendre la maison habitable.

Quand la vente fut conclue et qu'on nous donna les clés, il fallut déménager au milieu de la nuit pour être sûrs que Richard n'arriverait pas pour faire une scène.

Même si nous n'avions pas grand-chose, il faudrait au moins une heure ou deux pour tout mettre dans le camion et nous ne pouvions pas prendre le risque que quelqu'un nous voie et lui téléphone. J'avais déjà donné beaucoup d'affaires à des amis et des voisins, prétextant que je renouvelais entièrement mon mobilier et que je n'en avais plus besoin. Je ne voulais rien prendre qui soit en rapport avec Richard, surtout le lit qui me rappelait tant de mauvais souvenirs. J'avais même donné les moquettes, car toutes les maisons du quartier étaient faites sur le même modèle. Les quelques jours précédant le déménagement, il ne me restait que des chaises de jardin posées sur le plancher brut, et je priais pour que Richard ne débarque pas et voie ce que je préparais.

Le père de Steve et quelques-uns de ses amis arrivèrent à minuit pour nous aider et, bien qu'on essayât de faire le moins de bruit possible, le mouvement fit sortir les voisins et les lumières commencèrent à s'allumer dans tout le quartier.

Les gens n'arrêtaient pas de nous demander pourquoi nous ne les avions pas prévenus de notre départ. Je ne pouvais leur donner aucune explication, ce qui était très dur, car beaucoup d'entre eux nous avaient aidés et avaient été gentils avec nous. J'étais juste impatiente de partir avant que Richard ne vienne nous arrêter, et j'enfourmais toutes nos affaires dans le camion, répondant aux questions des voisins curieux et vexés par des haussements d'épaules. Emma était déjà partie avec la mère de Steve. Nous devions passer le reste de la nuit chez eux avant d'aller dans notre nouvelle maison dès les premières heures du jour.

Le lendemain matin, le père de Steve nous accompagna pour nous aider à emménager. C'était tellement bon de quitter enfin cette région, même si cela impliquait de s'installer dans une maison qui sentait tellement mauvais qu'on dut manger dans le jardin les premiers jours. On passa chaque moment de la journée à frotter et nettoyer, jusqu'à ce que la maison soit enfin habitable.

Il fallut énormément de courage à Steve pour décider de partir dans une région qu'il ne connaissait pas et se couper de beaucoup de ses amis et de sa famille pour donner à Emma et moi un lieu sûr et d'assumer entièrement le côté financier.

En plus de tout ça, il devait me supporter alors que j'avais les nerfs à fleur de peau. D'un côté j'étais soulagée d'être enfin loin de ma famille, mais en même temps je continuais à regarder par-dessus mon épaule, m'attendant à ce que Sale Con débarque à tout moment. Dès que le téléphone sonnait, j'étais sûre qu'il avait trouvé mon numéro. À chaque fois que je voyais une Cortina, mon cœur s'arrêtait et la panique si familière m'envahissait. Je devais m'occuper d'une petite fille et gérer une grossesse tout en essayant de rester saine d'esprit. Je ne devais pas être facile à vivre.

Bien que ce fût un soulagement énorme d'être libérée de Richard, mes frères et mes amis me manquaient. J'avais l'impression d'avoir abandonné les garçons et je voulais qu'ils sachent que je les aimais toujours et que ce n'était pas eux que j'avais fuies. Quelques jours après notre déménagement, j'appelai la directrice de leur école et expliquai un peu ce qui s'était passé.

— Je voudrais seulement leur parler, dis-je. Pour leur dire que je ne les ai pas oubliés. Pourriez-vous leur demander de venir dans votre bureau après les cours et j'appellerai à trois heures et demie. Mais s'il vous plaît, ne leur dites pas pourquoi vous voulez les voir.

Elle fut très compréhensive et m'assura qu'elle essaierait. J'attendis près du téléphone jusqu'à l'heure convenue et composai le numéro, les doigts tremblants.

— Je suis vraiment désolée, Jane, me dit la directrice. Comme vous m'avez demandé de ne pas leur dire la raison pour laquelle je voulais les

voir, ils ont cru qu'ils avaient des ennuis et sont partis en courant dès que la cloche a sonné.

J'étais très triste de ne pas pouvoir communiquer avec mes frères. Je pensai très souvent à eux et me demandai comment ils allaient. Pour leurs anniversaires, je leur achetai des cartes, sans jamais les envoyer, et pensai à eux toute la journée. Pendant un moment, j'essayai même de trouver un moyen de récupérer Tom, qui semblait être le plus vulnérable de tous, et de l'amener vivre avec nous. Steve était d'accord pour mettre ce plan à exécution, mais on ne trouva jamais le moyen d'y parvenir.

Même si j'étais désormais physiquement libérée de Richard, je souffrais toujours mentalement de tout ce qui s'était passé, et de l'angoisse permanente qu'il me retrouve et surgisse chez moi. Il m'arrivait parfois de boire pour lutter contre la dépression, j'allais chercher quelques bouteilles de vin après avoir déposé Emma à l'école, ou bien je restais enfermée dans la maison pendant des mois, terrifiée à l'idée de sortir.

Quand on a été une esclave toute sa vie, habituée à recevoir des ordres et à être maltraitée du matin au soir, il est impossible de s'adapter à une vie normale du jour au lendemain. Je n'avais jamais eu la possibilité de prendre mes propres décisions et ne savais absolument pas comment m'y prendre. J'étais comme un oiseau qui aurait été élevé en captivité et qu'on relâchait soudain dans la nature : j'avais perdu tous mes moyens.

En présence d'autres personnes, j'arrivais à donner l'impression d'être une personne insouciante, un peu loufoque, mais je savais que j'étais au bord du gouffre et que j'avais besoin de parler à un professionnel. Je ne cessais de répéter à mon médecin que j'avais besoin d'aide, mais elle ne comprenait pas l'urgence de la situation. Tout ce qu'elle voyait, c'était une femme qui était arrivée de nulle part et qui semblait s'en sortir.

Elle ne connaissait pas du tout mon histoire, et je n'avais jamais le temps de lui expliquer vraiment ce que j'avais vécu.

— Je m'en sors pour l'instant, disais-je. Mais je sais que j'ai besoin de me vider la tête ou je vais exploser. J'ai vu trop de gens s'écrouler parce qu'ils ne s'étaient pas occupés de leurs problèmes à temps.

Mon médecin eut l'air confus puis m'adressa à un conseiller.

Je pris rendez-vous avec la femme, mais j'annonçai que je devrai amener Emma parce que je n'avais trouvé personne pour la garder.

— Oh, ce n'est pas grave, me dit la conseillère. Ce rendez-vous servira juste à se débarrasser des formalités et à enregistrer les noms et les antécédents familiaux.

C'était une infirmière qui venait juste de finir une formation de conseiller. Quand je commençai à lui raconter ce qui m'était arrivé, elle resta bouche bée et regarda Emma.

— Alors vous pensez qu'il pourrait être son père ? demanda-t-elle.

Ce fut la fin de la session pour moi. Je n'étais vraiment pas sûre qu'elle avait les compétences requises.

Mais je savais qu'un jour je devrais affronter mes démons une bonne fois pour toutes.

J'avais donné naissance à ma seconde fille, Sophie, quelques mois après notre départ. Richard et maman ignoraient cette nouvelle grossesse et cela me rassurait.

Nous faisons de notre mieux pour créer une bonne ambiance familiale pour les filles, mais les démons étaient toujours présents dans ma tête et tentaient désespérément de me faire dérailler avec les souvenirs, la confusion, la colère, la culpabilité et tout ce qui s'était emmêlé dans mon esprit durant toutes ces années. Tant que je m'occupais d'un bébé, j'étais trop prise pour prêter attention aux pensées et aux émotions qui se bousculaient dans ma tête.

Steve, par contre, devait être constamment hanté par les révélations que je lui avais faites. Je sais que beaucoup de ses amis en avaient assez de l'entendre rabâcher tout ça quand ils sortaient et essayaient de s'amuser.

Le matin du jour de l'an, après que Steve eut une nuit très alcoolisée avec un de ses amis, je descendis et trouvai qu'ils avaient tous les deux l'air coupable. Je ne pensai pas que c'était à cause de leurs abus de la veille, car ce n'était pas vraiment rare.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je.

— Rien, me répondit Steve, incapable de me regarder dans les yeux.

Le téléphone sonna et il devint soudain très pâle. C'était son père nous avertissant qu'il avait reçu un appel de ma mère et que je devais la contacter au plus vite, que c'était grave.

— Qu'est-ce qu'elle peut bien me vouloir ? me demandai-je. Peut-être qu'elle va m'annoncer que Richard est mort.

— Je suis vraiment désolé, Janey, dit Steve quand il se rendit compte qu'il devait avouer. On a un peu bu hier soir et on a appelé ta mère. Je lui ai dit ma façon de penser.

— Tu lui as dit que tu savais ?

Je n'en croyais pas mes oreilles. Mon pire cauchemar devenait réalité. Maintenant, mon beau-père saurait que j'en avais parlé, que j'avais enfreint sa règle d'or.

— T'es vraiment trop con !

Cet appel, sorti de nulle part, avait dû être un sacré choc pour mon beau-père, qui avait toujours cru que je ne trouverais jamais le courage de lui désobéir. Des amis de Steve, qui vivaient toujours dans mon ancien quartier, nous apprirent plus tard que le lendemain ma mère était allée de porte en porte pour dire que je lançais des accusations sur mon père (ils tenaient toujours à faire croire qu'il était mon vrai père) et qu'ils voulaient s'assurer que personne ne dirait rien.

— Janey répand des rumeurs, leur disait-elle. Et on ne veut entendre personne en parler.

Je savais que ceux qui avaient reçu une visite de ma mère auraient trop peur de faire quoi que ce soit qui déplairait à elle ou à mon beau-père. Quand ma colère contre Steve s'apaisa assez pour me permettre de parler, j'appelai ma mère. Mon cœur battait la chamade, je me demandais ce qui se passerait ensuite.

— C'est vrai ? me demanda-t-elle.

— Quoi ?

— Tu le sais très bien. Est-ce que c'est vrai ?

— Oui.

— Pourquoi tu m'as rien dit ?

— Tu ne m'aurais jamais crue ou si ça avait été le cas, il nous aurait tuées toutes les deux. Il est où là ?

— Il est sorti. Il est devenu complètement fou. Il est parti chercher la personne qui a appelé.

— Il sait très bien qui a appelé. Il cherche juste une excuse pour faire des dégâts.

Pendant des années, après cette discussion, je fis des rêves dans lesquels la police venait m'annoncer qu'ils avaient retrouvé ma mère morte dans une mare de sang parce qu'elle avait dit à Richard qu'elle croyait ce que je disais sur lui.

Peu de temps après, Richard et maman déménagèrent à l'autre bout du lotissement.

Depuis qu'il avait appris la vérité, Steve pensait que je devrais aller voir la police et leur raconter ce qui m'était arrivé. Ses parents étaient du même avis et je dus leur dire que cela n'arriverait jamais, que je ne trouverai jamais le courage d'aller devant une cour pour accuser ouvertement mon beau-père des choses qu'il m'avait fait subir, que les conséquences seraient trop horribles. Ils virent tous qu'ils me mettaient encore plus sous pression en insistant et arrêtaient d'en parler, mais je savais qu'ils croyaient toujours que c'était ce que je devais faire, et au fond de moi, je savais qu'ils avaient raison.

Quand je regardais mes deux petites filles, je me demandais ce que je leur dirai si elles venaient un jour me dire que quelqu'un les avait agressées. Si je leur répondais qu'elles devraient aller voir la police et qu'elles me rétorquaient : « Mais tu n'y es jamais allée, toi » que pourrais-je leur dire ?

C'est terrible de savoir qu'on doit faire quelque chose, mais de ne pas avoir assez de courage pour agir. C'est un poison qui se répand tous les jours. Non pas que ce fût la seule chose qui me rongait de l'intérieur. Les relations que je nouais avec de nouveaux amis ne se passaient pas bien et la pression s'intensifiait.

En plus de tout ça, nous avions d'énormes problèmes d'argent. Le salaire de Steve ne couvrait que les remboursements de la maison et il y avait les dépenses en essence pour qu'il aille au bureau et en revienne. Quand Sophie vint au monde, tous ses vêtements et l'équipement provinrent de vide-greniers ou de la générosité d'amis et de la famille de Steve.

Nous avions à peine les moyens de nous nourrir correctement. À Noël, on ne put offrir à Emma que six vidéos de *Casper*, que nous avions trouvée à une livre chacune. Elle était tellement contente que ce fut l'un de ses meilleurs Noël, mais nous étions très tristes. « Une autre vidéo de *Casper* ! » s'exclamait-elle à chaque fois qu'elle en déballait une.

Dès que Sophie commença à faire ses nuits, je pris un emploi de femme de ménage pour contribuer aux frais. Je travaillais de dix-neuf heures à trois heures du matin, je récurais des toilettes et frottais les sols mais le surmenage, en plus de tout le reste, fut trop dur à supporter. Je dus abandonner au bout de quelques semaines.

Je n'aimais pas le fait que nous ayons tous des noms différents. Si nous devons être une famille, alors nous devons l'être officiellement.

— On devrait se marier, dis-je à Steve un soir, et il accepta avec joie. Les filles seront nos demoiselles d'honneur.

J'avais toujours trouvé que la vie était plus facile à supporter quand j'étais occupée et avais des choses à organiser.

Un mariage était la distraction parfaite pour m'éloigner des nuages qui se formaient dans mon esprit, même si l'on ne put pas inviter la plupart

des gens qui comptent pour moi, mais une fois l'événement passé, je revivais ma vie avec les mêmes problèmes.

Quand Sophie fut assez grande pour aller à la garderie, je n'avais plus rien d'autre à faire que broyer du noir. Bien que la maison dans laquelle nous avons emménagé fût assez jolie, elle était bâtie presque à l'identique de toutes les maisons dans lesquelles j'avais vécu avec Sale Con et, quand j'étais à l'intérieur, je n'avais pas vraiment l'impression de m'être échappée.

Il y avait tellement de choses qui déclenchaient une crise de panique ou me rappelaient de mauvais souvenirs – des choses que pouvaient dire les enfants ou des odeurs qui me rappelaient mon enfance. Des images m'envahissaient souvent, réminiscences de ce que j'avais tant essayé d'oublier.

Les années suivantes, mon problème d'alcool empira à chaque fois que je me sentais déprimée. Tous les matins, après avoir déposé Emma à l'école et Sophie à la garderie, j'achetais quelques bouteilles de vin et une boîte de paracétamol, un jour dans tel magasin, un jour dans tel autre, et je passais la matinée à boire et à regarder les comprimés, tentant de trouver le courage de les avaler et d'en finir. Tous les jours, je me dégonflais et choisissais plutôt de me saouler.

J'avais découvert que l'alcool me permettait de pleurer et de m'apitoyer sur moi-même. Quand j'étais sobre, je me disais qu'il y avait des tas de gens dans le monde qui vivaient des situations bien pires que la mienne et je me forçais à me ressaisir.

Mais quand le vin prenait le contrôle, je me laissais aller et me permettais de pleurer sur tout ce qui m'avait été volé. J'arrivais à me convaincre que je gâchais la vie de tout le monde, y compris celles de Steve et des filles, et qu'ils se porteraient bien mieux sans moi.

J'examinais régulièrement toutes les méthodes possibles de suicide et traversai plus d'une fois une route très fréquentée les yeux fermés. Cependant, je devais avoir un ange gardien car non seulement aucune voiture ne me percuta, mais en plus les divers instruments que j'utilisais pour me couper les poignets ne semblaient jamais frapper au bon endroit. Tôt ou tard, pourtant, je risquais de réussir et Emma et Sophie n'auraient plus de maman.

Un jour, je décidai de me raser complètement la tête. Quand Steve rentra le soir, mes cheveux étaient encore plus courts que les siens. — Ouais, dit-il en ravalant l'envie de me dire ce qu'il pensait vraiment. Non, j'aime bien. Ouais, c'est chouette, ça rend bien. Non, vraiment. Il ne m'avoua que bien plus tard qu'il avait été très choqué par la transformation.

Toute la responsabilité de maintenir ma santé mentale en équilibre incombait désormais à Steve, avec un peu de soutien de quelques amis de notre nouveau quartier. Les parents de Steve étaient toujours adorables avec moi, mais cela avait dû être un terrible choc quand leur fils leur avait ramené pour la première fois une fille qui venait d'un milieu familial comme le mien. Je suis sûre qu'ils furent soulagés quand on se sépara pendant six mois, mais une fois que Steve décida que j'étais celle qu'il voulait, ils nous soutinrent autant qu'ils le purent et me traitèrent comme leur fille.

À présent, ils subissaient une pression incessante de ma famille, qui les menaçait par téléphone au beau milieu de la nuit et faisait bien pire encore, mais je ne connus jamais la gravité des menaces car ils ne voulaient pas me blesser.

Ils ne se laissaient pas intimider, mais cela rendait leur vie désagréable et ne faisait que confirmer que nous avions pris la bonne décision en n'infligeant pas ce genre de pression à des personnes qui auraient pu flancher.

Depuis l'arrivée de Sophie, il y avait désormais trois personnes qui avaient besoin que je me reprenne pour mener une vie de famille digne de ce nom. Finalement, après avoir été un an sur une liste d'attente, j'obtins un rendez-vous avec une psychiatre au centre médical local. Elle me parla très gentiment et m'expliqua où je me situais sur une échelle entre dépressive et euphorique – et j'étais très bas.

Je la suppliai de m'interner. Je voulais simplement me reposer et que quelqu'un s'occupe de moi.

— Non, dit-elle en secouant la tête. Si vous n'avez pas de famille, je n'hésiterais pas, mais si je vous éloigne d'eux, je crains que vous n'abandonniez totalement.

Plusieurs fois, quand j'attendais dans sa salle d'attente, j'entendis des patients pleurer et crier parce qu'ils avaient été internés contre leur gré, et je les enviais.

Elle me prescrivit des tranquillisants, des antidépresseurs, des vitamines et des somnifères. Certains de ces médicaments étaient si forts qu'ils ne pouvaient être délivrés que par l'hôpital. Et elle m'adressa à un psychologue.

— Vous êtes un homme ! m'exclamai-je la première fois que je le rencontrai.

Non seulement c'était un homme, mais il avait l'air d'avoir mon âge, ce qui me mit un peu mal à l'aise.

— Est-ce que c'est un problème ? demanda-t-il.

— Oui, je pense. Je veux une femme. Comment je peux savoir que vous ne faites pas ce genre de chose à vos gosses ?

— Puisque vous êtes là, pourquoi ne pas au moins essayer ? Parce que vous pourriez attendre longtemps si vous demandez à voir quelqu'un d'autre.

Je suivis son conseil et sus immédiatement que j'avais trouvé la bonne personne. Dès que je me mis à lui parler, j'eus l'impression qu'un poids énorme avait été enlevé de mes épaules. Je lui racontai tout ce qui m'était arrivé depuis mes quatre ans, ne lui épargnant aucun détail, et il m'écouta et comprit ce que je ressentais.

Quelqu'un faisait vraiment attention à moi et ne se mettait pas en colère, n'était pas choqué ou ne me disait pas de me ressaisir ou d'aller voir la police, il se contentait d'écouter.

Souvent pendant que je parlais, ses yeux s'embauièrent de larmes.

— C'est moi qui suis supposée pleurer, pas vous, plaisantais-je.

Quand je lui montrai des poèmes que j'avais écrits durant les moments les plus sombres de ma vie, il me demanda s'il pouvait les emmener chez lui, car il trouvait cela trop dur de les lire devant moi. Il me dit plus tard que tout ce que j'avais écrit était typique de quelqu'un qui avait traversé ce genre d'épreuves.

Durant les mois qui suivirent, il fit un travail remarquable pour m'aider à me sentir mieux. Pour la première fois de ma vie, je commençais à croire que tout ce qui s'était passé n'était pas de ma faute et je sentis mon courage renaître. Je ne me sentais toujours pas assez forte pour aller porter plainte et démarrer une longue bataille pour que Sale Con soit mis hors d'état de nuire, mais beaucoup de choses se mettaient en place dans ma tête. Je réalisais que j'étais réellement la victime dans toute cette histoire.

Le psychologue me recommanda également quelques livres qui m'ouvrirent les yeux sur le fait que je n'étais pas seule au monde, qu'il y avait d'autres personnes qui comprenaient ce que j'avais vécu. Après des années à entendre que la lecture était réservée aux snobs, je passais soudain tout mon temps à lire.

C'était comme si mon cerveau avait été affamé pendant tout ce temps et que je devais maintenant ingurgiter autant de pages que possible.

Je découvris *Le moins que rien*, de Dave Pelzer et je fus inspirée par la façon dont il avait repris sa vie en mains après une enfance maltraitée. Je connaissais beaucoup de personnes qui l'avaient lu et m'avaient dit qu'ils ne pouvaient pas croire que tout ce qu'il avait écrit sur sa mère était vrai, mais je n'eus aucun mal à croire chaque mot car j'avais vécu la même chose. Je pouvais me représenter chaque scène qu'il décrivait.

— Il faut absolument que vous lisiez ce livre, dis-je à mon psychologue. Vraiment. Il doit y avoir une école quelque part qui forme ces gens, parce

qu'ils sont tous pareils.

— Quels gens ?

Il me prit le livre des mains, l'air confus.

— De quoi vous parlez ?

— Les gens qui font subir ce genre de monstruosité à des enfants. Ils doivent tous venir du même endroit. Ils font tous les mêmes choses. Tout ce que sa mère lui a fait, je peux imaginer mon beau-père me le faire.

Il me fallut un an de psychothérapie avant de sérieusement songer à aller voir la police. On ne peut se remettre d'une vie de terreur du jour au lendemain et je changeai d'avis au moins une centaine de fois, avant de décider que j'étais assez forte pour faire ce que j'avais toujours redouté, tout en sachant au fond de moi que je devrais m'y résoudre un jour ou l'autre.

— Je crois que je suis prête à aller voir la police pour Sale Con, annonçai-je un jour à Steve.

C'était ce qu'il avait toujours espéré entendre. Il croyait de tout son cœur qu'aucun homme ne devrait s'en tirer après avoir commis ce genre de crimes contre un enfant et cela faisait des années qu'il voulait que j'aie le dénoncer.

Lui et ses parents me répétaient toujours : « Comment tu te sentiras s'il fait ça à quelqu'un d'autre alors que tu aurais pu le mettre hors d'état de nuire ? »

Steve alla tout de suite au commissariat local en mon nom. Là, on lui dit qu'il devait déposer sa plainte au commissariat de la ville où les crimes avaient été commis. Il s'y rendit immédiatement. Je pense qu'il voulait mettre la machine en marche avant que je ne change d'avis. Il avait raison.

À partir de ce moment, je changeai d'avis toutes les heures, mais il était trop tard pour faire marche arrière et la plupart du temps je savais que j'avais pris la bonne décision, même si la peur devenait parfois trop forte à supporter.

Un officier du service de la protection de l'enfance, prénommée Marie, vint d'abord me rendre visite. Je voyais qu'elle avait plus ou moins l'esprit ailleurs et je me sentis coupable de l'embêter. Je n'arrêtais pas de m'excuser et de lui dire que j'étais sûre qu'elle devait avoir des choses bien plus importantes à faire, comme sauver des enfants qui étaient actuellement en danger plutôt que d'écouter une adulte se plaindre d'événements survenus il y a des années.

Je me sentais toujours coupable quand je regardais des reportages sur des enfants mourant de faim en Afrique ou handicapés après avoir sauté sur une mine, car je me disais que je n'avais pas vraiment de raison de me plaindre. Je pensais que ce n'était pas si terrible que ça et que certains enfants traversaient sûrement des épreuves bien pires. Je devais saper la confiance de Marie dans cette affaire à chaque nouvelle phrase.

Elle me demanda si mon beau-père s'était déjà fait arrêter. Je lui répondis que c'était arrivé des centaines de fois, mais qu'il n'était jamais allé en prison parce qu'il intimidait les témoins et les personnes qui l'accusaient et qu'ils finissaient toujours par retirer leur plainte sous la pression. Je voyais qu'elle avait l'air de plus en plus exaspéré et je me rendis compte que tout ça paraissait tiré par les cheveux.

— Aller voir son casier, dis-je. Vous verrez par vous-même.

Quand elle partit, je pensais que Marie se contenterait d'enregistrer ma plainte et en resterait là. Elle m'avait expliqué très patiemment à quel point il était difficile pour le Ministère public d'engager des poursuites dans un cas comme le mien. Je ne fus pas surprise, certaine qu'il devait y avoir des millions de personnes qui avaient subi des sévices atroces dans leur enfance, mais contente d'avoir enfin parlé. Tant que ma plainte serait enregistrée quelque part, pensais-je, Richard aurait moins de chances de s'en tirer s'il recommençait.

À ma grande surprise, Marie revint dès le lendemain après avoir consulté le dossier de Richard.

— J'ai quelque chose pour vous, me dit-elle, tenant un rouleau de papier au niveau de sa tête, qu'elle laissa ensuite se dérouler jusqu'au sol. Chaque ligne faisait référence à mon beau-père.

— Et ce ne sont que les arrestations de ces sept dernières années, dit-elle.

Je sentis une vague de soulagement quand je me rendis compte qu'au moins une personne parmi les autorités me croyait.

— Je pense qu'on ferait mieux de recommencer depuis le début, dit Marie.

On entreprit d'organiser mes souvenirs pour présenter un dossier qui pourrait aller en justice.

— Le Ministère public n'acceptera que s'il y a une chance de remporter le procès, m'avertit-elle.

Ce ne fut pas difficile de me rappeler de toutes les choses abominables que j'avais subies, mais il me fut presque impossible de les ranger dans un ordre cohérent car mon esprit sautait d'un souvenir à un autre. Et plus je racontais d'événements à Marie, plus elle semblait perdue.

— Quand il vous faisait ça, vous aviez cinq ou dix ans ? me demandait-elle. Est-ce que ça a duré un mois, un an ? Quand est-ce arrivé ? Pendant combien de temps ? Est-ce arrivé souvent ?

J'étais incapable de donner une réponse exacte et chaque question me renvoyait à un autre souvenir, pendant que Marie noircissait des pages entières, essayant de tout noter dans l'espoir de pouvoir tout organiser plus tard. Quand elle prit conscience qu'il y avait plus d'éléments que d'habitude à examiner, elle fut forcée de demander à une collègue de venir lui prêter main-forte.

Dans la majorité des cas d'enfant maltraité, les sévices ne durent que quelques années avant que l'enfant ne soit sauvé ou que le bourreau se désintéresse de sa victime parce qu'elle a grandi. Dix-sept ans était une période incroyablement longue d'abus systématiques et cela rendait la tâche bien plus compliquée que d'habitude.

Marie se rendit aux bureaux des services sociaux pour récupérer mon dossier et voir s'ils avaient eu la moindre idée de ce qui s'était passé et comment ils auraient pu agir.

— Ils ont perdu le dossier, me dit-elle au téléphone. Je leur ai dit qu'ils avaient une semaine pour le retrouver avant que je n'envoie une équipe prendre la relève.

Je sentis qu'elle était en colère. Elle me dit que ce n'était pas la première fois que cela lui arrivait durant une enquête.

Une semaine plus tard, nous n'avions toujours pas de nouvelles et elle envoya une équipe de policiers vérifier chaque dossier. Ils ne trouvèrent rien. Quelqu'un avait effacé toutes les preuves.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demandai-je.

— Ça veut dire que ses avocats prétendront que vous mentez parce que les services sociaux venaient tout le temps s'assurer que vous alliez bien.

— Mais ils ne m'ont jamais approchée, insistai-je. Et même s'ils étaient venus, je n'aurais jamais eu le courage de leur dire ce qu'il se passait.

Loin de se laisser démonter, Marie et sa collègue continuèrent de me soutirer toutes les informations que j'avais jusqu'à ce que leurs mains aient des crampes à force d'écrire.

— On va s'arrêter là, me dit finalement Marie. On ne pourra pas consigner tout ce qu'il vous a fait ou l'affaire durerait une éternité.

Elles s'en allèrent pour aller faire dactylographier toute l'histoire. Quand elles revinrent avec le document imprimé, Marie était armée d'une paire de ciseaux et d'un tube de colle.

— Il va falloir que vous lisiez tout cela, m'expliqua-t-elle. Et que vous découpiez chaque anecdote pour les recoller dans un ordre chronologique

afin que les avocats comprennent bien.

J'essayai de m'appliquer mais j'avais toujours du mal à tout remettre en ordre.

— La femme qui a tapé toutes ces notes, me dit Marie pendant que nous parcourions le document ensemble, travaille dans ce service depuis bientôt vingt ans, mais elle était obligée de quitter régulièrement la pièce pour aller pleurer.

— Alors vous pensez qu'ils vont engager des poursuites contre lui ? demandai-je.

— Qui sait ? Mais si ce n'est pas le cas, ce ne sera pas faute d'avoir essayé.

Maintenant que j'avais choisi de me lancer dans cette procédure, j'étais déterminée à faire de mon mieux. Marie et ses collègues étaient si gentils que je voulais les aider autant que possible pour qu'ils ne perdent pas leur temps. Nous parcourûmes le document encore et encore, jusqu'à ce qu'il soit aussi fidèle que possible. Marie l'emmena pour essayer de convaincre ses supérieurs que c'était un cas qui valait la peine d'être défendu.

Elle revint quelques jours plus tard avec un grand sourire.

— Mon supérieur pense que nous devrions aussi poursuivre votre mère, m'annonça-t-elle en jubilant.

— Ah bon ? Pourquoi ?

— Il croit qu'elle savait parfaitement ce qui se passait et veut la coincer pour négligence.

Au bout du compte, cependant, ils décidèrent que poursuivre ma mère serait trop compliqué et qu'il valait mieux se concentrer sur Richard.

J'étais ravie. Pendant un court instant, ce fut un poids de moins sur mes épaules. J'avais l'impression d'avancer enfin en direction d'un dénouement heureux. Puis je fus frappée par la réalité.

La procédure entière prendrait environ un an avant d'arriver au tribunal. Un an pendant lequel Richard saurait qu'on le poursuivait et redoublerait ses efforts pour nous trouver afin de nous intimider et nous réduire au silence.

La police m'assura qu'une fois qu'il serait arrêté, il serait placé en détention provisoire et nous serions en sécurité. Le moment venu, ils le relâchèrent immédiatement dans la nature.

— Vous m'aviez promis que vous ne le laisseriez pas filer, protestai-je quand j'appris la nouvelle.

— Je suis désolée, Janey, me répondit Marie. Ils ont décidé qu'il suivait un traitement médical trop lourd pour prendre le risque. Si quelque chose était allé de travers et qu'il était tombé malade pendant sa détention, toute l'affaire aurait pu s'effondrer et il aurait même pu poursuivre la police. On ne pouvait pas courir ce risque.

— Mais il va me chercher. Je ne me serais jamais lancée dans tout ça si vous ne m'aviez pas promis qu'il serait emprisonné.

— On fera tout notre possible pour vous protéger, m'assura-t-elle, et je savais qu'elle était sincère.

Mais que ferait-elle si Richard ou mes frères décidaient d'enlever Emma à la sortie de l'école pendant quelques heures juste pour me montrer qu'ils en avaient toujours le pouvoir ? Que feraient-ils si le téléphone commençait à sonner au milieu de la nuit, ou si des lettres arrivaient chez nous ? Que feraient-ils si notre maison prenait feu soudainement ou si la voiture de Steve était percutée sur la route ?

Même si je ne regrettais pas d'être allée voir la police, je ne savais pas si je supporterais, ces prochains mois, à être constamment sur mes gardes et à sursauter dès que j'entendrais une voiture s'arrêter devant la maison, ou quand le téléphone sonnerait, et l'inquiétude qui me saisirait si Emma rentrait quelques minutes en retard de l'école.

Je sortais à peine de chez moi, sauf pour emmener les enfants à l'école qui se situait au bout de la rue, mais même cela me paraissait parfois impossible et je devais demander à Steve ou à une amie de s'en occuper. J'avais l'impression que mon cerveau était trop épuisé pour fonctionner. La moindre petite chose que demandaient Emma ou Sophie me semblait aussi insurmontable que d'escalader l'Everest. Si elles avaient soif, je trouvais à peine assez d'énergie pour prendre un gobelet et le remplir.

Des idées de suicide m'envahirent à nouveau et j'écrivis une longue lettre dans laquelle j'insistais pour que les filles restent avec Steve après ma mort. Mon pire cauchemar était qu'Emma soit placée chez ma mère. Je voulais m'assurer qu'il y ait une preuve écrite que je ne voulais ni Richard, ni maman, ni mes frères à mon enterrement.

Chaque soir, après une dure journée au bureau, Steve devait écouter pendant des heures mes discours alcoolisés sur mes envies de suicide. Il finit par perdre patience.

— Si tu as prévu de faire ça, je ne peux rien y changer, me dit-il un soir. Alors vas-y, finis-en une bonne fois pour toutes. Moi, je vais me coucher.

Il monta à l'étage et me laissa pleurnicher dans le salon.

« D'accord, pensai-je. Si je dois passer à l'acte, j'ai deux ou trois choses à régler avant. »

Je n'avais jamais trouvé le bon moment pour expliquer à Emma que Paul était son vrai père. Steve avait été tellement formidable avec elle et elle l'aimait tellement qu'il ne m'avait pas semblé bon d'embrouiller son esprit. Mais je ne voulais pas partir avant d'avoir tout mis en ordre. Cela faisait maintenant cinq ans que nous nous étions enfuis. Emma avait huit ans et était suffisamment grande pour comprendre. Un jour, après l'école, je la fis asseoir et lui expliquai tout. Elle m'écouta avec beaucoup d'attention, posa quelques questions et ne sembla absolument pas perturbée par la situation. Je pensai qu'il valait mieux que je contacte Paul et le présente à nouveau à sa fille avant de mettre fin à mes jours.

Cependant, si je le recontactais, il faudrait que je lui explique toutes les raisons de notre fuite et tout ce qui s'était passé dans son dos lorsque nous vivions ensemble. J'avais appris qu'il s'était fiancé et qu'Emma avait maintenant un demi-frère. Je voulais que Paul renoue des liens avec elle et qu'il la présente à son autre enfant, mais je ne savais pas comment le joindre.

Puis Steve sortit un soir avec des amis et croisa un type avait qui il était allé à l'école et qui jouait au foot avec Paul. Il lui demanda de faire passer son numéro à Paul. Le type lui promit de le faire et on attendit l'appel. Il finit par nous contacter et nous dit que son ami avait oublié de lui donner le numéro.

On se rencontra et je lui racontai toute l'histoire. Il fut aussi révolté et horrifié que Steve l'avait été, mais je vis, pendant que je lui parlais, que je lui donnais enfin les réponses aux questions restées en suspens depuis toutes ces années.

— Alors toutes les fois où je rentrais tôt et que la chaîne bloquait la porte... dit-il, et j'acquiesçai.

J'étais malade rien que de repenser à toutes les choses que j'avais été forcée de faire chaque jour de ma vie jusqu'à ce que l'on s'échappe.

Paul fut incroyablement compréhensif et d'un grand soutien. Il promit de faire tout ce qu'il pourrait pour m'aider pendant le procès.

Comme je retrouvais mon courage, je pris contact avec mon père et mon petit frère Jimmy. Papa s'était remarié et était heureux, il avait une entreprise de peinture et décoration prospère qui lui permettait de vivre confortablement. On commença à lui rendre visite, mais discrètement. Le frère de ma mère habitait à l'autre bout de la rue.

Papa vivait toujours dans l'ignorance la plus totale de l'enfer que j'avais traversé après qu'il m'ait abandonnée. Quand je lui en racontai une partie, je vis qu'il pouvait à peine le supporter et je décidai de lui épargner les détails. Il me révéla alors qu'il se servait des dames de cantine de l'école pour savoir comment j'allais.

Il m'écouta patiemment mais ne semblait pas avoir tout assimilé.

— Je peux comprendre comment il pouvait te faire ce genre de choses quand tu étais enfant, me dit-il un jour, mais comment as-tu pu le laisser

abuser de toi alors que tu étais adulte et que tu avais un enfant ?

Je ne pris pas la peine de lui en dire plus. Il aurait peut-être mieux valu le laisser vivre dans l'ignorance de ces atrocités, finalement. Il secoua la tête, incrédule, quand je lui racontai certaines des choses que maman avait faites, elle aussi.

— Elle a dû tellement changer, Janey, dit-il. Je n'aurais jamais épousé une femme comme celle que tu me décris.

Rencontrer Jimmy après tant d'années fut un choc. La vie de Jimmy depuis que nous avons été séparés n'aurait pas pu être plus différente de la mienne. Il avait été adopté par des gens adorables qui avaient suffisamment d'argent pour satisfaire le moindre de ses caprices. Il était leur seul enfant et ne semblait avoir aucun problème, mais il n'était pourtant pas heureux et rencontrait des difficultés à s'adapter à sa vie d'adulte.

Je me rendis compte que j'avais très peu de patience avec lui, et Steve encore moins. J'étais très déçue, après avoir chéri son souvenir si fort pendant toutes ces années. J'espérais peut-être que nous serions toujours des âmes sœurs, comme nous l'avions été quand nous étions petits et comme nous l'étions restés depuis dans mon cœur.

Peut-être Jimmy avait-il été tellement marqué par sa petite enfance qu'aucune quantité d'amour et de sécurité n'aurait pu le rendre heureux, ou peut-être qu'il y avait un héritage génétique dont il ne pouvait pas se débarrasser. Pourtant, malgré tout ce qui s'est passé et les chemins différents que nous avons empruntés, j'aime toujours l'homme qui fut autrefois le petit garçon que l'on m'obligea à abandonner au foyer pour enfants.

Bien que ma vie s'arrangeât par certains aspects, la dépression dont j'avais toujours redouté l'arrivée se faisait de plus en plus menaçante. Je pensais sans cesse que tout le monde se porterait bien mieux sans moi, surtout Steve et les filles. J'étais constamment déprimée et j'avais l'impression que je ne leur servais à rien.

Je continuais à acheter de l'alcool et des comprimés pour me préparer à commettre un acte que je ne voulais pas vraiment accomplir. Finalement, après avoir passé une matinée seule dans ma cuisine à crier et pleurer, je bus assez pour avoir le courage d'avaler une poignée de tranquillisants et d'antidépresseurs assez forts. Je m'étais déjà arrangée pour que quelqu'un aille chercher les filles à l'école et les garde, pensant être morte d'ici là.

Je pense que je n'avais pas pris assez de médicaments, cependant, parce que je pus aller répondre quand quelqu'un tambourina à ma porte.

— Qu'est-ce que tu as fait ? me demanda mon amie en constatant mon état.

Je m'écroulai sur le sol de la cuisine, rampai dans un coin et hurlai de toutes mes forces, je voulais juste en finir. Je ne sentais plus mes jambes. Dès que je me levai, je retombai immédiatement. Mon amie était folle de rage contre moi. Elle appela sa mère, qui était infirmière et habitait dans la même rue, et elles me bombardèrent toutes les deux de questions :

— T'en as pris combien ?

J'essayai de répondre, mais j'étais incohérente, je ne pouvais pas articuler, mon visage était tout engourdi.

Mon amie appela son mari, qui quitta son bureau pour venir me chercher et me conduire à l'hôpital. Une fois arrivée là-bas, je me sentis idiot.

Je n'avais vraiment pas dû prendre beaucoup de comprimés parce que les médecins ne me firent même pas de lavage d'estomac, mais ils ne voulaient pas me laisser sortir avant de me faire des examens. Je voulais seulement dormir, j'étais tellement fatiguée, mais ils m'empêchaient de fermer les yeux.

Steve arriva plus tard, très en colère.

— Ça suffit maintenant, dit-il. Je te ramène à la maison.

Après cet incident, je me rendis compte que je devais à tout prix me ressaisir, combattre mes démons et être une mère digne de ce nom pour mes filles.

Une de mes occupations pendant l'année qui précéda le procès fut de retrouver les personnes qui pourraient témoigner en ma faveur. J'avais besoin que les gens décrivent l'extrême violence de Richard et qu'il n'aurait eu aucune difficulté à tyranniser et à intimider un enfant pour lui faire faire ce qu'il voulait. J'étais tellement naïve que je pensais qu'une fois qu'ils auraient vu que je n'avais pas peur de l'affronter, tous les autres membres de ma famille se sentiraient libres de parler. Il les avait frappés, attaqués et intimidés pendant des années, et je pensais donc qu'ils me seraient reconnaissants d'exposer enfin le tyran vicieux et cruel qu'il était. Je me souvins de toutes ces fois où maman et les garçons avaient dit que la vie serait bien meilleure sans lui. Maman avait toujours cru que les garçons la sauveraient de lui quand ils auraient grandi, mais c'était peut-être moi qui devais assumer ce rôle.

Malheureusement, j'avais sous-estimé la capacité de Richard à intimider les gens. Une ou deux de mes anciennes amies que j'avais réussi à joindre par téléphone avaient accepté de témoigner, mais elles me rappelèrent après en avoir discuté avec leurs maris et se rétractèrent.

Personne ne voulait mettre sa vie, sa famille ni sa maison en danger. Richard avait apparemment réussi une fois encore à terroriser une communauté entière pour qu'on ne s'oppose pas à lui, même quand ils en avaient la possibilité, mais je les comprenais totalement. N'avait-il pas réussi à me forcer au silence pendant vingt ans ?

Je décidai de ne pas contacter les personnes trop vulnérables. Je savais qu'elles auraient accepté, mais Richard les aurait tuées. Cheryl, par exemple, m'avait énormément aidée durant ces années et je ne pouvais pas lui demander de se mettre encore plus en danger pour moi.

Je n'avais pas vu Hayley depuis très longtemps et j'hésitai avant de la contacter et de lui demander une si grande faveur, mais j'avais besoin de toute l'aide que je pourrai recevoir.

— Bien sûr que je t'aiderai, dit-elle aussitôt.

Je me souvins du jour où nous étions devenues sœurs de sang.

— T'aurais dû me le demander bien plus tôt. Ta mère est déjà venue trouver la mienne afin qu'elle témoigne en leur faveur.

— Qu'est-ce que ta mère a répondu ?

— Elle a dit non, mais leur avocat n'arrête pas de venir frapper chez nous.

C'était merveilleux de voir que certaines personnes se battaient pour ce qu'elles croyaient juste.

Plus je trouvais de témoins, plus ça me donnait le vertige. Je fus choquée par le nombre d'anciens voisins qui me dirent qu'ils avaient toujours vu ce qu'il se passait entre Richard et moi, comme si cela avait été inévitable et qu'ils n'avaient rien pu y faire. Peut-être était-ce le cas, mais ils auraient au moins pu essayer. Ils s'étaient peut-être imaginé que j'étais consentante. Est-ce que quelqu'un pourrait vraiment croire une chose pareille ?

Oncle John, qui avait été mon ami du temps où nous avons été voisins, accepta aussi de témoigner contre Richard.

— Je sais que ton papy ne me le pardonnerait jamais si je ne t'aidais pas, dit-il.

Il en paya le prix plus tard, car le reste de la famille l'accusa d'être un traître pour s'être rangé à mes côtés contre le précieux patriarche.

Un autre de mes oncles, que Richard avait frappé et tyrannisé de nombreuses fois, m'appela pour me prévenir que Richard lui avait demandé de témoigner en sa faveur et qu'il ne pouvait pas faire autrement.

Je consultai Marie, qui m'assura qu'il avait tout à fait le droit de refuser. Je le rappelai et lui dit qu'il n'était pas obligé d'obéir à Richard.

— Mais tu sais, Janey, me dit-il en geignant, j'allais parfois au pub avec lui. C'est rien qu'un type ordinaire.

Pour autant que je sache, Richard n'allait pratiquement jamais au pub. La seule fois où il y était allé avec cet oncle, il s'était traîné à la maison

complètement saoul après s'être battu sur le chemin du retour, être tombé et avoir vomis tout son repas chinois sur la pelouse du jardin. Je pense qu'il savait qu'il ne tenait pas l'alcool, et c'était pour ça que, la plupart du temps, lui et maman ne buvaient que du thé.

— Comment peux-tu me dire ça d'un homme qui m'a violée et a abusé de moi chaque jour de ma vie pendant dix-sept ans ?

— Oh là, attends une seconde, Janey, me dit mon oncle comme s'il était un vieux sage. On n'est pas sûrs de ça. Tout le monde est innocent jusqu'à preuve du contraire.

— Pourquoi j'irai inventer une chose pareille ? criai-je, folle de rage d'entendre ça de la bouche d'un homme qui avait lui-même souffert des mains de Richard. Comment aurais-je pu imaginer dix-sept ans de terreur et de souffrance ?

Au bout du compte, ils finirent pratiquement tous par se dégonfler, à part Hayley, oncle John, Paul et Steve. Je demandai à mon père s'il voulait bien venir assister au procès et il me promit qu'il viendrait. Le père de Steve et deux de ses amis vinrent aussi au tribunal pour me soutenir moralement.

Maintenant que je parlais si ouvertement à tant de personnes de ce qui était arrivé dans le passé, je commençais à avoir les idées plus claires et à me sentir mieux.

Steve avait travaillé dur pour gagner plus d'argent et nous acheter une jolie maison dans un quartier beaucoup plus agréable. La maison était moderne et ne ressemblait en rien à celles dans lesquelles j'avais vécu enfant. J'aurais dû avoir l'impression que j'échappais enfin à mon passé. Mais il m'était toujours impossible d'apprécier vraiment toutes ces bonnes choses. J'avais été conditionnée pendant tellement d'années à penser que si un événement heureux arrivait, il fallait en payer le prix en « rendant un service » ou en se faisant frapper, que je ne pouvais pas croire que nos vies puissent s'améliorer.

À l'approche du premier jour du procès, je devins incroyablement nerveuse. Et si personne ne me croyait et que le jury laissait Richard s'en tirer ? Et si les hommes du jury faisaient subir la même chose à leurs enfants ? Et si le juge faisait cela ? Ou les avocats ? Et si je devais passer le reste de ma vie dans la peur que Richard revienne se venger ? Et si l'on ne reconnaissait jamais les atrocités qu'il m'avait fait endurer ? Et si ses tactiques de persécution se révélaient payantes ? Comment pourrais-je vivre avec ça ?

Le matin du premier jour du procès, on accompagna les filles à l'école avant de se mettre en route pour le tribunal. On essaya de leur faire croire que c'était un jour ordinaire, mais je ne pense pas qu'on réussit à les bluffer. Elles avaient dû sentir notre tension.

Nous avions prévu de retrouver Marie et ses collègues de la police sur le parking derrière le tribunal, afin qu'ils nous fassent entrer discrètement. — Ils vont vous attendre à l'entrée principale pour essayer de vous intimider, m'avait prévenue Marie. On ne veut pas que vous les croisiez.

Après nous avoir fait entrer rapidement dans le bâtiment, on nous emmena à l'étage dans une pièce isolée destinée aux témoins. Nous n'avions pas le droit de nous parler, même si Steve et moi avions été dans la même voiture quelques minutes plus tôt. Nous devons rester assis dans les fauteuils jusqu'à ce qu'on nous appelle. Mon père n'était toujours pas là.

Il ne se passa rien pendant des heures, le temps que les jurés prêtent serment et que tous les rituels dont nous ne savions rien soient accomplis. Nous pensions que Steve serait appelé en premier. Il était impatient d'aller à la barre. Richard ne l'avait pas épargné et il savourait l'idée de pouvoir enfin lui rendre la monnaie de sa pièce.

— Jane Elliott, appela une voix.

Mon cœur bondit dans ma poitrine. C'était moi qui passais la première ! Je ne voulais pas quitter cette pièce remplie de visages amicaux et encourageants, car je savais que dans la salle d'audience, Sale Con m'attendait et que des gens essaieraient de prouver que je mentais et m'obligeraient à parler de choses auxquelles je ne voulais plus penser. Je sortis dans un état second.

Quand j'arrivai dans la salle, je vis un de mes oncles et mon frère Pete (que j'avais plus au moins élevé quand il était petit) assis près de la porte, les bras croisés sur leur poitrine.

Ils me lancèrent des regards menaçants pour essayer de m'intimider, espérant sûrement que leur attitude me ferait reculer et abandonner comme toutes les personnes ayant un jour tenté de mettre un terme au règne de terreur de Sale Con. Je remarquai pour la première fois que mon frère avait un tatouage dans le cou, comme son père.

— Ne les regardez pas, me dit l'officier, essayant de me faire avancer rapidement. Ils essaient juste de vous perturber.

Je tremblais de peur, mais je les regardai droit dans les yeux comme si je m'en fichais. La tension s'était accumulée pendant un an en attendant ce jour, sans compter les vingt années avant ça. Je ne reculerais pas maintenant. Je n'avais aucun respect pour les personnes qui s'étaient dégonflées et avaient refusé de me soutenir, après tout ce qu'il leur avait fait subir à eux aussi. Je renvoyai un regard de défi à mon frère et à mon oncle et secouai la tête, comme pour leur dire que je n'arrivais pas à croire leur comportement et qu'ils m'avaient déçue.

Je ne saurai jamais s'ils ressentirent un peu de honte ou s'ils avaient tellement pris l'habitude d'obéir à Richard qu'ils pensaient que c'était normal et juste. Il semblait sans aucun doute avoir réussi sa propagande selon laquelle « une famille doit rester unie dans n'importe quelles circonstances ».

Une fois dans la salle, je penchai légèrement la tête pour que mes cheveux tombent devant mes yeux et forment comme un rideau ne me laissant voir que ce qu'il y avait directement en face de moi. Je voulais éviter le regard de Sale Con. J'étais parvenue à ranger mes souvenirs là où je pouvais les supporter, je ne voulais pas que de nouvelles images viennent me hanter.

Je fus soulagée de constater que tant que mes cheveux restaient devant mon visage, il serait hors de mon champ de vision. Je savais que deux de mes amies étaient dans la salle, mais je ne les voyais pas non plus.

Mon premier jour à la barre fut difficile, car mon avocat évoqua mon enfance, sans épargner aucun détail, même les plus embarrassants. Tout devait être expliqué méthodiquement, pour éviter tout risque de malentendu pour le juge et les jurés et pour que tout soit consigné. Je ne devais pas parler évasivement de « sa chose » mais dire « son pénis ». Tous les actes sexuels durent être décrits dans les moindres détails. Tous mes secrets les plus horribles étaient dévoilés.

Même si j'étais très embarrassée de parler de cela devant des étrangers, je savais que mon avocat faisait ce qu'il fallait. Il avait dit à la police qu'il n'avait jamais travaillé sur une affaire dans laquelle il était à ce point déterminé à obtenir justice pour son client et à s'assurer que l'accusé soit emprisonné le plus longtemps possible.

Je remarquai que l'avocate de Richard était une magnifique femme noire. Elle me faisait penser à la chanteuse de disco Grace Jones. Je savais que cela ne devait pas plaire à Richard. Vu son racisme radical dont il ne s'était jamais caché, il était fort probable qu'il lui ait exposé son point de vue.

Pendant tout le temps de mon témoignage, je laissai mes cheveux me recouvrir le visage pour ne pas le voir ; cela m'aida aussi à dissimuler ma gêne. Je ne voulais pas voir les regards de pitié des gens au cas où je n'arriverais pas à contrôler ma voix. Je ne voulais pas que ma gorge se serre, pour être sûre que je ferais de mon mieux.

De temps en temps, Sale Con se racla la gorge comme pour m'avertir que même si je ne le voyais pas derrière mes cheveux, il n'était qu'à quelques mètres de moi. Il voulait me rappeler toutes les menaces qu'il avait proférées sur ce qui arriverait si je ne gardais pas notre secret, il essayait de me faire redevenir la petite fille qu'il avait plaquée contre le mur avec une lame de couteau sur la gorge.

Il devait voir l'incroyable souffrance que j'endurais et il devait savoir qu'il pouvait y mettre un terme s'il décidait simplement qu'il m'avait assez torturée et se levait pour tout avouer. C'était sa dernière chance de faire quelque chose d'honnête pour cette petite fille qui lui avait été confiée tant d'années auparavant, mais il ne dit rien.

À travers mes cheveux, je ne voyais que le juge et un homme du jury. Le juré avait la quarantaine et portait une veste en cuir. Pendant que je racontais mon histoire, il plongea plusieurs fois son visage dans ses mains et sanglota. Je détournai les yeux pour ne plus le voir et continuai à répondre aux questions. J'étais gênée de le mettre dans cet état.

Je redoutais le moment où mon avocat aurait fini de poser toutes ses questions et que la partie adverse prendrait le relais. Ce moment arriva enfin et l'avocat de Richard se leva pour m'interroger. Son but était de prouver que je mentais et que j'avais tout inventé.

Dans toutes les scènes de tribunal que j'avais vues à la télé ou dans les films, l'avocat de la partie adverse parvenait toujours à déformer les paroles des témoins et à changer la perception que le jury avait d'eux. Mais lorsqu'elle commença, aucune de ses questions ne me sembla difficile. Elles ne nécessitaient que des réponses honnêtes et quand je les lui eus données, elle n'avait plus rien à dire. J'eus même l'impression qu'à une ou deux reprises, elle empira les choses pour son client en m'interrogeant sur des événements que mon avocat n'avait pas mentionnés, qui montraient tout le caractère monstrueux de Richard.

À un moment, elle me posa une question sur ses positions racistes, par rapport à mon statut d' « esclave Paki » de la famille et je dus lui dire qu'il haïssait tous les gens d'une autre race et avait tenu à nous inculquer les mêmes opinions. Elle me demanda si j'étais raciste et je lui répondis honnêtement que je ne l'étais pas le moins du monde.

Quand je fus enfin libérée de la barre, je remarquai que le sol était recouvert de petits bouts de mouchoir en papier que j'avais émiétié sans m'en rendre compte sous le coup de la nervosité.

À la fin de mon deuxième jour à la barre, quand je pensai être à bout de forces et que je ne pourrais pas faire plus, le juge s'excusa auprès de moi.

— Je suis désolé, Jane, dit-il. Mais j'ai bien peur que vous ne deviez revenir demain.

Je laissai tomber ma tête dans un sentiment mélangé de fatigue et de désespoir.

— Je sais, je sais, continua-t-il d'un ton réconfortant. Je suis désolé, mais nous voulons tirer au clair toute cette histoire, n'est-ce pas ?

J'étais allée si loin, ce n'était pas pour reculer maintenant.

Mon père ne s'était toujours pas montré. J'imagine qu'il pensait que ce serait trop difficile d'entendre la description détaillée de tout ce qui était arrivé à sa fille.

Le lendemain, le juge leva la séance et s'entretint avec mon avocat.

— Je pense que nous devrions changer la direction de cette affaire, dit-il.

Mon cœur se serra. Où voulait-il en venir ?

— Je ne pense pas que ce soit vraiment un cas d'enfant maltraité, continua-t-il.

Pas un cas d'enfant maltraité ? Alors que faisons-nous tous ici ? N'avait-il pas écouté un mot de ce que j'avais dit ?

— Je pense que c'est une affaire de contrôle et de peur.

J'exultai intérieurement. Les autorités comprenaient enfin ce qui s'était passé. C'était ce dont il s'était agi depuis le premier jour.

Richard n'était pas seulement un pédophile, car il avait continué à abuser de moi longtemps après que je sois devenue une femme ; il s'agissait d'un être bien plus calculateur. Il avait essayé de me voler ma vie entière, et était parvenu à s'en tirer pendant dix-sept ans avant que je ne puisse l'arrêter. On aurait même pu affirmer qu'il m'avait également volé les années suivantes en me laissant dans un tel état de vulnérabilité et de désarroi.

Après la suspension de séance, je fus reconduite dans la salle d'audience par une dame assez âgée qui était un officier de liaison du service d'aide aux victimes. Jusqu'à présent, on avait pris soin de ne pas me faire entrer et sortir par les mêmes portes que Sale Con, ou en tout cas, on s'était assuré que je ne le croise pas, ce qui me permit de rester confiante.

En restant cachée derrière mes cheveux, je ne l'avais toujours pas vu et avais essayé de ne pas non plus me rappeler de son visage trop clairement. Quand je franchis la porte de la salle d'audience, tête baissée, je vis une paire de chaussures pointant dans ma direction et qui m'empêchaient de passer. Je levai les yeux et les posai directement sur un visage qui me tétanisa de peur. Les yeux pâles de serpent et les cheveux roux n'avaient pas changé, mais il me parut un peu plus trapu que dans mon souvenir.

— Faites-moi sortir d'ici, sifflai-je entre mes dents serrées.

Je sentais ses yeux qui perçaient les miens et ses pensées pénétrer à nouveau dans ma tête.

— Faites-moi sortir d'ici ! hurlai-je.

— Mais calmez-vous, enfin, me dit la dame visiblement irritée par mon agitation. Venez par là.

Elle me conduisit dans une pièce adjacente à la salle d'audience, dont la porte était vitrée. Il nous suivit mais n'entra pas, il resta derrière la vitre à me regarder sans expression.

— Appelez la police ! criai-je. Appelez la police !

— Ne soyez pas ridicule, voyons. Qui vous inquiète comme ça ? Lui ?

Elle désigna la silhouette immobile aux yeux morts et fixes qui se tenait toujours derrière la porte.

— Allez chercher quelqu'un ! criai-je, et elle vit qu'elle ne pourrait pas me calmer.

Elle se dirigea vers la porte.

— Ne me laissez pas ! hurlai-je, envisageant soudain de rester seule avec lui.

La femme paniquait à présent, consciente qu'elle ne savait pas comment calmer la situation.

À cet instant, Marie et un autre officier de police arrivèrent. Elles me trouvèrent dans un coin de la pièce, cachant mon visage contre le mur comme un enfant qui aurait été puni et elles vinrent m'aider, furieuses contre les personnes qui m'avaient mise dans cette position et m'emmenèrent en sécurité.

— Il va me tuer, dis-je à Marie alors qu'elle m'entourait de son bras. Je suis morte.

— Non, Jane, fit-elle d'une voix douce. Il ne peut plus rien faire maintenant. Vous vous débrouillez bien. C'est bientôt fini.

Je voulais être présente dans la salle pour entendre le témoignage de Richard. Il était resté assis à m'écouter pendant que je mourais de honte en détaillant toutes les humiliations qu'il m'avait fait subir durant des années, et il me semblait juste de pouvoir assister à son humiliation à lui.

— On ne peut pas vous empêcher d'entrer, dit Marie, mais je ne pense vraiment pas que ce soit une bonne idée. Ils vont raconter toutes sortes de mensonges sur vous, pour essayer de vous donner le mauvais rôle et de vous faire passer pour une menteuse et une affabulatrice. Ce sera très difficile pour vous d'entendre ça.

Je suivis son conseil. J'avais eu un avant-goût du genre de choses dont l'avocate de mon beau-père était censée m'accuser.

Elle avait insinué que je consommais régulièrement de la drogue et qu'il y avait toujours beaucoup d'hommes qui venaient chez moi, deux accusations que je pus facilement démentir. Il m'était arrivé une ou deux fois de fumer un peu d'herbe dans ma jeunesse, mais l'idée d'essayer une substance plus forte alors que ma tête était déjà remplie de démons était bien trop terrifiante à mon goût.

Ils essayèrent également de prouver que j'avais été suivie de près par les services sociaux, mais mon avocat démontra tout de suite la stupidité de cette affirmation. Ils suggérèrent que j'étais paranoïaque et que je croyais que tout le monde était contre moi, que je voulais toujours attirer l'attention, mais ni le juge ni les jurés ne semblèrent y croire une seconde. La pire chose qu'ils osèrent dire était que si l'on avait vraiment abusé de moi, ce devait être le fait de mon papy et non pas de mon beau-père.

Les jours suivants, on ne me rapporta que des bribes de ce qui se passait dans la salle d'audience. Steve, Paul, oncle John et Hayley témoignèrent tous, pendant que le reste de la famille venait jurer sur l'honneur que Richard ne les avait jamais frappés et que c'était un homme doux et gentil, un type ordinaire.

Apparemment, pendant qu'il témoignait, mon frère Pete s'offusqua des paroles de mon avocat et sauta par-dessus la barre pour lui décocher un coup de poing. Des années d'entraînement sur le ring de boxe, ajoutées à une philosophie selon laquelle la violence était la réponse à tout, se retournaient à présent contre ma famille. Plus ils menaçaient et paraient, plus ils confirmaient leur façon d'être.

Puis ce fut enfin terminé. Il revenait maintenant au jury de trancher. S'ils statuaient en ma faveur, le juge déciderait des conséquences.

Je n'arrivais même pas à deviner le dénouement de cette affaire.

Après toutes ces épreuves, je ne savais pas si ce qui m'était arrivé était incroyable ou pas. Les réactions de tous ceux qui avaient entendu mon histoire me laissaient penser que c'était inhabituel et choquant, mais ma famille avait adopté un comportement si normal, que je ne savais plus

quoi penser.

Une des choses qui m'attristait le plus était que maintenant ma famille était au courant de l'existence de Sophie. J'avais réussi à la garder secrète, mais ils savaient désormais que j'avais deux filles alors que je voulais qu'ils ignorent tout de ma nouvelle vie.

Le jury délibéra longtemps. Marie et mon avocat me dirent que c'était une bonne chose, mais je voulais simplement en finir et savoir ce qui allait se passer par la suite. Tout le monde me disait qu'ils avaient de bons pressentiments et qu'ils étaient sûrs que nous gagnerions, mais je ne pouvais m'empêcher de penser « Et si on perdait ? Et s'ils le déclaraient non-coupable et qu'il repartait libre ? Comment me sentirais-je ? Et une fois qu'il serait libre, que ferait-il pour se venger de moi ? »

Steve et moi allâmes dans un pub près du tribunal pour attendre. Nous voulions être avec ceux qui m'avaient défendue, qui m'avaient soutenue durant toutes ces épreuves, refusant de se laisser intimider et réduire au silence ou pire, aux mensonges comme les autres.

Mon père vint le dernier jour. C'était un de ces grands pubs où l'on peut rester toute la journée installés dans les canapés à boire des cafés et à grignoter. On arriva tôt le matin, car on ne voulait pas rater le délibéré, et les heures s'écoulèrent très lentement.

De temps en temps, mon téléphone portable sonnait et faisait bondir mon cœur dans ma poitrine. Marie me prévenait qu'il n'y avait toujours pas de nouvelles, mais qu'il ne fallait pas s'inquiéter, ou bien que les jurés étaient partis déjeuner.

Heure après heure, nous discutâmes de ce qui s'était passé aux audiences et analysâmes chaque expression des jurés ou du juge.

— J'ai croisé le regard du juge, tu vois, répétait le père de Steve. Et il semblait vouloir me dire, « Je sais... je sais ».

Tous les signes semblaient positifs, mais combien de fois avait-on lu dans les journaux des affaires dont le verdict avait désespéré tout le monde ? Comment pouvais-je savoir l'influence que Richard avait eue sur les jurés ? Avait-il pu les intimider eux aussi ? Je chassai toutes les pensées négatives de mon esprit.

À environ trois heures, le téléphone sonna à nouveau.

— C'est Marie. On a le résultat.

— Alors ?

Je n'osais même pas respirer.

— Il a été reconnu coupable de toutes les charges qui pesaient contre lui, sauf une à laquelle il a échappé à cause d'une formalité.

— Coupable ? Il va prendre combien ?

— Ils ne prononceront la sentence que dans quelques semaines, dit-elle. Mais le juge l'a averti qu'il ne ressortirait pas avant un long moment.

— Est-ce que ça veut dire qu'ils vont le laisser libre jusqu'à la condamnation ?

Je sentis mon estomac se retourner sous la panique.

— Non, répondit Marie en riant. Il sera en détention. Il n'ira nulle part pendant très longtemps.

Quand Marie me téléphona quelques semaines plus tard pour me dire que Richard avait été condamné à quinze ans de prison, la peine maximale qu'un juge pouvait infliger pour les crimes dont il avait été reconnu coupable, je sentis une légère déception.

— Mais c'est une très bonne nouvelle, Jane, m'assura-t-elle.

— Je sais. Mais il a pris dix-sept ans de ma vie, vous savez...

Après m'être faite à l'idée, cependant, je fus satisfaite, et reconnaissante envers tous ceux qui m'avaient aidée.

— Regarde, maman, me dit Emma le soir de la condamnation. Nous, on va se coucher dans nos lits et cet homme horrible va devoir dormir dans une cellule toute froide. Il l'a bien mérité pour tout ce qu'il t'a fait.

Les filles savent que j'ai eu un beau-père cruel, mais elles ne connaissent pas les détails. Emma se rappelle de quelques scènes, quand Sale Con me plaquait contre le mur en me serrant la gorge, par exemple, mais l'important pour elle est que mon histoire a une fin heureuse.

Le dénouement de l'affaire ne fut pas heureux pour tout le monde. Mes frères s'en prirent aux gens qui m'avaient soutenue. L'un d'eux pourchassa Hayley en voiture, la forçant à s'arrêter. Il donna des coups dans sa portière pour la faire sortir et se mit à lui dire qu'il allait la tuer. Elle alla voir la police, mais le reste de la famille fournit un alibi à mon frère et dit qu'il était avec eux au moment des faits. Sa famille reçut également des appels menaçants au milieu de la nuit.

Mon oncle John ne fut pas épargné. Il se fit attaquer pour avoir « trahi la famille » et sa voiture fut recouverte de peinture. C'était pendant l'enterrement de son frère, — l'oncle qui avait essayé de m'intimider quand j'étais entrée dans la salle d'audience, et qui était mort peu de temps après d'une insuffisance rénale. La bagarre dans le cimetière s'aggrava quand la femme d'oncle John essaya d'aider et reçut une gifle.

Paul eut les fenêtres de sa maison et les vitres de sa voiture brisées et les parents de Steve reçurent des menaces de mort sous forme de notes glissées sous la porte et d'appels anonymes.

Des gens stationnaient dans des voitures devant chez eux, les phares dirigés sur les fenêtres et le klaxonnant sans cesse. La police nous donna, ainsi qu'aux parents de Steve et à la famille de Hayley, des alarmes à installer chez nous et des plus petites à porter toujours sur soi. Paul a maintenant rejoint la police et a eu un second fils. Je suis vraiment fière de lui et de la manière dont il mène sa vie.

Richard derrière les barreaux, j'espérais que mes frères auraient eu le temps de réfléchir, qu'ils se rendraient compte que je leur avais rendu un énorme service en les sauvant de l'homme qui les tyrannisait tous depuis plus de vingt ans. Je ne comprenais pas pourquoi ils n'en prenaient pas conscience. Ils devaient avoir encore peur de lui, même s'il était enfermé.

Un mois ou deux avant la condamnation, les parents de Steve reçurent un appel de mon frère Tom.

— S'il vous plaît, ne raccrochez pas, avait-il dit. Je n'ai rien à voir avec eux et j'ai vraiment besoin de parler à Janey parce que je n'arrive pas à croire tout ce qui s'est passé.

— Donnez-nous votre numéro, lui avaient-ils répondu. Nous le donnerons à Janey et elle décidera de vous rappeler ou pas.

Cela faisait des années que je voulais renouer le contact avec Tom, car je craignais qu'il soit celui sur qui Richard se rabattrait quand il ne m'aurait plus comme punching-ball. Lui et Dan avaient toujours été mes préférés.

Quand il était bébé, et que j'essayais de l'endormir, je suçais les lobes de ses oreilles, si bien que je finis par les étirer et qu'ils devinrent tombants. C'était lui que j'avais voulu sauver quand on s'était enfuis. J'avais appris par des amis de Steve qu'il s'était fait passer à tabac, chasser de la maison et qu'il vivait désormais dans la rue et se droguait.

Je lui fis parvenir le numéro d'un vieux portable à carte qui ne permettrait pas de retrouver mon adresse.

— Alors tu ne vis plus avec eux ? demandai-je quand il m'appela.

— Non, répondit-il. Je viens juste d'apprendre pour le procès parce que j'ai croisé Dan au marché.

— Ah ?

— Mais j'ai fini avec deux yeux au beurre noir.

— Pourquoi ?

— Eh bien, Dan m'a dit que t'étais pas notre vraie sœur. Mais c'est pas vrai, si ?

— Non. Je suis ta demi-sœur.

— Oh. Il resta silencieux un moment. Je l'ai traité de menteur, et puis il disait des trucs sur toi que j'ai pas supporté. Je lui ai dit qu'on s'aimait tous les deux.

— Alors tu as toujours tes oreilles pendantes ?

— Ouais !

Il ria.

J'étais ravie de lui avoir parlé.

Une fois la condamnation prononcée, les journaux locaux demandèrent s'ils pouvaient écrire des articles sur cette affaire. J'acceptai avec plaisir. Je me rappelai à quel point la lecture du *Moins que rien* m'avait aidée. Si au moins un enfant lisait l'article et prenait conscience que lui aussi pouvait changer sa situation, alors ça en valait la peine.

Une journaliste vint chez moi pour m'interviewer et quand elle arriva, le téléphone que j'avais utilisé avec Tom sonna.

Le reste de la famille avait réussi à obtenir le numéro et ils me criaient tous des horreurs. Ils me disaient que j'avais brisé la famille, que je leur avais enlevé quelqu'un qu'ils aimaient et qu'ils me feraient subir la même chose, et que d'un autre côté, je les avais tous réunis pour la première fois depuis des années.

Apparemment, les membres de la famille qui ne s'étaient pas parlé depuis des siècles s'étaient finalement rassemblés pour affronter l'ennemi commun : moi.

— On sait où Steve travaille, me dit l'un d'eux. On va lui faire la peau. On sait où habitent ses parents, ils vont finir cramés dans leur lit.

Regonflée par le verdict en ma faveur, je hurlai qu'ils devraient me remercier d'avoir fait enfermer Richard, parce qu'il ne pourrait plus leur faire de mal, mais aucun d'eux ne voulut m'entendre. La famille devait rester soudée et les membres devaient se protéger les uns les autres, même quand ceux-ci s'étaient révélés être des monstres.

Une femme que je ne connaissais pas me téléphona pour me hurler des obscénités et me reprocher d'avoir enlevé le grand-père de ses enfants. Elle était mariée à un de mes frères et devait être elle-même une gamine quand j'étais partie de chez moi.

— Je vais te casser la gueule, cria-t-elle. Tu sais qui je suis ? Je suis une dure. Et on sait où tu vis.

— Très bien alors, si vous savez où je vis, je suis sur le pas de la porte, vous n'avez qu'à venir me chercher. N'oubliez pas que je sais où vous

vivez, moi aussi, dis-je en nommant la rue.

Un autre type lui succéda et me dit qu'il allait m'étriper.

— Tu ne me connais même pas ! dis-je.

— On sait où bosse ton mari. Dis-lui de bien vérifier les freins sur sa voiture.

Puis la sœur de Sale Con prit le relais et essaya de me convaincre que les garçons avaient le cœur brisé d'avoir perdu leur père.

— Alors tu penses que j'aurais dû le laisser s'en tirer ? demandai-je.

— Tout ce que je veux dire, c'est que je viens de faire le tour du quartier en courant avec ton frère qui se faisait pourchasser avec un couteau à cause de ça.

« Ça suffit, pensai-je. Ils adorent ça. Rien ne leur plaît plus que de harceler quelqu'un. Un jour sans une bonne histoire de bagarre à raconter est à leurs yeux un jour perdu. »

J'entendis alors la voix de ma mère crier par-dessus les autres :

— Qu'est-ce qu'elle a ? C'est sa bite qui lui manque ?

Je raccrochai le téléphone. Il n'y avait plus rien à dire.

La pauvre petite journaliste sauta sur la première occasion pour s'en aller.

Maintenant, tout est terminé et Steve et moi pouvons nous concentrer sur l'éducation de nos filles dans une atmosphère familiale normale. J'ai le sentiment d'avoir fait ce que je devais faire. À présent, je suis Madame Elliott, une épouse et une mère normale, qui amène et va chercher ses enfants à l'école, s'occupe de la maison et promène le chien. Mais il y aura toujours un vide à la place de mon passé.

D'anciens camarades de classe m'ont contactée par Internet et m'ont invitée à une réunion dans un pub près de notre école. Je voulais les revoir, mais il m'était difficile de retourner dans la ville où ma famille vit toujours. Finalement, je pris mon courage à deux mains – après tout, Sale Con avait été enfermé et je me dis que je pourrais me charger de mes frères. J'avais changé leurs couches, quand même !

— Oh mon Dieu ! s'écrièrent les filles quand elles me virent entrer dans le bar. C'est la folle !

Je ris de bonheur en les voyant tous devant moi.

— Ah ! Tu as toujours ton rire de baleine ! plaisantèrent-ils.

Quand on se mit à parler, ils me taquinèrent sur mon accent.

— Tu t'es mise à parler comme une dame, dis donc ! Tu deviens snob.

— C'est drôle, dis-je en riant, parce que là où j'habite, ils me trouvent vulgaire !

Quand je me décidai enfin à écrire ce livre et l'annonçai aux enfants, Emma me demanda pourquoi je n'utiliserais pas nos véritables noms.

Je pris une grande inspiration.

— Eh bien, il pourrait y avoir des gens à l'école qui liront les choses horribles qui me sont arrivées quand j'étais jeune et qui pourraient t'embêter par rapport à ça.

— Ben je leur dirai juste de se taire, dit-elle un peu troublée. Et je leur dirai aussi que ma mère est très courageuse et que je suis très fière d'elle.

Épilogue

Une fois Richard derrière les barreaux, je me sentis suffisamment confiante pour retourner dans la ville où vivait ma famille et rendre visite à une amie ou sortir. Je n'y allais jamais seule et j'insistais sur le fait que personne ne devait dire à qui que ce soit de ma famille que j'étais là, mais je commençais à me sentir un peu plus en sécurité.

Cependant, je ne voulais pas exagérer. Si la réunion d'anciens élèves à laquelle j'avais assisté s'était bien passée, quand on m'invita à nouveau, j'étais un peu réticente. J'avais l'impression de tenter le diable en retournant là-bas.

Cependant, plusieurs amis qui m'avaient trouvée grâce à un site d'anciens camarades de classe, me bombardèrent d'e-mails pour que je vienne.

Les filles précisaient que tout le monde serait là et qu'ils avaient très envie de me voir, et les garçons me disaient de ne pas m'inquiéter parce qu'ils veilleraient sur moi. C'était très agréable de constater qu'ils voulaient tous me revoir et comme Steve devait partir quelques jours pour son travail, je décidais de m'armer de courage et d'y aller.

Je réservai un billet de train et pris un taxi jusque chez Tanya. Nous devons nous retrouver dans un pub avant d'aller danser dans un club.

C'était une soirée d'été ensoleillée et, même si j'étais nerveuse de me retrouver là-bas, j'étais contente de sortir.

Certains de mes amis étaient déjà installés à une table, mais j'aperçus au même moment plusieurs de mes cousins sortir du pub avec des verres à la main. Parmi eux se trouvait Tracy, la fille contre qui Sale Con m'avait forcée à me battre tant d'années auparavant.

— Janey ! crièrent mes amis depuis leur table. On est là, Janey !

Dès que je vis les visages de mes cousins, je sus que j'étais en danger. Je me rendis compte que j'avais fait une énorme erreur. Ils sortaient déjà leurs téléphones. Je me précipitai vers la table de mes amis et parlai à Al, un gars costaud qui travaillait comme videur dans un club.

— Il faut que tu me sortes d'ici, Al. Va chercher la police.

— Quoi ?

Il sembla confus.

Il y avait un commissariat tout près du pub. Cela ne prendrait que quelques secondes pour faire venir quelqu'un.

— Calme-toi Janey, me dit Al. Tu es en sécurité ici.

Je compris que je n'arriverais pas à le convaincre et je n'avais pas une minute à perdre. Je courus dans le pub, le souffle déjà coupé par la panique. Si je pouvais arriver jusqu'aux cuisines, je pourrais peut-être trouver un moyen de sortir.

— Je suis désolée, mais vous ne pouvez pas entrer ici, c'est la cuisine, me dit une fille en m'empêchant de passer.

— Il faut que vous m'aidiez ! criai-je. Il faut que vous m'aidiez à sortir et que vous appeliez la police ! Ils vont me tuer !

Elle me prit visiblement pour une folle. Tanya et Al m'avaient rejointe et commençaient à comprendre l'urgence de la situation tout en essayant en même temps de me calmer.

La fille nous emmena dans une pièce à l'écart et dit qu'elle devait en parler à son supérieur.

— Enfermez-nous à clé et appelez la police ! lui criai-je.

Mais plus je devenais hystérique, moins elle me prenait au sérieux. J'aurais appelé moi-même si mes mains n'avaient pas tremblé autant et m'empêchaient de tenir un téléphone.

La fille revint quelques minutes plus tard.

— Mon supérieur m'a dit que vous deviez partir, annonça-t-elle. Vous pouvez sortir par la porte de derrière qui donne sur une allée qui rejoint la rue.

— Je ne peux pas aller dans la rue, c'est là qu'ils sont ! criai-je, mais elle nous poussait déjà dans l'allée près des poubelles.

Je voyais le commissariat de là où nous nous trouvions et un couple se mariait dans l'église juste à côté. Tout semblait si normal, mais si loin à la fois.

— Laissez-moi attendre ici une seconde, suppliai-je.

— Désolée, mais mon patron m'a dit de fermer la porte.

— Noooooon ! criai-je quand le verrou cliqueta.

Et au même instant, j'entendis des crissements de pneus dans la rue.

— Oh, mon Dieu, ils sont là ! cria Tanya, et je vis un groupe de six hommes surgir dans l'allée et arriver dans notre direction.

Celui qui menait la marche brandissait un manche à balai. Ils me semblèrent tous familiers, mais dans la confusion, je ne reconnus personne.

Plus tard, on me dit que l'homme qui avait le manche à balai était mon frère Tom, celui qui m'avait dit que nous nous aimions.

Dans mon esprit, c'était encore un petit garçon, comme les autres. Je n'arrivais pas à croire que mes frères étaient devenus cette clique d'hommes enragés. Ils ressemblaient tous à Richard en arrivant dans cette allée étroite.

Al se dirigea vers eux, les bras tendus, pour les empêcher de passer, mais ils le projetèrent par terre et continuèrent à avancer, piétinant son corps inerte.

Celui de devant me saisit par les bras et me jeta par terre.

Tanya, qui courait dans la rue en hurlant à l'aide, entendit le craquement de mon crâne sur le goudron. Les minutes qui suivirent restent floues car je perdis conscience plusieurs fois.

L'homme qu'on me dit être Tom donnait des coups de pied dans ma tête et me frappait avec le manche à balai d'une force qui me rappela les coups que j'avais reçus étant enfant. En même temps qu'il me frappait, il criait les mêmes obscénités que Richard m'avait lancées tant de fois.

Un autre homme donnait des coups de pied dans ma tête de l'autre côté. J'entendais des craquements à l'intérieur de ma tête.

D'autres me donnaient des coups dans les côtes et les jambes en y mettant toute leur force. J'aperçus deux hommes s'en prendre à Al toujours

étendu par terre.

— Vous allez la tuer ! entendis-je un de mes cousins crier, et ils commencèrent à se battre entre eux.

Un homme avait qui j'avais été à l'école avait répondu à l'appel au secours de Tanya, mais quand il vit ce qui se passait il changea d'avis.

— Putain ! s'exclama-t-il. Ils sont complètement cinglés. Je ne veux pas me mêler de ça.

Un autre ancien camarade d'école essaya d'intervenir, mais il reçut immédiatement un coup de boule qui l'envoya par terre.

Quand la police arriva, ma famille avait disparu. J'étais étendue sur le sol, incapable de voir ou d'entendre quoi que ce soit. Je savais que je m'étais fait pipi dessus.

Quelqu'un ouvrit la porte du pub et ils me ramenèrent à l'intérieur. Je ne pouvais m'arrêter de crier et de pleurer, terrifiée qu'ils me fassent ressortir dans la rue où j'étais sûre que ma famille m'attendrait. La fille qui nous avait enfermés dans l'allée était presque aussi hystérique que moi, mais j'eus du mal à éprouver de la sympathie pour quelqu'un qui n'avait pas répondu à mes supplications. J'étais plus inquiète de ce qui m'attendait dehors.

— Janey, me dit quelqu'un que je ne reconnus pas, la moitié du commissariat est là maintenant.

Ils parvinrent à me calmer suffisamment pour me conduire dans l'ambulance qui m'attendait, mais la première chose que je vis fut mes cousins rôder autour de nous avec leurs téléphones, pour prévenir ceux qui s'étaient enfuis de ce qui se passait maintenant. Il y avait aussi une voiture abandonnée devant le commissariat, entourée par des policiers.

Plus tard, je pus rassembler les pièces du puzzle. Mes agresseurs étaient arrivés tellement vite qu'ils avaient coupé à travers le rond-point devant le commissariat et la police fut appelée pour conduite dangereuse avant de savoir ce qui se passait dans l'allée.

Quand mes agresseurs étaient retournés à leur voiture, en me laissant pour morte, ils ne parvinrent pas la démarrer et durent détalier à pied, abandonnant la voiture avec leurs téléphones portables qui sonnaient et auxquels la police répondit.

Plus tard dans la nuit, deux de mes frères se rendirent compte que leurs téléphones les avaient trahis, et se rendirent à la police pour les récupérer ainsi que leur voiture.

Quand on m'installa dans l'ambulance, je vis le marié sur les marches de l'église qui essayait de profiter de sa soirée et je me sentis coupable. Je leur avais gâché leur journée.

J'avais aussi peur d'avoir gâché la réunion d'anciens élèves, mais je découvris plus tard, pendant que je passais des radios et qu'on me rapiéçait, qu'ils avaient continué la fête et étaient allés en discothèque, comme prévu. Je me sentis très mal pour Al qui avait pris tant de coups pour moi, mais il s'en remit assez vite.

J'appelai mon père en espérant qu'il pourrait venir à l'hôpital me soutenir moralement, mais il avait bu quelques verres et ne pouvait pas conduire. J'appelai les parents de Steve et ils arrivèrent à l'hôpital avant moi et restèrent à mes côtés toute la nuit.

Les médecins voulaient que je reste, mais je devais quitter cette ville le plus vite possible et retrouver mes enfants. Pas question que mes filles passent un dimanche sans au moins un de leurs deux parents.

Les jours qui suivirent, à chaque fois que je regardai dans le miroir, je me souvins de toutes les fois où j'avais vu ma mère avec le visage enflé, complètement déformé, les yeux fermés et recouvert de bleus.

Mais malgré tout cela, je sais que j'ai eu raison de briser la loi du silence.

Dans la même collection



Pourquoi personne ne m'a aidée ?

Toni Maguire et Jackie Holmes

Tu n'aimes pas ton papa ?

Sally East & Toni Maguire

Ils ont laissé papa revenir

Toni Maguire

**Des récits émouvants d'enfances volées, des histoires
pleines d'espoir d'une lutte pour la vie.**

ISBN : 978-2-35288-804-8 / 978-2-35288-714-0 / 978-2-35288-754-6
www.city-editions.com

[1]: Diplôme de fin de collège avant l'entrée au lycée. (Ndt)

Table of Contents

Sommaire
Note de l'auteur
Prologue
Introduction
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
Épilogue